Garcin de Tassy, Joseph
Héliodore Sagesse Vertu
La langue et la littérature
hindoustanies en 1870-

PK
1981
G4
V.5

LA LANGUE

ET LA

LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1874

REVUE ANNUELLE

PAR

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie

QUAI VOLTAIRE, 15

—

M DCCC LXXV

LA LANGUE

ET LA

LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1874

REVUE ANNUELLE

PAR

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

Don de l'auteur
1er Janvier 1875.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE DE MAISONNEUVE ET Cie

QUAI VOLTAIRE, 15

—

M DCCC LXXV

PK
1981
G4
V.5

LA LANGUE

ET

LA LITTÉRATURE HINDOUSTANIES

EN 1874.

I. Une affreuse famine menaçait cette année de dévaster l'Inde, mais les intelligentes et énergiques mesures du Gouvernement ont neutralisé l'intensité du fléau qui, heureusement, n'a pu faire ainsi qu'un petit nombre de victimes. Espérons que la nouvelle année sera plus heureuse.

« Sois la bienvenue, jeune et nouvelle année! Que la paix et la joie règnent pendant ton cours ! Qu'il soit brillant et dégagé de souci, libre de peine et d'angoisses (1). »

Je continue à défendre le dialecte urdu (ourdou) contre l'hindi dont je suis loin de nier cependant l'importance et l'utilité (2); et je suis heureusement soutenu dans cette lutte par d'importantes autorités. J'ai sous les yeux une lettre du lieutenant-colonel J. Chambers, professeur d'hindoustani à l'Université d'Oxford et j'y lis :

« Je suis charmé de voir que vous et beaucoup de savants hindoustaniens soutiennent l'usage de l'urdu contre

---

(1) A welcome to thee young new year,
Joy and peace attend thy reign;
So may thy course be bright and clear,
Free from want and free from pain.

(2) Les fonctionnaires anglais sont obligés de le savoir dans les districts où il est usité; et en dernier lieu il a été ordonné en Aoude aux officiers nommés d'avoir à subir, avant d'entrer en fonctions, un examen en hindi aussi bien qu'en urdu. *'Aligarh Akhbâr* du 7 août 1874.

celui de l'hindi moderne. Je n'aime pas ce dernier dialecte comme étant un mélange désagréable de persan, d'arabe, d'anglais et de termes locaux avec un grand nombre de composés sanscrits nulle part à ma connaissance en usage dans l'Inde où je suis resté depuis 1834 jusqu'en 1862 et où j'ai visité, je crois, tous les districts du Bengale et quelques-uns des présidences de Madras et de Bombay. Le caractère dévanagari est, cela va sans dire, admirablement adapté au sanscrit et au pur *(thenth)* hindi; mais il est très-défectueux quand on l'emploie pour exprimer des mots étrangers dont bien des lettres sont intraduisibles dans cet alphabet. En résumé, je pense que l'alphabet persan est préférable pour l'usage général dans l'Inde. Les sipahis hindous l'emploient et, à défaut, ils se servent non du dévanagari, mais du *kaïthî-nâgarî*, de même que les Bengaliens emploient le *mahâjanî* et les Penjabiens le *gurûmukhî* quand ils ne font pas usage des caractères persans qu'ils emploient néanmoins de préférence aussitôt que leur intérêt le leur permet. »

Telle est aussi l'opinion du saïyid Abdoollah dont j'ai souvent eu l'occasion de parler dans mes précédentes revues. Ce savant musulman de l'Inde, après avoir séjourné un quart de siècle à Londres, où il a épousé une anglaise catholique (romaine), s'est décidé à retourner dans son pays natal. Ses amis regrettent cette détermination qui prive l'Angleterre d'un asiatique versé à la fois dans la littérature de l'Orient musulman et dans la littérature de la langue anglaise, dans laquelle il s'exprime avec une pureté remarquable. Professeur d'hindoustani à l'« University College », il y a formé des centaines d'élèves dont je citerai seulement celui qui lui fait le plus d'honneur, c'est-à-dire le savant professeur d'arabe de Cambridge Edward H. Palmer qui parle et écrit avec une grande facilité non-seulement la langue qu'il est officiellement chargé d'enseigner, mais l'hindoustani et le persan.

Saïyid Abdoollah ne s'est pas seulement distingué comme professeur, mais encore par la publication de textes utiles urdus et hindis que j'ai mentionnés soit dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie » soit dans mes « Revues » annuelles. Il continuera sans doute à communiquer au public les fruits de sa science, actuellement qu'il est inspecteur des écoles du Bihar (1).

Nous apprenons par un article du *'Alîgarh Akhbâr* (2) qu'il s'est tenu à Allahabad le lundi 8 décembre 1873 chez le Maulawi Farid uddin « pleader of the high court (3) » et sous la présidence de Jafar Ali une réunion nombreuse composée des principaux musulmans alors à Allahabad dans le but de provoquer un mouvement pour s'opposer à l'introduction des caractères dévanagaris dans les bureaux et dans les écoles, demandée par un groupe de notables hindous dans une pétition qui devait être adressée au gouvernement. A la suite d'une discussion à ce sujet, on décida d'établir à Allahabad un comité central avec le saïyid Ahmad Khan pour secrétaire et il a dû agir conformément aux résolutions de l'assemblée.

L'urdu continue à trouver d'éloquents défenseurs dans la presse indigène. Sous le titre de « Discussion au sujet de l'urdu et du nagari (hindi) » voici ce qu'on lit dans *l'Akhbâr-i sarischta-i ta'lîm-i Awadh* du 1er juillet 1874 :

« O Dieu, ô Dieu! quelle poussière les gens soulèvent-ils ! Ils veulent effacer le nom de l'urdu de la face de l'existence, et faire revivre le nagari (hindi)! On a même adressé à ce

---

(1) Le *Panjâbî* du 5 juin contient sur le Saïyid Abdoollah un article très-favorable suivi de la traduction d'une notice détaillée envoyée d'Angleterre pour être insérée dans les journaux du Penjab par un officier distingué et un savant médecin.

(2) N° du 12 décembre 1873.

(3) Les avocats qui se destinent à plaider au « High Court » dont il s'agit doivent subir un examen préalable en hindoustani ou en anglais si le candidat le préfère.

sujet des pétitions au Gouvernement. On a publié dans les journaux de grands articles et on a établi des comités. Des fonctionnaires considérables des provinces N.-O. sont devenus les chefs de combat dans cette guerre d'argent (1). Toutefois qui est-ce qui pourra détruire ce qui est l'œuvre de Dieu ?

» Une langue, qui depuis deux cents ans est générale dans l'Inde et qui est entrée *dans la terre et l'eau* de tous les habitants du nord de l'Hindoustan, peut-elle être anéantie ?

» Il est étonnant que les *meurtriers* de l'urdu aient pris pour le détruire le parti d'en faire cesser l'emploi dans les registres du Gouvernement. Mais nous demandons si on pourra fermer la bouche des Indiens ou si on imposera quelque forte amende pour empêcher que personne ne parle urdu dans sa maison avec sa femme, ses amis et ses connaissances. Tant que cette mesure impossible n'aura pas été prise, croit-on qu'en cessant d'employer l'urdu dans quelques registres il sera pour cela abandonné. A Dieu ne plaise ! Il ne sera anéanti par personne jusqu'au jour de la résurrection. Il est pour les Indiens comme le levain pour la pâte. Qui pourra donc l'abolir ?

» Depuis longtemps nos compatriotes les plus distingués ont adopté le silence sur cette question ; et nous aussi nous l'aurions gardé conformément à ce dicton : « Si le trouble dort il ne faut pas le réveiller. » Toutefois, comme nous ignorons le résultat des plaintes qui ont été adressées au gouvernement, nous avons commencé notre attaque afin de réveiller l'attention de nos compatriotes et pour qu'il soit pris une décision sur cette affaire.

» D'après les raisons qu'apportent les partisans du nagari (hindi), il est tout à fait évident que le motif qui

---

(1) A cause qu'il faudra nécessairement changer d'employés et parce que tout changement de mode est favorable au commerce.

les excite à demander ce changement (qui ne peut avoir lieu) n'est autre qu'un pur fanatisme. D'entre leurs raisons la plus forte, selon eux, c'est que les gens des villages et des petites villes ne comprennent pas l'urdu et qu'il faut prendre la peine de leur faire lire les documents officiels rédigés en cette langue. Nous répondons à cette objection que la langue urdue a cours en Hindoustan depuis deux cents ans, que les affaires de tout genre y sont uniformément traitées par son moyen ; et que, jusqu'à présent, personne n'a entendu parler d'aucune plainte à ce sujet. En Aoude et dans les provinces nord-ouest, il n'y a pas une seule petite ville ou village dont les habitants soient tellement ignorants de l'urdu qu'ils ne puissent comprendre les papiers des tribunaux. Un administrateur mal inspiré peut en interdire l'usage ; mais, selon nous, cette langue a une telle vie que personne ne peut l'anéantir. Dans les villages, naturellement bien des personnes savent le nagari (l'hindi) ; mais dans les grandes villes comme à Lakhnau, à Dehli, à Agra, etc., sur mille personnes, une seule peut-être sait le nagari et les tribunaux sont situés dans ces grandes villes. Donc, si l'urdu cessait tout à fait d'être employé dans les écritures du Gouvernement, la chose serait peut-être en quelque façon admissible pour les villages; mais les pauvres habitants des villes, qui à cause de leur nombre et de leur éducation, de leurs bonnes manières, de leur distinction et de leur position honorable sont au-dessus de ceux des villages, seraient injustement sacrifiés... C'est une folie de vouloir annihiler par des combinaisons quelles qu'elles soient un idiome qui est la langue maternelle d'un peuple. Nous avons su qu'après avoir supprimé l'emploi de l'urdu dans le Bihar on l'y avait rétabli. Nous verrons à quoi aboutiront ces mesures contradictoires! Sir Georges Campbell (1) était un

(1) Voyez ma « Revue » de 1872, p. 13 et suivantes.

homme très-intelligent, mais d'un caractère changeant. Bien de ses ordres sont le produit d'une fantaisie qui s'était emparée de son esprit. A quoi bon donc examiner s'il a bien ou mal agi? Selon moi, les efforts qu'il a faits à ce sujet, les pétitions, que des sots et des imbéciles ont signées et ont envoyées au Gouvernement et les plaintes dont ils ont fait retentir les journaux, tout cela sera inutile et sans effet. Il faudrait changer l'essence des choses, pour faire renoncer à l'emploi de l'urdu et donner cours au nagari... « Il n'y a de force et de pouvoir qu'en Dieu! » Mais vouloir opérer un tel changement est une idée extravagante et impossible à réaliser, une vraie folie...»

N'oublions pas que l'urdu n'est autre chose que l'hindoustani, ce dernier nom lui ayant été donné par les Européens de préférence à l'autre nom plus usité chez les Indiens. Ainsi les lignes absurdes sur l'urdu contenues dans l'article du « Bengal Magazine » de janvier 1874, intitulé « Common hindustani, » article que je suis étonné de voir reproduit dans l'excellent recueil mensuel hindi qui porte le titre de « Haris Chandra's Magazine » de février 1874, sont applicables à la même langue, qu'on l'appelle urdu, hindoustani ou même hindi; mais il paraît que l'auteur *anonyme* de l'article hostile à l'urdu entend par ce dernier nom le langage poétique appelé plus particulièrement *rekhta* et qui, en effet, n'est nulle part parlé dans l'Inde, pas plus que le langage de la haute poésie anglaise n'est employé dans la conversation ordinaire. Quoi qu'il en soit, de l'aveu même du journaliste *anonyme*, ce « Common hindustani » ou hindi qu'il distingue mal à propos de l'urdu ordinaire est usité dans toute l'Inde, à l'exception d'une partie du Bengale, d'une étroite langue de terre en Orissa, du pays tamoul et mahrate et du Guzérate où néanmoins l'hindoustani est assez généralement entendu. Dans le reste de l'Inde au nord des monts Satpura ou Mahadéo, dans les districts de l'est des provinces

centrales, dans tout le Bihar, dans les provinces nord-ouest et dans l'ancien royaume d'Aoude, en Sagar et dans les territoires du Narbada ou Narmada, en Bandekhand, en Malwa, dans l'Inde centrale et le Rajputaña, il n'y a pas d'autre langage usuel. Ainsi, dans tous ces pays de climats si divers et de mœurs si différentes c'est la même langue qu'on parle, que vous la nommiez hindi, hindoustani ou urdu; mais il est évident que par hindi l'auteur de l'article dont il s'agit entend l'hindoustani, écrit en caractères devanagaris sans mots persans et arabes et qu'il a pour but de soutenir les idées de sir G. Campbell et du parti réactionnaire hindou. A défaut de bonnes raisons, il prodigue l'injure à ceux qui ne sont pas de son opinion, même aux missionnaires. Il va jusqu'à attaquer le style du Babu Siva-Praçad surnommé *Wahbî*, parce qu'il y trouve des mots persans et arabes, bien que ce Babu, un des écrivains hindoustanis contemporains les plus distingués et les plus féconds (1), ait adopté dans plusieurs de ses ouvrages, pour céder au flot de la réaction, les caractères dévanagaris. Le journaliste anonyme s'en prend spécialement à son « Histoire de l'Inde » dont j'ai annoncé l'achèvement dans ma « Revue » de 1873 et qui porte le titre assez prétentieux, il est vrai, de *Itihâs timir Nâçak* « Histoire qui détruit l'ignorance » et qui, malgré son titre ultra-indien et ses caractères dévanagaris, est écrit, en réalité, en vrai hindoustani-urdu usuel, le « Common hindustani » que le critique distingue ridiculement de l'urdu. Cet ouvrage offre un exemple du changement d'alphabet sans changement de langage, ainsi que le dit expressément le Babu Kaci Nath (2), ce que, pour complaire aux hindous, le

---

(1) Voyez l'article consacré à cet écrivain dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie. »

(2) Page 123 du même N° du « Haris Chandra's Magazine » où se trouve l'article que je combats.

Gouvernement anglais cherche à introduire dans les parties de l'Inde où les hindous sont en majorité. Toutefois la chose n'est pas sans inconvénient, car plusieurs lettres arabes et persanes n'ayant pas d'équivalent en dévanagari, il en résulte quelquefois de l'ambiguité pour l'intelligence des phrases où se trouvent des mots qui ne sont pas indiens d'origine, bien qu'ils aient toujours fait partie intégrante de la langue. Certains hindous voudraient néanmoins les en bannir, et un d'eux attaché au département de l'instruction publique du Penjab a soutenu cette thèse dans une lettre insérée dans le *Panjâbî* (1), prétendant que les hindous ne comprennent souvent pas les mots arabes et persans employés en hindoustani, et il donne comme exemple de son assertion une phrase de l'*Itihâs timir Nâçak* qu'il a entendu mal expliquer par un maître d'école hindou. Or, cette phrase, qui est de la plus grande simplicité, ne contient absolument, à l'exception du nom propre qui y est mentionné, que des mots indiens ainsi qu'on peut s'en assurer en la lisant, car la voici : *Chaugân khelté hûé Cutbuddîn Ibek ghoré sé guir kar mar gayâ.* « En jouant au mail Cutbuddin Ibek tomba de son cheval et se tua ». Or, le mot *chaugân* a deux sens, celui de « plaine » et celui de « jeu de mail » qu'on joue à cheval dans une plaine. Le maître d'école a fait confusion. *Errare humanum est*, et il a traduit, au grand scandale du réactionnaire hindou, « Ibek en faisant courir dans la plaine son cheval en tomba et se tua. »

On peut juger par ce seul exemple du peu de fondement des critiques grossières adressées par le journaliste anonyme de l'article du « Bengal Magazine » intitulé « Common hindustani » contre l'honorable et savant Siva-praçad qui, heureusement, est au-dessus de ces injures qu'il méprise sans doute.

---

(1) N° du 1er janvier 1874.

Ce qu'il y a de singulier c'est que dans le même n° du « Haris Chandra's Magazine » qui reproduit l'article du journaliste anonyme on lit, quelques pages plus loin, sur l'ouvrage traité avec tant de mépris, un article très-louangeux où il est appelé « excellent », si ce n'est que l'hindou orthodoxe de Bénarès qui a écrit cet article blâme Siva-praçad d'être trop aveuglément favorable au Gouvernement anglais, de ne parler qu'avec dédain des institutions indiennes des Puranas et des brahmanes et de n'avoir rapporté sur la domination musulmane que les torts qu'elle a eus envers les hindous sans tenir compte de tout le bien qu'elle a fait, bref, de n'être pas impartial ; mais ces reproches ne se rapportent en aucune façon au style que notre orthodoxe trouve, contrairement à l'anonyme, très-agréable et très-attachant.

Ce n'est donc pas le langage qu'il faudrait réformer; ce serait plutôt les compositions poétiques dont il faudrait discontinuer la monotonie.

Il faudrait en effet que les poètes hindoustanis pussent quitter l'ornière où ils végètent, missent de côté les sujets cent fois traités, les choses érotiques mal sonnantes et surtout ce qui touche de près ou de loin à l'amour antiphysique. Mais il semble en outre que le Gouvernement anglais et les hindous *occidentalistes*, les mêmes sans doute qui voudraient le changement du langage, voudraient celui de la littérature en *l'européanisant*, ce qui serait certainement fâcheux, car on détruirait ainsi son caractère propre. C'est une tendance de notre siècle de vouloir tout unifier ; mais alors plus de poésie, plus d'intérêt à apprendre, plus de charme à voyager.

Boileau a dit avec raison :

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

Voici la traduction d'un article intitulé « Rajeunisse-

ment de l'urdu (1) » qui fera connaître l'état de la question.

« L'urdu associe les musulmans aux hindous; la seule différence qui s'y manifeste c'est que dans les districts où les musulmans sachant l'arabe et le persan sont nombreux, le sel littéraire du persan et de l'arabe est plus employé, et là où les hindous aimant le sanscrit et sachant lire et écrire le bhascha sont en plus grand nombre, le sanscrit et le bhascha s'y mêlent davantage. Mais, de ce qu'il y a en hindoustani des mots arabes et persans, il ne s'ensuit pas qu'il soit la langue particulière des musulmans. Le Gouvernement qui avait d'abord tenu les écritures de ses registres dans cette langue aura, selon moi, un grand et lourd travail s'il veut adopter une langue d'association hindoue-musulmane autre que l'urdu; car il n'y en a pas d'autre qu'on puisse adopter.

» L'urdu a obtenu dans le temps actuel une forme élégante et un éclat qui illumine le jour et qui est plus apparent que le soleil. Par les soins du département de l'instruction publique, cette langue s'est répandue de village en village. Partout où il y a une école ou quelqu'un qui sait lire et écrire, le langage urdu a cours. Le major Holroyd et les officiers du département de l'instruction publique du Penjab aiment cet idiome plus encore que ceux qui les ont précédés, chose d'autant plus naturelle que plusieurs d'entre eux ont passé une partie de leur vie à Dehli qui est comme la maison de l'urdu.

» Ces personnages ont écrit beaucoup de livres utiles en urdu, ils y ont fait d'élégantes traductions d'ouvrages remarquables anglais et arabes et ont donné ordre de corriger les livres techniques écrits en un style peu soigné. Le major Holroyd, directeur de l'instruction publique au

---

(1) *Urdû kî jawânî yâ zindagânî*: N° du 5 juin de l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*.

Penjab, a même pris des dispositions pour donner plus de poli à la langue et pour l'améliorer, et il n'a rien négligé à cet effet, aussi a-t-elle commencé une nouvelle vie, et a-t-on droit d'espérer qu'elle deviendra parfaite. C'est dans cette vue qu'il a insisté auprès de l'*Anjuman* de Lahore pour qu'on y tînt chaque mois une réunion poétique *muschâ'ara* afin d'entendre la lecture de vers urdus écrits en bon style sur des sujets réels et intéressants et non sur des sujets érotiques ou d'éloge. Les poètes dont cette invitation excitera le cerveau seront l'objet d'une bienveillance particulière et il leur sera donné, après l'examen d'un comité spécial, des gratifications et des récompenses. »

Ces *muschâ'ara* ne sont pas une innovation. De tout temps il s'en est tenu dans l'Inde, mais chez de simples particuliers et tout à fait bénévoles, tandis que ceux-ci ont une sorte de caractère officiel et sont tenus dans un but déterminé.

Il a paru dans les journaux hindoustanis plusieurs articles (1) sur la réforme intentionnée et le Maulawi Muhammad Huçaïn, professeur au collége de Lahore, connu sous le *takhallus* d'Azâd (libre), a prononcé un discours favorable au projet dans une séance de l'*Anjuman* d'après le désir et conformément aux vues du major Holroyd, principal promoteur du changement qu'on voudrait introduire. De leur côté les hindous réactionnaires désireraient avoir des réunions spéciales pour appliquer aussi la réforme en question à la poésie hindie qu'ils voudraient faire revivre, et le Munschi Gobind Lal s'est chargé de le demander (2). Mais les modifications proposées sont loin de plaire généralement au monde littéraire indien, ainsi qu'on le verra bientôt.

---

(1) Entre autres dans l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 8 mai 1874, le *Panjâbi* du 9 mai et du 11 juillet 1874, etc.

(2) *Akhbâr-i Sarischta-i ta'lim-i Awadh* du 1er juillet et du 1er août 1874.

Voici d'abord quelques passages du discours d'Huçaïn :

« Je viens aujourd'hui, malgré mon inhabilité, traiter une question que je n'aborde que parce qu'elle se rapporte à la langue de ma patrie le grand pays qu'on appelle l'Hindoustan, pour qui je ressens une vive affection. Le sujet dont il s'agit c'est la situation actuelle de la poésie et de la rhétorique de l'urdu qui est l'idiome de notre conversation, le moyen d'exprimer toute chose et d'écrire des compositions intelligibles à tous. Ce n'est pas en ce moment le cas de rechercher l'origine de la langue et d'en faire connaître les bases antiques. Il suffit de dire que la langue urdue, que nous trouvons usitée dans l'Inde, est en réalité le Brajbhascha ou bhakha (l'hindi), que tout le monde sait être un des dérivés du sanscrit et l'orgueil des Indiens comme représentant leur ancienne langue, océan d'éloquence et d'élocution. Pendant la période sanscrite le brajbhascha était usité dans les maisons pour les affaires domestiques, dans les marchés pour la vente et l'achat et pour les besoins de la vie ; mais il n'était pas la langue de la science et des compositions littéraires. C'est pour cela que dans cette langue les raffinements de la rhétorique dans l'emploi des métaphores et des comparaisons n'arrivèrent pas au degré élevé qu'elles ont atteint en sanscrit.

» L'urdu provint du bhascha et les mêmes mots y restèrent avec les nouveaux qui y avaient été introduits; mais on n'y écrivit pas d'abord non plus ni en vers ni en prose. Or de même que la terre ne peut rester sans végétation, ainsi une langue ne peut exister sans poésie (1). Aussi des vers épars ne tardèrent-ils pas de se produire en bhascha et en urdu. Cette dernière langue s'était développée depuis une centaines d'années quand parut le poète Wali ; et en même temps des diwans (collection de poésies)

(1) La poésie est aussi ancienne que le monde. Les orientaux croient qu'Adam composa une complainte (*marciya*) à l'occasion du meurtre d'Abel.

virent le jour de différents côtés. Ces auteurs urdus étaient les fils d'ancêtres qui parlaient le persan, ce fut ainsi qu'ils empruntèrent au persan les mètres de leurs vers, leurs images agréables et pittoresques, en un mot, qu'ils en imitèrent la rhétorique. Ainsi l'urdu acquit une éloquence et un coloris tels que les idées exprimées dans le bhascha qui étaient conformes à l'état des choses de ce pays-ci disparurent au point que, par exemple, le chant du *Koyal* (coucou) et la bonne odeur de la *chambélî* (jasmin) furent oubliés, et qu'on célébra le rossignol et la rose, inconnus à l'Inde. Il ne fut plus désormais question que de la bravoure de Rustam et d'Isfandiyar, de l'élévation des monts Alwand et Bésutun, du courant du *Jaïhûn* et du *Saïhûn* et on ne mentionna plus la valeur d'Arjun, les monts couverts de neige de l'Himalaya et le fleuve du Gange. Il n'y a pas de doute que d'une certaine façon nous ne soyons reconnaissants à la langue persane, car par son moyen notre langage a acquis de la grandeur, de la force et de l'énergie. Au moyen de ses métaphores et de ses comparaisons notre langue a pu produire beaucoup de tableaux délicats et agréables ; et, comme ces choses avaient d'abord été exprimées en prose et en poésie persanes, le zéphyr de ces métaphores ingénieuses fit épanouir les fleurs de notre jardin que rafraîchit la rosée de ces comparaisons. Sans doute l'élévation du style urdu et sa grâce imaginative sont parvenus à un degré de perfection qui n'a pas de limite ; on y trouve la lumière au milieu de la subtilité des mots et de l'obscurité des métaphores comme le ver luisant qui brille dans la nuit ténébreuse et qui disparaît ensuite. Vous, jardiniers du parterre de l'éloquence, vous n'appelez pas éloquence ce qui est un obstacle à l'emploi de l'emphase et de l'élévation des pensées. Avec les ailes de la rime vous vous élevez jusqu'au ciel par l'énergie des expressions, mais vous étant enfoncés dans la profondeur des métaphores vous vous y êtes perdus.....

» On aime avec raison la force de l'exagération, le sel

de la comparaison et des tropes, le brillant du langage et la manière piquante de présenter les choses; toutefois il faut employer le sel avec mesure; et non comme si toute la nourriture ne se composait que de sel. Les métaphores et les comparaisons doivent être employées comme un miroir qui reflète une image, pour rendre plus claire une description et non pour la rendre plus obscure. Nous ne devons emprunter que sobrement au persan, et selon la nécessité, les métaphores, les comparaisons, les liaisons des mots; et retenir du bhascha la simplicité et l'originalité. Toutefois la couleur du temps est changée. Si nous ouvrons tant soit peu les yeux nous verrons que la maison des merveilles de l'éloquence et de l'élocution est ouverte et que les langues de l'Europe nous y offrent des bouquets, des colliers, des aigrettes, tandis que notre poésie se tient séparément se bornant à regarder. Il faut donc maintenant que quelqu'un ait l'énergie nécessaire pour la pousser et la faire aller en avant.

» Ce que notre poésie a reçu de nos ancêtres a vieilli et le temps le rend hors d'usage... Le persan mit son empreinte sur le bhascha et aussi la poésie et la rhétorique de l'urdu tirèrent-elles de ce mélange un charme particulier, car l'urdu fut formé par des gens qui parlaient les uns le bhascha les autres le persan. La position du bhascha et du persan était alors celle de l'urdu et de l'anglais dans le temps actuel. Il faudrait donc aujourd'hui qu'un rayon des idées anglaises pût pénétrer la poésie urdue, car bien que nos ancêtres aient donné à notre langue la force de l'expression, la chaleur, la vivacité, le brillant de l'exposition, la pompe des figures au point qu'elle n'est inférieure à aucune autre, ils lui ont laissé un côté défectueux qui consiste à ce qu'ils se sont enfermés dans des limites désavantageuses. Ainsi ils ne traitent que des sujets d'amour, ils écrivent des choses gracieuses sur l'union des amants; des lamentations, des regrets et des pleurs au sujet de l'absence; ils

chantent le vin et l'échanson (1); le printemps et l'automne; ils se plaignent du destin, ils félicitent les gens heureux; mais tous ces sujets sont entièrement d'imagination; et quelquefois tellement entortillés et pleins de métaphores si étranges que l'esprit n'y peut rien comprendre. Si nous persistons à les imiter sans vouloir sortir du cercle étroit qui nous enserre nous ne pourrons jamais entrer dans la voie du progrès.

» Mes chers compatriotes, mes yeux répandent des larmes lorsque je vois qu'il ne nous restera bientôt plus aucun poète. Comme nos écrivains suivent toujours la routine, l'attrait leur manque; aussi notre langue finira-t-elle par être un jour tout à fait privée de poésie; la lampe de l'art des vers sera éteinte pour elle. Je vous en conjure donc, au nom de Dieu, sauvez de l'anéantissement l'ancienne renommée de notre pays et de ses habitants. Prenez à cœur la nouvelle phase de notre langue; délivrez nos poètes des entraves qui les gênent, des chaînes qui les lient; sinon dans un temps donné la langue de vos enfants n'aura pas trace de poésie. Or être privé d'une telle gloire serait un sujet de grand regret.

» Il n'y a pas de doute qu'une réforme ne soit au premier aspect difficile à faire accepter, car les auteurs les plus éloquents végètent depuis cent ciquante ans dans des limites étroites. Ils ont desséché le sang de leurs cœurs et la moëlle de leurs cerveaux... Mais il ne faut pas se désespérer, nos efforts finiront par vaincre les obstacles.

» Il y a longtemps que je sens comme bien de mes compatriotes le besoin d'une réforme littéraire. Si aujourd'hui j'exprime ma pensée avec plus de force c'est que je vois que notre gouvernement cherche à exciter dans nos

---

(1) La mention fréquente du vin et de l'échanson, chez les poètes hindoustanis et persans, est allégorique; car on sait que le vin est défendu aux musulmans. Le vin c'est l'amour de Dieu: l'échanson, le directeur spirituel.

cœurs l'amour de l'instruction et le désir du progrès. Le moment est donc venu de la manifestation de l'astre de notre rhétorique... »

Pour indiquer la nouvelle manière dont on pourrait écrire les vers hindoustanis, Azad donne à la fin de son discours quelques pièces de vers de sa façon; mais je n'y vois rien de particulier ni de saillant. Ces vers ont été critiqués dans le *Panjâbî*. On y a même blâmé l'ensemble du discours (1). Ce journal n'est, d'ailleurs, pas le seul qui n'ait pas approuvé ces idées d'innovation. Voici, par exemple, l'appréciation d'un savant de Lakhnau le Saïyid Gulam Huçaïn que distingue, dit-on, un goût particulier pour la poésie et une connaissance approfondie des principes et des règles de cet art :

« Le discours du Maulawi, Muhammad Huçain, écrit-il (2), est éloquent, savant et habile, seulement on comprend que le Maulawi devait s'exprimer en anglais et que, par erreur, il l'a fait en hindoustani ; aussi, pour ceux qui savent l'anglais, son discours est-il excellent et un vrai modèle de bon goût.

» Cet urdu, qui extérieurement est de l'hindoustani et qui au fond est de l'anglais, est celui que nos gouvernants voudraient introduire. Mais quand les Indiens, qui, par malheur, ne savent pas l'anglais, liront cette composition ils se regarderont au visage en disant : Cette phraséologie, cet arrangement, ce genre, cet enchaînement de choses bien liées, cette belle diction, cette force de langage que nous n'avons jamais trouvés dans les productions d'aucun de nos savants poètes ou conteurs, tout cela a une physionomie propre qui nous surprend ; mais nous pleurons sur notre intelligence bornée et sur notre esprit émoussé, car, après avoir lu plusieurs fois ce discours, nous ne

(1) N° du 30 mai 1874, p. 3 et 6.
(2) *Akhbâr-i Sarischta-i ta' lîm-i Awadh*, n° du 1er juillet 1874.

savons de quoi le Maulawi se plaint et quelle correction il désire qu'on fasse subir à notre poésie. Après y avoir cependant bien réfléchi, nous croyons comprendre que le Maulawi veut deux choses : La première, que la poésie urdue soit privée des métaphores et des comparaisons qui y sont usitées et qu'elle adopte la manière anglaise. La seconde, qu'elle s'abstienne de traiter des sujets érotiques; mais qu'elle chante et qu'elle décrive les merveilles du créateur du monde et des sujets réels. Par rapport à la première chose, on peut dire que tant que l'enseignement anglais et les traces des convenances européennes ne seront pas beaucoup plus répandues chez les hindoustaniens qu'elles le sont actuellement, les idées, les mœurs et les manières qui existent chez eux depuis des milliers d'années ne pourront être changées. Et si quelques personnes écrivent dans ce nouveau style qu'a inventé le Maulawi Huçaïn dans les vers qu'il a donnés pour modèle, on en rira.

» Pour la seconde chose, nous demanderons si le Maulawi reproche réellement aux poètes urdus de ne traiter que des sujets érotiques ou s'il veut dire seulement que les poètes anciens et modernes de l'Inde y ont consacré une grande partie de leurs poésies, en sorte qu'il y a entre l'amour et la poésie urdue un rapport pareil à celui qui existe entre les mets et le sel? A cela je réponds que la masse des poésies urdues ne roule pas sur des sujets érotiques, mais que des sujets de tout genre et de toute espèce y ont été traités d'une manière remarquable et gracieuse.

» Prenons pour exemple les poésies de Mir *Anîs* et de Mirza *Dabîr* (1). Y a-t-il, oui ou non, dans ces poésies de l'éloquence, des pensées élevées, de la vivacité, de la sensibilité, la pompe des métaphores et des comparaisons,

(1) Voy. « Hist. de la littér. hind; » t. I, p. 215 et 401.

bref, toutes les beautés de la poésie ? Et, y a-t-il rien dans leurs écrits qui ait le moindre trait aux sujets inconvenants dont se plaint le Maulawi ? Qu'il se procure les écrits de ces deux auteurs et qu'il les lise avec attention, il s'assurera qu'ils sont dépourvus des défauts dont il se plaint et qu'ils possèdent, au contraire, les qualités qu'il désire. Si le Maulawi a quelque goût pour la poésie il conseillera de faire usage de ces écrits dans les établissements scolaires du gouvernement (1), il donnera, comme pierre de touche de la poésie urdue, les cacidas de Zauc, de Galib, de Sauda et autres poètes distingués, et il ne voudra pas gâter la poésie urdue en y introduisant la manière anglaise.

» Selon nous, l'amour doit certainement occuper une grande place dans la poésie. Sans lui, elle est insipide ; et il en a été jugé ainsi depuis les temps les plus reculés. Mais on demandera s'il faut continuer de suivre les errements anciens ou bien s'il y a lieu d'admettre, pour s'accommoder aux idées actuelles, la réforme qu'on propose. Notre époque est, en effet, une époque de progrès et d'amélioration ; mais le progrès et l'amélioration ne peuvent avoir lieu que pour une chose défectueuse ou vicieuse. Or, nous disons que l'amour qu'on nous reproche de mentionner sans cesse dans nos vers est l'âme de la poésie. Sans lui elle n'a pas de charme. L'amour est une bonne et belle chose à célébrer, surtout s'il a pour objet le *véritable ami* (Dieu), comme nous le voyons dans Hafiz, Rumi, Amir Khusrau, Schams-Tabrez, etc., auquel cas il est même une cause de purification de l'âme et un moyen de salut. C'est au lecteur intelligent à découvrir l'intention

---

(1) Gobind Lal (*Panjâbi* du 1er août 1874) pense qu'il y aurait de l'inconvénient parce qu'il paraît que ces deux écrivains, probablement élèves des colléges anglais, ont écrit dans leurs poésies des choses qui peuvent choquer les préjugés religieux des Indiens.

des auteurs ; mais les poètes urdus n'ont souvent en vue dans leurs compositions qu'une personne idéale qui n'existe que dans leur imagination et par la louange et l'éloge qu'ils en font leur unique but est de déployer les ressources de leur génie et la perfection de leur style.

» En résumé, il n'est, selon nous, aucunement convenable et il est même intellectuellement absurde de vouloir donner une teinte anglaise à la poésie urdue et d'imaginer une nouvelle manière de l'écrire. La chose pourra avoir lieu seulement quand l'enseignement anglais aura produit un résultat tel que nos idées et notre langue, nos manières et nos usages qui donnent naissance à nos idées et à notre langage, seront tout-à-fait changés. »

Tous les journalistes indigènes ne sont pas sévères envers le Maulawi Huçaïn et sont loin de désapprouver les propositions de réforme qu'on voudrait faire adopter au moyen des réunions poétiques que le major Holroyd a établies. Voici, à ce sujet, les réflexions d'un musulman d'Amritsir (1) : « A mesure qu'on fait des progrès dans l'instruction, la poésie est en décadence, » dit-on proverbialement dans l'Inde, et, en réalité, la chose se passe ainsi. Quand il y a moins d'instruction et moins de perfection dans les arts, les imaginations des hommes se tournent vers la nature. Lorsque les combats et les dissensions, les inimitiés particulières, et le fanatisme des peuples n'avaient pas lieu, l'homme désirait alors connaître, avant tout, les objets de la création. C'est ce qui est constant par l'histoire de l'Arabie du temps du paganisme et par les écrits des poètes en Perse, en Egypte, en Grèce et dans les autres contrées de la terre. Leurs discours et leurs vers ont tellement d'énergie et de force qu'on ne peut leur comparer jusqu'à présent ceux qui ont été faits à une époque d'instruction. Je ne veux pas dire que dans les

(1) *Panjâbi* du 9 mai 1874.

temps plus éclairés il y ait faiblesse dans les idées courantes ou que des hommes de mérite et de valeur n'y existent pas ; mon but est seulement de soutenir que dans les temps de civilisation avancée, la multiplicité des transactions civiles est telle qu'on peut rarement s'en détacher et employer un temps précieux à se livrer à des compositions poétiques. Aujourd'hui, nous devons nous attacher à écarter de nos poésies ce qui se ressent des préjugés de notre nation et les fantaisies imaginatives qui excitent à l'amour déréglé et nous ne devons avoir pour but principal dans nos vers que de répandre la semence du progrès et de l'amélioration, afin d'obtenir pour résultat l'union sympathique et sincère des Indiens. Il y a dans l'éloquence, dans l'élocution et surtout dans la poésie quelque chose de magique à quoi rien ne peut être comparé ; seulement, il est à déplorer que les orientaux se soient écartés de la nature. On ne peut dire, cependant, qu'il ne se trouve parmi eux des poètes qui aient su peindre les tableaux de la création. Le nombre de ceux-ci est très-petit, il est vrai, mais ils ont tracé des images qui ne sont pas inférieures à celles de leurs frères de l'Occident ; et ils méritent d'autant plus d'éloges qu'en Orient il y a mille obstacles qui empêchent de manifester des vues d'indépendance et qu'ils ont bravé ces obstacles par la noblesse de leur caractère...

« La poésie se conforme au temps. Si les idées du temps sont mauvaises, comment espérer trouver de la grandeur dans les idées des poètes? Maintenant, en considérant ce qui s'est passé dans les autres pays, il est évident que nous ne pouvons nous conformer exactement à nos devanciers, parce qu'ils n'avaient pas les lumières dont nous sommes en possession. Nous devons donc, en profitant des aptitudes que nous donne un plus haut degré de civilisation et de l'avantage qu'offrent les temps actuels, agir de telle façon que les générations futures nous soient reconnaissantes comme

nous sommes reconnaissants envers les temps écoulés..... Nous apprenons donc avec joie que des réunions poétiques, (*muschâ'ara*) d'amélioration (*tahzîb*), ont été fondées à Lahore et nous espérons qu'elles seront maintenues périodiquement »

» Dans chaque nation, lit-on dans le *Panjâbî* (1) on exprime les aspirations et les émotions du cœur au moyen de la poésie. Mais nous trouvons rarement que la poésie urdue soit conforme aux idées du peuple, depuis les gens du village jusqu'à ceux des villes, depuis les illettrés jusqu'aux savants. Elle est conforme aux idées particulières du poète, mais celles de la nation ne s'y manifestent pas. Les poètes urdus ne parlent pas des choses que les habitants de ce pays aiment le plus. Ils louent ou blâment les choses que les Indiens ne connaissent pas. Il est nécessaire de réformer cette manière d'écrire ; mais, pour y parvenir, il n'y a pas beaucoup à discuter, il suffit de lire le discours du Maulawi Huçaïn (2).

» Il faut d'abord réformer les gazals qui sont toujours sur le même sujet, et cet inconvénient n'a pas seulement lieu en urdu, mais dans toutes les langues de l'Orient musulman. Nous sommes sûrs que les *muschâ'ara* que le Directeur de l'instruction publique a établis amèneront nécessairement l'amélioration de notre poésie et que de cette façon les poètes auront un champ plus vaste pour leurs compositions et pourront employer de nouvelles comparaisons et de nouvelles métaphores. »

Sous le titre d' « Organisation de la poésie urdue (*Intizâm-i nazm-i urdû*) » je trouve dans un autre n° du *Panjâbî* (3) un article qui se rattache au même sujet et dont voici quelques extraits :

---

(1) N° du 9 mai 1874.
(2) Voyez plus haut ce discours.
(3) N° du 30 mai 1874.

« Les livres d'histoires et de contes, toutes les productions en vers ou en prose qui étaient adaptées à notre instruction roulaient toujours jusqu'ici sur l'amour, si ce n'étaient les livres relatifs à notre religion. Nous sommes donc reconnaissants envers le département de l'instruction publique de ce que par son moyen nous avons aujourd'hui un bon nombre de livres propres à améliorer nos mœurs et pour nos affaires courantes. Mais, hélas ! jusqu'ici nous n'avons vu aucun livre de poésie qui réunisse les qualités désirées. Espérons que dans peu de temps nous aurons aussi des livres en vers conformes à notre situation actuelle et au progrès dont nous sommes témoins.

» La poésie urdue est devenue semblable à une marchandise que personne ne veut plus acheter. Et cependant dans nos réunions de plaisir et de divertissement, aussi bien que dans celles de tristesse et de chagrin, on s'en sert volontiers pour la démonstration de la joie ou la manifestation de la douleur.... Le regard de notre espoir se porte donc du côté de ceux qui ont soutenu la cause de l'amélioration et de la réforme de la poésie urdue. Mais jusqu'à présent il n'a été dit dans aucune société, ni dans aucun journal, rien de positif à ce sujet ; si ce n'est seulement que la poésie urdue a besoin d'être améliorée. Et même le long et chaleureux discours que Muhammad Huçaïn a prononcé dans une séance de l'Anjuman du Penjab est empreint du même défaut. Tantôt il fait l'éloge de la perfection de la poésie existante, tantôt il dit qu'il faut y faire usage des comparaisons et des métaphores du braj bhascha et abandonner les vieilles formules arabes et persanes; puis il engage d'y admettre les idées anglaises, car, de même que l'urdu s'est formé du mélange des mots arabes et persans avec les mots braj-bhascha et d'un amalgame des idées hindoues et des idées musulmanes, il faut aussi, selon lui, introduire maintenant dans cette langue les idées et même les mots anglais. Il dit qu'il faut renoncer aux sujets érotiques et ne plus parler du

printemps ni de l'automne. Enfin il donne un modèle de la manière dont il convient d'écrire ; et cependant il mentionne lui-même le printemps et l'automne, il trace le tableau des soupirs et des gémissements de son cœur attristé et il rappelle l'histoire de Laïla et de Majnun. »

Ici l'auteur de l'article entre dans les détails et il critique spécialement plusieurs passages des vers d'Huçain. Après quelques considérations, il ajoute : « Il est certain que, si nous ne voulons pas changer les sujets de nos poésies, il nous sera difficile de faire reverdir notre discours ; car d'où tirerons-nous de nouvelles comparaisons et de fraîches métaphores sur cet unique thème de « l'union » et de « l'absence » ? Il faut absolument prendre des sujets différents et une autre manière d'écrire en vers et en prose. Il faut que nous semions sur un autre terrain la semence de l'élocution et de l'éloquence.

» Il reste à savoir comment nous pourrons corriger la vicieuse manière d'écrire actuelle. Le moyen est celui qui a été déjà indiqué, c'est-à-dire : les dons et les honneurs. Quant aux interdictions, il faut n'imposer que celles que les auteurs peuvent accepter sans trop de peine et de gêne. Dans notre pays la poésie avait tellement restreint ses allures qu'elle n'osait parler de nos usages et des choses de la religion. Il n'est pas facile de changer cette tendance, il suffit d'exiger qu'on renonce à traiter des sujets immoraux. Un jour viendra où la poésie urdue sera d'autant plus belle qu'on l'aura purifiée de tous ses défauts. »

Un correspondant du *'Alîgarh akhbâr* (1) pense que le temps est proche où la monotonie qu'on reproche à la poésie urdue fera place à la variété qu'on veut y introduire, et qu'on y traitera tous les sujets comme en sanscrit et en arabe et surtout comme en anglais. Ce serait ainsi qu'on pourrait mettre en plus grande évidence la beauté

(1) N° du 9 octobre 1874.

de la langue. Il approuve le discours du Maulawi Muhammad Huçaïn Azad destiné à donner de l'impulsion au mouvement régénérateur de la poésie urdue. Le correspondant, dont il s'agit, pense que ses idées ont maintenant pénétré l'esprit de bien de ceux qui se riaient de la réforme qu'il soutient et qu'il a mise en pratique dans un masnawi. Il ne faut pas croire, selon le même correspondant, que le Maulawi veuille qu'on renonce aux sujets d'imagination, qu'il désapprouve les pensées subtiles sur la beauté et qu'il traite de défectueuses les métaphores et les comparaisons habituelles des poètes urdus ; mais il voudrait qu'on s'occupât surtout des événements réels et des phénomènes naturels. « Il faut, dit ce correspondant, distinguer l'éloquence de l'élocution. Le fond du discours représente la pensée même de l'écrivain, et l'élocution en est la parure ; de même qu'une belle femme est encore embellie par ses ajustements. Un discours peut être éloquent dans son essence et des ornements impropres peuvent le gâter au lieu de le faire ressortir. »

Voici maintenant quelques détails sur la seconde réunion poétique tenue à l'*Anjuman* du Penjab comme la première qui avait été signalée par le discours du Maulawi Huçaïn.

« D'après la décision prise antérieurement, une séance poétique spéciale a eu lieu un mois après la première, le samedi 30 mai (1). Cette séance a eu plus d'éclat que celle d'auparavant. Quantité de personnes honorables y ont assisté, de respectables magistrats et des raïs considérables ; des fonctionnaires et employés du gouvernement, des maîtres et des élèves des colléges et écoles, des membres de l'université du Penjab et des amis de la littérature.

» Quand tout le monde fut réuni, le Maulawi Altaf Huçaïn

(1) Je copie ici l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 5 juin 1874.

surnommé *Hâlî*, du collége de Lahore, lut son poème descriptif intitulé *Barkhârut* « La saison des pluies (1). » Ensuite le Maulawi Altaf Alî, traducteur pour l'urdu du « Governement Gazette » du Penjab, lut son poème sur le même sujet intitulé *Ab-i Karam* « le nuage de la miséricorde (2). » Bien que ces deux compositions eussent également pour objet la saison des pluies, les idées des auteurs étaient néanmoins diverses d'après cet hémistiche connu : « Chaque fleur a une couleur et une odeur différente. » Dans la composition de chacun de ces auteurs il y avait une agréable particularité de grâce et de beauté.

» Il fut ensuite lu cinq autres poèmes urdus sur le même sujet dus à cinq différents auteurs. Cette séance poétique s'est passée d'une façon si avantageuse qu'il est fortement à espérer que les réunions futures seront encore plus satisfaisantes ; et que l'heureuse initiative du M^or^ Holroyd et du gouvernement du Penjab pour les établir, surtout dans le but d'écarter des poésies urdues les sujets licencieux et les images obscènes, et de les remplacer par des tableaux descriptifs des choses du monde; que ce but, dis-je, sera parfaitement obtenu...

» Lorsque tous les auteurs eurent terminé la lecture de leurs vers, le Directeur de l'instruction publique fit savoir que ce serait un comité formé de notabilités littéraires indigènes qui désignerait les poésies dignes d'être l'objet d'une allocation. Il fut ensuite décidé que le sujet à traiter pour la prochaine séance serait l'hiver (*sarmâ* ou *zamistân*). »

Le *Panjâbi* (3) rend compte de la manière suivante de

---

(1) Si on veut se faire une idée de la manière dont les poètes modernes de l'Inde décrivent cette saison, sous le point de vue défavorable, on n'a qu'à lire le poème de Jurat dans « l'Hist. de la littér. hind. » t. II, p. 114.

(2) La pluie est ici considérée comme un grand bienfait céleste.

(3) N° du 4 juillet 1874.

cette séance qui a été la troisième : « Il y avait, dit-il, des gens de plusieurs nations différentes étonnés de se trouver ensemble. On aurait cru être au grand bazar du camp de Dehli (l'urdu). On comptait dix à douze auteurs qui ont apporté leurs compositions et on s'attend à ce qu'il y en ait davantage la prochaine fois... Par la lecture de leurs pièces de vers on a pu se convaincre que les poètes du Penjab et de Dehli ont bien compris l'intention du directeur de l'instruction publique et on espère qu'après deux ou trois séances du même genre ils abandonneront la mention du vin et de l'échanson et préféreront décrire les phénomènes de la nature. Quant à nous, nous supplions nos poètes d'imagination plantureuse de ne pas changer leur manière d'écrire et de continuer à suivre la route tracée par nos ancêtres. Les novateurs n'ont pas été très-applaudis ; il y a, d'ailleurs, si peu de personnes capables d'apprécier ces vers réguliers et compassés !... »

L'auteur de l'article passe ensuite en revue quelques-unes des productions qui ont été lues. Il les critique généralement. Ainsi, il dit de celle d'Azad (Muhammad Huçaïn), l'auteur du discours prononcé à l'*Anjuman* de Lahore généralement critiqué par la presse indienne : « Conformément à son nom (1) il s'est donné toute liberté. Il a réuni, sans mesure, les expressions et les exagérations poétiques de tout le monde. Il a traduit de ses maîtres les trois quarts de son poème et il a pillé ça et là. Il a décrit ce que personne n'a jamais vu ni entendu mentionner. On dirait qu'il a dépeint un songe irréalisable. Y a-t-il jamais eu dans notre pays par exemple un froid tel que l'eau de la rivière se gèle et qu'on peut la traverser sans avoir besoin d'un bateau ? Nous nous attendions à un tableau des phénomènes de notre pays et Azad décrit des voyages en traîneaux tirés par des rennes et tout ce que les pays couverts de

(1) *Azâd* signifie « libre ».

glace présentent de remarquable ; et, chose singulière, il dit néanmoins quelque part que l'hiver donne une idée du royaume de Satan. »

Quant au *Barkhârut* de *Hâlî* (Altaf Huçain) dont il a déjà été parlé, le Panjâbî en fait l'éloge : « Quiconque, dit-il, ne l'a pas lu doit le lire pour voir avec quelle délicatesse l'auteur a développé ses idées. Ceux qui en ont entendu la lecture en ont été très-satisfaits et quiconque a un peu de goût en sera charmé et en appréciera l'excellence. Les circonstances particulières de notre pays y sont décrites d'une manière précise et telle qu'on ne les trouve dans aucun autre masnawi. L'auteur y a évité les exagérations, les allusions érotiques et tout ce qui peut se rapprocher de la licence et il a néanmoins atteint le premier degré de l'imagination poétique (1). »

Le rédacteur de *l'Akhbâr-i Sarischta-i ta'lîm-i Awadh* fait aussi l'éloge du même poème qui est fort long et qu'il donne en entier (2). Il donne aussi en entier le poème du même auteur intitulé : *Nischât-i Ummed* « La joie de l'espérance (3) » et la pièce de vers sur la saison des pluies *Maucim-i bârisch* de Zauc (Muhammad Muhî uddin Khan) de Kakora (4).

La quatrième séance du *muschâ'ara* a été tenue le 3 août. Les poètes y étaient encore plus nombreux qu'auparavant. Il en était venu de différentes villes et quelques-uns avaient envoyé leurs compositions. Nécessairement on n'a pu lire ces pièces en entier faute de temps et on a dû cesser la lecture de quelques-unes écrites dans l'ancien style et avec les banalités d'usage qu'on voudrait réformer et que l'auditoire novateur n'a pas voulu écouter. Le *Panjâbi* (5) donne la

---

(1) *Panjâbî*, du 4 juillet 1874.
(2) N° du 1er août 1874.
(3) N° du 1er septembre 1874.
(4) Même n°.
(5) N° du 8 août 1874.

liste des auteurs de ces pièces de vers et il exprime individuellement son opinion sur leurs productions. Plusieurs ont été écrites dans le genre nouveau que le gouvernement voudrait introduire et elles sont généralement l'objet des éloges du rédacteur, sauf quelques critiques de détail.

Celui de tous les poèmes mentionnés par le rédacteur du *Panjâbi* qui a été jugé le meilleur c'est le masnawi de Mirza Aschraf Beg, d'une grande famille de raïs de Dehli, intitulé « Le nouveau printemps de l'espérance *(nau bahâr-i ummed)* » composé de deux cent quatre vingt douze *bait* (1). « Cette composition, dit le rédacteur, est tellement attrayante que je ne saurais trop la louer. Le style en est de la plus grande pureté, il est élégant et énergique, mais en même temps si clair et si facile que l'ignorant peut le comprendre aussi bien que le savant et que l'un et l'autre y trouveront de l'agrément. Les choses y sont si bien exposées que celui même qui est dépourvu de goût en comprend l'excellence. Les pensées bien qu'élevées se conçoivent aisément. Les idées y sont sublimes, les métaphores et les comparaisons bien appliquées. »

A la fin de la séance le président a proclamé le sujet des compositions poétiques à préparer pour la prochaine réunion c'est à savoir l'Amour de la patrie, *hubb ul watan.* »

Cette autre séance du *Muschâ' ara* a été tenue à Lahore le 3 septembre. Plusieurs poètes y assistèrent cette fois encore et d'autres y envoyèrent leurs compositions qui furent lues pour eux. Le journaliste du *Panjâbi* (2) critique deux de celles-ci. Il fait au contraire un grand éloge du poème du Maulawi Muhammad Scharif, l'éditeur du journal urdu de Madras appelé *Tilism-i hairat.* « le talisman de la stupéfaction (3), » poème d'un syle pur et gracieux, pareil à

(1) Le texte complet de ce poème est publié dans le même n° du journal cité.

(2) N° du 3 octobre 1874 ; *Akhbâr-i Sarischta-i ta' lim-i Panjâb* du 9 octobre 1874.

(3) Voy. « Histoire de la littér. hind. » t. III, p. 487.

celui des meilleurs écrivains de Dehli et de Lakhnau, et qui est intitulé, d'après le nom de l'auteur, *Gulzâr-i Scharîf*, le noble parterre. »

Trois autres poètes ne furent pas applaudis; mais le dernier *Hâlî* (Altaf Huçain) qui traita le sujet qu'on avait recommandé aux poètes pour cette séance « l'amour de la patrie » (*hubb ulwatan*) fut écouté par l'auditoire, bien que fatigué par la longueur de la séance, non-seulement avec sympathie, mais avec émotion et enthousiasme (1).

D'entre les poètes qui lurent eux-mêmes leurs productions, le *Panjâbî* mentionne *Azâd* (le Maulawi Muhammad Huçain), le même dont il a été souvent parlé. On a trouvé son débit excellent; mais son style n'a pas paru remplir les vues des réformateurs. Il a encore mentionné le vin et l'ivresse, le rossignol et la rose et il a détruit les espérances qu'on avait conçues sur son talent.

En effet, ce masnawi d'Azad qui porte, à ce qu'il paraît, le titre de *Subh-i ummed* « l'aurore de l'espérance » mérite de sérieuses critiques, à en juger par la revue qu'en a faite, vers par vers pour ainsi dire, un élève distingué du célèbre poète Zauc (le Schaikh Muhammad Ibrahim, de Dehli), bien qu'il s'en dise modestement le plus humble (2). Cet élève qui vaut bien un maître montre par les détails dans lesquels il entre qu'Azad est en effet beaucoup au-dessous de la réputation que les amis de l'anglicisme hindoustani lui ont faite.

La « justice » *insâf* est le sujet qu'ont dû traiter les poètes pour le prochain *Muschâ' ara* de l'*Anjuman* de Lahore, qui n'a eu lieu que le 14 novembre dernier. Le Major Holroyd et plusieurs indigènes y ont assisté. On cite notamment le Mirza Muhammad Akbar Khan, natif du Sistan, appelé poétiquement Khavar et surnommé « le sultan des poètes. »

---

(1) Le *Panjâbî* du 24 octobre 1874 donne en entier ce poème de 232 vers.
(2) *Panjâbî* du 14 octobre 1874.

Il paraît que les pièces de vers, qu'on a lues dans cette séance, ont été jugées médiocres, surtout celle d'Azad (Muhammad Huçaïn) cette fois au-dessous encore de ses poèmes précédents. Celle de Hali (Altaf Huçaïn), au contraire, a été très-goûtée et ce poète est décidément le coryphée des *muschâ' ara* (1).

Mais ce n'est pas dans cette capitale seulement que ces nouvelles réunions poétiques ont été établies. Il en a été formé une à Lakhnau sous les auspices de Muzaffar Ali, poète lui-même connu sous le *takhallus* d'*Acîr* « esclave (2), » et qui avait été ministre de l'ex-roi d'Aoude. Le *Panjâbî* mentionne, d'après l'*Awadh Akhbâr*, une séance de ce *muschâ' ara* qui a eu lieu le 12 septembre et à laquelle ont assisté, outre plusieurs poètes déjà connus, des littérateurs distingués et même quelques anglais, entre autres le Directeur de l'instruction publique d'Aoude.

Là ce sont des gazals qui ont été lus soit par les poètes eux-mêmes soit par leurs élèves. Ils étaient tous, à ce qu'il paraît, élégamment écrits sur toutes sortes de sujets dans le nouveau style et ils ont généralement fait sensation. Bien que la poésie soit fort peu appréciée actuellement, on a admiré le caractère de ces vers et la pureté de langage, qualité qui distingue, il est vrai, les habitants de *Lakhnau*. Il y avait tant de poètes empressés de lire leurs compositions qu'on n'a pas eu le temps de les entendre toutes ; mais on les publiera avec quelques détails biographiques sur leurs auteurs sous le titre de *Guldasta* « bouquet »; on donnera même des extraits des autres compositions de ces poètes : ce qui formera, dit le journaliste à qui j'emprunte ces détails (3), comme un *tazkira* « vivant » des contemporains.

---

(1) *Panjâbî*, du 4 novembre 1874.

(2) Voy. son article dans « l'Histoire de la littér. hind. » 2e édit. t, I, p. 112.

(3) *Panjâbî* du 19 septembre 1874.

Je ne puis terminer cet article déjà beaucoup trop long sur la réforme projetée de la poésie urdue sans faire connaître les doléances d'un Indien qui s'annonce comme « disant la vérité parce qu'il n'a pas l'habitude du mensonge (1). » Selon lui les récompenses promises aux auteurs des vers écrits dans le nouveau mode qu'on voudrait faire adopter et qui ont été applaudis dans les *muschâ'ara* se font bien attendre. Il avait été question de nommer une commission pour les juger en dernier ressort et désigner les plus méritants; mais cette commission n'est pas encore nommée. Il espère qu'on choisira pour en faire partie des hommes de goût et habiles dans la science du langage, amis des innovations qu'on désire et surtout impartiaux. Il se plaint de ce que le département de l'instruction publique du Penjab ne fait pas grande attention aux ouvrages qu'on lui adresse et qu'à l'exception d'un très-petit nombre dû aux membres mêmes de l'administration les auteurs ne reçoivent pas de récompenses, si ce n'est qu'on souscrit à dix ou vingt exemplaires de leurs ouvrages, nombre tout à fait insuffisant pour couvrir les auteurs de leurs frais. Le journaliste mécontent trouve que les choses se font bien mieux dans le département de l'instruction publique des provinces nord-ouest. Il y voit « la différence du ciel et de la terre. » Environ soixante-dix ouvrages différents y ont obtenu des récompenses et on leur a accordé une souscription de deux à trois cents exemplaires et même davantage. Il en résulte que dans ces provinces on trouve facilement les auteurs et les traducteurs dont on peut avoir besoin. Il ne blâme pas le Directeur de l'instruction publique du Penjab qui lui-même serait très-capable de juger des choses; mais ceux qu'il charge de ce soin. Ils donnent, dit-on, pour prétexte du refus de souscription aux ouvrages

(1) *Kahtâ hûn sach Ki jhût Ki 'âdat nahîn mujhé.* Tel est le titre d'un article du *Panjâbî* du 10 octobre 1874 dont je donne ici la substance.

nouveaux, que personne ne les recherche et qu'ils restent dans des caisses. Mais pourquoi ne pas les donner aux étudiants à qui ils pourraient être très-utiles? Les anciens Rajas de l'Hindoustan et les sultans de l'islamisme qui régnèrent après eux faisaient un autre cas des ouvrages qui furent écrits dans leur temps. Ces ouvrages sont parvenus jusqu'à nous et les Européens eux-mêmes les lisent avec profit. Si les membres de la commission des *muschâ'ara* ressemblent aux examinateurs des ouvrages dont les auteurs demandent des encouragements, les poètes auront perdu leur temps et ne recevront pas même des louanges. » Le *véridique* Indien voudrait que la commission qu'on doit nommer fût au moins composée de quatre membres doués des qualités nécessaires pour leurs fonctions et qu'on exigeât d'eux qu'ils ne prissent leurs décisions sur la valeur des poèmes qui leur seront soumis et sur le rang dans lequel il faut les placer qu'après avoir connu l'opinion des principaux journaux hindoustanis qui en auront fait la revue, tels que le *Koh-i Nûr*, le *Mayo Gazette* (1), l'*Awadh Akhbâr*, etc.

Dans son numéro du 17 octobre dernier, le *Panjâbî* critique aussi l'administration du Penjab, au sujet des ouvrages originaux et des traductions qu'elle fait faire dans ses bureaux. Il préférerait que, pour éviter le reproche de partialité qu'on pourrait lui adresser, ces travaux fussent mis au concours et jugés par une commission composée de membres instruits et indépendants pris dans le sein des sociétés savantes, capables de les corriger et de les améliorer au besoin, moyennant l'indemnité que mériterait leur coopération.

Une réforme aussi utile que facile à introduire, surtout pour les ouvrages imprimés en caractères mobiles, serait

---

(1) C'est-à-dire le « Mayo Memorial Gazette » journal urdu malgré son titre anglais. Voy. « Revue de 1872 » p. 45.

d'admettre dans l'écriture urdu-persane la ponctuation européenne modifiée d'après les exigences de l'alphabet arabe. Le Saïyid Ahmad Khan a publié à ce sujet sous le titre de *'Alâmât-i Quirâat* « les signes de la lecture » une dissertation (1) où le système qu'il propose est développé d'une manière aussi lucide que satisfaisante.

L'engouement pour l'anglais engage bien des fonctionnaires indiens à se servir de cette langue pour leur correspondance officielle; mais leur nom traduit en caractères latins est souvent indéchiffrable, aussi le Gouvernement du Bengale a-t-il décidé que les indigènes ne devaient pas se contenter d'écrire leur nom en lettres anglaises, mais aussi dans l'écriture de leur langue (2).

L'hindoustani est probablement la plus riche de toutes les langues à cause qu'outre son fond particulier, elle a l'avantage de pouvoir faire des emprunts presque *ad libitum* à l'arabe, au persan et au sanscrit. Elle a donc plus de véritables synonymes qu'aucune autre langue ; mais elle a aussi, comme toutes les langues, des demi-synonymes que distinguent de légères nuances. Ces synonymes M. James W. Farrell a voulu les faire connaître et, à l'imitation de Girard et Beauzée, il a fait pour l'hindoustani ce qu'ils avaient fait pour le français et l'archevêque Whately pour l'anglais. Il s'est occupé des mots le plus souvent employés qui ont un ou plusieurs synonymes et il en a indiqué les différences en un petit volume in-12 de 66 p. rédigé avec le plus grand soin et accompagné d'un index alphabétique pour faciliter les recherches. On peut seulement regretter qu'on n'y ait pas employé les caractères urdus-persans, chose qui aurait été d'autant plus facile que l'ouvrage a été imprimé à Calcutta.

---

(1) Elle a paru dans le *Tahzîb ul Akhlâc* et elle a été reproduite dans le *'Aligarh akhbâr* du 16 octobre 1874.

(2) *'Aligarh Akhbâr* du 6 mars 1874.

Je trouve dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath (1) l'indication de deux synonymes que n'a pas indiqués M. Farrel. Je veux parler de l'expression honorifique *Sâhib* qui se met après le nom propre, de même qu'en anglais « Esquire, » et auquel on substitue, dans le Marwar entre autres, le mot *Jî* qui signifie proprement « Vie » pris ici dans un sens honorifique ou respectueux. (2) Le premier de ces mots qui est arabe est employé de préférence par les musulmans et le second qui est hindi par les hindous, et conséquemment par les gens du peuple dont la masse est hindoue ; mais il n'est pas contraire au bon langage d'en faire usage, comme paraît le croire l'auteur de la note du journal que j'ai indiqué.

II. Les Indiens sentent de plus en plus la nécessité de traduire en langue usuelle les ouvrages européens les plus estimés sur les sciences et les arts. Voici ce que dit à ce sujet le *Panjâbî* du 27 décembre 1873 : « On attribue généralement aux philosophes de la Grèce l'invention première des sciences et des arts. Toutefois, on ne peut nier que les inventeurs de la seconde période ne soient les savants et les philosophes arabes du temps d'Haroun Erraschid (3) et de Mamoun, comme ceux de la troisième les Européens. Le fait est que les Arabes firent connaître avec discernement dans leur langue les recherches et les découvertes anciennes en corrigeant les erreurs qui s'y trouvaient ; et qu'ils y ajoutèrent bien des choses nouvelles que les philosophes grecs n'avaient pas entrevues : aussi dans leur temps

(1) H. H. Wilson « Glossary of indian Terms. »

(2) N° du 2 avril 1874.

(3) On prétend qu'Haroun Erraschid envoya en présent à Charlemagne le premier orgue qui parut en France. Mais la chose est évidemment fausse car l'orgue est inconnu en Orient et l'Eglise grecque ne l'admet pas. On sait que l'Eglise de Lyon ne l'admettait pas non plus jusqu'à ces dernières années de changements liturgiques et c'est une des preuves de son origine asiatique et d son antiquité qui lui vaut le titre d'Eglise primatiale des Gaules.

l'école grecque perdit-elle de son éclat. Les Anglais ont traduit les recherches des Arabes, ils en ont corrigé les fautes aussi bien que celles des Grecs et, de plus, ils ont fait de nouvelles découvertes, mais ils n'ont pas épuisé la source des recherches. A vue d'œil, les principes des sciences et des arts des Européens sont les mêmes que ceux des Arabes et des Grecs. Toutefois en considérant la chose avec attention, on s'assure que les progrès qui se manifestent chaque jour mettent de la différence entre les principes et les conséquences des deux premiers systèmes et des systèmes modernes. C'est au point qu'aujourd'hui personne en Angleterre ne s'occupe des Arabes ni des Grecs.

» Comme les progrès des Arabes ne durèrent pas et cessèrent en peu de temps, nécessairement la science ne prit pas alors toute l'extension qu'elle aurait dû avoir pour la pratique. Au contraire les savants d'Europe ont dès l'abord vulgarisé la science : ils ont traduit les livres des savants grecs et arabes de la manière la plus facile à comprendre. Ils ont écrit pour l'intelligence générale, en sorte que les gens distingués et le vulgaire pussent en profiter. C'est ainsi que l'éclat de la science s'est tellement répandu sur toute l'Europe qu'elle en a été illuminée. Si les Anglais n'eussent pas fait ces traductions, les sciences ne seraient pas leur partage, les arts n'auraient pas pris chez eux leur remarquable développement. Et si, de leur côté, les habitants de l'Hindoustan, dès le commencement du gouvernement des rois de l'Islam, se fussent occupés de traduction, aujourd'hui, sans doute, ils pourraient égaler les Européens dans leurs arts en y ayant donné, par le poli de la science, l'éclat et la perfection dont ils sont dépourvus. On demandera pourquoi l'étude du sanscrit, qui est un trésor pour les sciences et pour les arts, a été si négligée. Nous répondrons que c'est parce qu'il n'est la langue d'aucun pays (1). Il

(1) Il paraît que le sanscrit n'a jamais été dans l'Inde la langue usuelle.

n'est connu que des pandits et ses livres sont soigneusement renfermés dans des coffres. Les grands personnages hindous qui fixèrent cette langue agirent de telle façon qu'à l'exception des brahmanes personne ne pouvait s'en servir, et cela dans le but unique d'en rehausser la valeur et l'importance et afin que les pandits fussent honorés et que le reste de la nation restât dans leur dépendance. Peu à peu il est résulté de cet état des choses que cette même classe qu'on avait en vue d'honorer est tombée dans une situation pitoyable. Si les hindous l'avaient prévu et qu'ils eussent pu connaître le résultat final de cette exclusion, ils n'auraient pas confié à une classe particulière de tels joyaux inappréciables ; car si tout le monde avait pu avoir accès à l'instruction et à la science, jamais le sanscrit ne serait tombé en désuétude (1) et on en aurait traduit ce qui concerne les sciences et les arts dans la langue usuelle. Il aurait aussi fallu qu'à l'époque de la prospérité du Gouvernement musulman on eût traduit en hindi les livres arabes sur les sciences, ce qui aurait empêché la décadence qui, dès cette époque, se manifesta chez les Indiens.

» Il est vrai que les Indiens ne font pas le même cas des connaissances que les Européens. Par exemple, la géographie, qui a réellement une grande importance, est pour eux sans valeur, et il est vrai qu'elle leur est inutile car ils ne font pas de commerce, et ils ne voyagent pas. L'histoire est une science qui nous fait connaître les progrès et la décadence des anciens et nous montre en eux un exemple

---

Il y a d'ailleurs longtemps qu'il n'est plus usité même littérairement, si ce n'est par exception.

(1) Le fait est que ce sont les Européens qui ont fait revivre le sanscrit dont l'étude avait été tout à fait négligée dans l'Inde. Quand les Indiens se sont aperçus que les Anglais s'occupaient de leur langue sacrée et en recherchaient les manuscrits, ils se sont piqués d'émulation et se sont livrés à des travaux d'érudition qui ont contribué à en faciliter la connaissance à leurs coreligionnaires.

à suivre ou à éviter. Toutefois les habitants de l'Inde la laissent dans la niche de l'oubli comme un bouquet de fleurs, ou bien ils la considèrent comme une série de contes propres à amuser l'esprit.

» Pour obtenir les progrès que nous désirons, il faudrait que des sociétés spéciales pussent s'occuper des traductions relatives aux sciences et aux arts et que des raïs entreprenants, et des amis de l'Hindoustan leur vinssent en aide. Par ce moyen nous garantissons que dans l'espace de cinq ans seulement la situation de l'Hindoustan serait changée; mais il faudrait que l'administration accordât aux sociétés littéraires et savantes les encouragements qu'elles désirent et de la considération aux traducteurs. »

Le Maharaj de Kachemyre partage les idées du journaliste dont je viens de mentionner les réflexions, car il a fondé, il y a déjà deux ans, à Jamun ou Jambu un bureau spécial pour la traduction, à l'usage de ses sujets, de livres anglais en urdu et en hindi.

» La Société scientifique de *'Aligarh* continue à s'occuper activement à faire traduire peu à peu les deux cent trente volumes sur les sciences et arts choisis par des savants anglais comme les meilleurs pour être mis entre les mains des Indiens. On annonce qu'elle a dernièrement publié la traduction en urdu de l' « Histoire de Perse » par Malcolm.

Je trouve parmi les nouveaux ouvrages mentionnés dans le rapport de M Colin Browning sur les progrès de l'éducation dans la province d'Aoude en 1872-1873, l'indication de deux traductions dignes d'attention, c'est à savoir : Une version hindie de la géographie d'Aoude par le Pandit Schiv Narayan, et la traduction urdue de « l'Histoire de l'Inde » de Firischta en préparation.

Le Munschi Muhammad Zukâ ullah Khân, aujourd'hui professeur au « Muir College » à Allahabad, a publié aussi en urdu une autre histoire de l'Inde (*Tarikh-i Hindûstân*) précédée de la géographie du pays d'après les ouvrages eu-

ropéens les plus estimés, tels que ceux d'Elphinstone, de Mill, de Marshman, etc. (1).

Un des nouveaux ouvrages urdus que la presse indigène a le plus loué, c'est le *Façâna-i Hâmid* « l'Histoire (romanesque) d'Hamid, » livre dû à un écrivain qu'on signale comme une des gloires de l'Inde, le Saïyid Gulâm Haïdar Khân, de Lakhampur en Aoude. Cet ouvrage, dont le texte est accompagné de gravures sur bois, a été fort mal imprimé, à ce qu'il paraît, et, à ce sujet, Rajab Ali exprime dans le *'Aligarh akbhâr* le désir qu'on en donne une nouvelle édition, et il espère même qu'on la fera aux frais du gouvernement pour en répandre des exemplaires non-seulement dans les provinces nord-ouest, mais en Aoude et en Penjab. Quant à l'ouvrage en lui-même il est parfait selon le même rédacteur, car il n'y trouve aucun défaut. Les aventures de Hamid racontées ici ont eu lieu en 400 de l'hégire (1009-1010). Aussi l'auteur de l'ouvrage qui les raconte n'a-t-il mentionné dans son livre que les événements de cette époque. Il ne s'y trouve rien d'imaginaire, ni de conjectural. Le style en est éloquent et même rhythmé; et des vers empruntés aux meilleurs poètes hindoustanis y sont insérés à propos. L'auteur y parle avec éloge du mérite et de la bravoure de certains Arabes et Persans; mais, sous le rapport de la politesse, il met l'Inde au-dessus des autres nations de l'Orient. Il rend justice aux excellentes qualités des femmes indiennes, à leur chasteté, à leur honnêteté, à leur capacité, à leur dévouement qui va jusqu'à se brûler sur le bûcher de leur mari, fâcheux résultat de l'ignorance. Il déplore les décisions juridiques qui défendent aux veuves de se remarier et qui le permettent aux veufs. Il parle contre les mariages contractés dès l'enfance, autre plaie de la société indienne et contre bien

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 20 mars 1874 ; *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 17 avril 1874.

des préjugés auxquels on doit les vices qu'ils créent (1).

Cet ouvrage m'en rappelle un autre qui met en relief les femmes de l'Inde ; et qui, sous le titre de *majâlis unniçâ* « Les réunions des femmes, » offre une série d'entretiens sur l'éducation et l'instruction des femmes, entre une institutrice, son élève et la mère de celle-ci. Il est dû au Maulawi Altaf Huçaïn de Panipat, surnommé Hâlî, bon musulman dont on vante la science et l'éloquence (2), le même à qui on doit les meilleures pièces de poésie lues dans les récents *muschâ' ara* (3), la réfutation d'une « Vie de Mahomet *(Tarîkh i Muhammad)* écrite par le célèbre musulman converti au Christianisme Imad uddin et du *Tahquîc ulîmân* « la certitude de la foi » du même Imad, réfutation intitulée *Tiriyâc-i Masmûm* « la Thériaque pour celui qui est empoisonné. »

Sir W. Muir (4) qui a passé dernièrement quelques mois en Europe pour rétablir sa santé, avant de prendre possession de son nouveau poste de membre du Conseil du Gouvernement général de l'Inde, et qui, en traversant Paris, m'a honoré de sa visite ; sir William, dis-je, a décerné les prix auxquels il avait consacré la somme de cinq mille roupies (12,500 fr.) comme encouragement aux auteurs indigènes des meilleurs ouvrages qui avaient paru dans l'an-

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 27 novembre 1873.

(2) *Panjâbî* du 16 mai 1874.

(3) On trouve le texte in-extenso d'un de ces poemes dans *'Akhbâr-i sarischta-i ta' lîm-i Awadh*, n° d'août 1874.

(4) A propos de sir W. Muir, je veux répéter ici l'éloge qu'un journal hindou (l' « Indian Mirror ») fait de cet habile administrateur et savant distingué que les Indiens considéraient plutôt comme un frere que comme un gouverneur et dont ils ont donné le nom à un village près d'Allahabad, habité par des chrétiens indigenes et qui s'appelle en conséquence *Muirâbâd*. « Soit, dit l'éditeur de ce journal, que nous le considérions comme Gouverneur, comme chrétien et comme homme, il est un vrai modele pour ses compatriotes. En tant que Gouverneur il était laborieux, consciencieux et modéré; en tant que chrétien, il était pieux et sincère; en ta[illegible] etait distingué par ses qualités aimables et par son gracieux caractère. »

née 1873-1874. Seize des auteurs couronnés ont écrit en urdu (1) et deux en hindi. D'entre ces ouvrages, je distingue celui du Maulawi Nazir Ahmad de Dehli, intitulé : *Taubat unnâçih* « Le repentir de l'homme sincère. » Cet ouvrage, le troisième de ce genre, qu'a écrit le Maulawi, se distingue par la pureté du style et par la profondeur de la pensée. Il offre un intéressant tableau de la vie domestique musulmane et ce livre est surtout louable pour les sentiments de vertu et de tolérance qui y sont à la fois exprimés. La morale du livre est qu'on ne trouve que dans la religion le fondement du vrai bonheur (2).

Je dois mentionner aussi le *Mufîd uddahr* « Ce qui est utile au monde, » Cours de morale en vers de Mannu Lal, inspecteur des écoles de Muradabad, le même qui a pris pour *takhallus* le mot *safâ* dans ses gazals urdus et à qui on devait déjà de nombreux ouvrages (3) ; le *Tazkira-i balâgat* « Mémorial de l'éloquence, » traité de rhétorique par le Maulawi Zulficar Alî, inspecteur des écoles de Saharanpur, le *Tâkhîr-i Kalpî* « Histoire de Kalpi, » ville et district célèbre dans les annales de l'Inde, par le Schaïkh Haïdar-bakhsch, de Kalpi, le *Mirât ul Mulk* « Miroir de l'empire, » histoire de l'administration anglaise par Rahim-bakhsch de Dehli, le *Natâïj ul-ma'ânî* « Résultat des significations des choses, » Contes moraux par le Mirza Mahmud Beg de Patyala.

Le *Siyar ulmutacaddamîn* « l'Histoire des anciens » qu'annoncent les journaux indigènes est simplement la traduction du « Land Marks of history » depuis la création du

---

(1) Un de ces ouvrages est une « Grammaire arabe » indiquée, probablement par erreur, comme étant écrite en arabe et la même sans doute que la Grammaire arabe rédigée en urdu par Muhammad 'Ismat, et publiée dernièrement à Mirath.

(2) « Indian Mail » du 17 février 1874.

(3) Voyez-en la liste dans l'article qui est consacré à cet écrivain dans l' « Histoire de la Littérature hindouie et hindoustanie. »

monde jusqu'à N. S. J.-C., par Muhammad Sa'îd du collège d'Aligarh.

Le *Râh-numâ-é Dillî* « Le guide de Dehli » est une histoire de cette capitale, imprimée à la typographie de l'*Anjuman* du Penjab.

L'*Adâb ut tallâb* « les bonnes manières des étudiants » est la traduction de l'*Adâb ul muta' allimîn* (titre identique) de Nacir-uddin Tuci par le Maulawi Saïyid Ahmad Haçan qui, sous le takhallus de Schaki et de Furcani, a publié de nombreuses pièces de poésie dans les journaux indigènes.

L'*Akhbâr-i-Sarischta-i ta' lîm* d'Aoude et après lui l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 9 janvier 1874, ont publié pour l'instruction des collégiens indiens un poème de Lala Hazari Lal, sur les dynasties solaires et lunaires. Ce masnawi de cent et un vers contient en abrégé tout ce qu'on sait de plus ou moins historique à ce sujet et il sera lu avec intérêt non-seulement par les Indiens, mais par les Européens qui savent l'hindoustani.

Sous le titre de *Tibb-i Rahîm* « La médecine de Rahîm » le Dr Rahîm Khân a publié un traité de médecine en urdu de 540 pages qui a été adopté par le « Medical college » de Lahore. Il y est traité de toutes les maladies, de leurs causes, de leurs symptômes et des remèdes usités en Angleterre. Les noms des maladies et de leurs remèdes sont donnés, non-seulement en urdu, mais en grec, en arabe et en anglais. Quand la chose est nécessaire, les démonstrations sont accompagnées de figures. Le livre est divisé en deux parties : dans la première sont discutées les questions scientifiques relatives à la médecine, et dans la seconde il est parlé des maladies et de leurs remèdes. Il n'y est traité ni de l'anatomie ni de la chirurgie qui sont des sciences particulières pour lesquelles, dit le journaliste du *Panjâbi* (1), il existe des traités spéciaux.

---

(1) N° du 17 janvier 1874.

Un hindou, Ganga-Praçad de Muradabad, a publié un « livre sur les plantes de l'Inde » *Kîtâb-i nabâtât-i Hind* considérées surtout sous le point de vue médical, d'après les ouvrages antérieurs et sa propre expérience (1).

M. S. W. Fallon n'a pas renoncé à la publication de son grand dictionnaire hindoustani qui sera un véritable trésor pour ceux qui voudront connaître toutes les ressources tant écrites que verbales de cette belle langue. Non-seulement on y trouvera les mots appartenant à ces deux catégories, mais des phrases pour qu'on connaisse les nuances des significations, les provenances, les étymologies des mots, enfin, tout ce qu'un dictionnaire complet peut comporter. Ce n'est pas tout, on y trouvera les expressions poétiques, celles qui sont particulières aux gynécées, à certaines classes et même tous les proverbes usités, les chants populaires et jusqu'aux énigmes. L'auteur vient d'en lancer un nouveau prospectus accompagné d'un spécimen qui ne pourra manquer de satisfaire le monde savant. L'ouvrage sera imprimé à Patna et publié par livraisons. L'entreprise est colossale, elle exigera des collaborateurs et surtout un grand nombre de souscriptions, afin de subvenir aux frais énormes d'une telle publication pour la réussite de laquelle je fais les vœux les plus sincères.

Il ne manque pas de grammaires urdues rédigées par des orientalistes européens. Jusqu'ici, les Indiens n'en avaient publié qu'en urdu même ; mais voilà que maintenant ils se mettent à en rédiger aussi en anglais. Ram Krischn, professeur au « Canning College, » vient en effet de publier à Lakhnau un « Hand Book of urdu Grammar » destiné surtout aux candidats des examens de l'Université de Calcutta. Ce volume, rédigé d'après un nouveau système, porte pour épigraphe le proverbe aussi français qu'arabe :

---

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 16 octobre 1874.

Kull jadîd lazîz « Tout ce qui est nouveau est beau, » qui sert aussi d'épigraphe au *Muir Gazette*.

Je trouve dans l'*Akhbâr-i Sarischta-i ta'lîm-i Awadh* (1) l'indication des ouvrages hindoustanis qui ont vu le jour à Lakhnau pendant les trois premiers trimestres de cette année, et j'y distingue : le *Zakhîra-i Najât* « Le trésor du salut » par Lal Ji et le *Rumûz ul'ârifîn* « indications des contemplatifs, » ouvrages religieux ; le *Façâna-i gam-amoz* « Roman sur le chagrin d'amour, » par le Hafiz Amir uddin ; le *Guschan-i faïz* « le jardin de l'abondance, » Histoire du Raja Bhoj, par Nand Kischori Lal ; le *Dîwân* de Wasti, de Jabalpur, dont les pièces détachées avaient seulement paru dans l'*Awadh akhbâr* ; celui de Aschic (Sada Sukh); le *Chaschma-i faïz* « la source de l'abondance (2), » poème moral par Abdulgafur khan ; une nouvelle traduction de l'*Anwâr-i Suhaïlî*, par Bihârî Lal ; la « géographie de Jaunpur « par le Maulawi Zu 'lficar khan; le *Mirât ussalâtîn* » le miroir des Rois, » traduction du *Siyar ulmutaakhirîn* par Gokul-Praçad; le *Riâz usschuhadâ* « les jardins des martyrs, » récit du *Martyre* de Huçaïn, écrit, chose singulière, par un hindou, le Munschi Kunwar Sen (3); l'*Adâb-i inschâ*, « le manuel des politesses (épistolaires), » par Fath Muhammad; le *Joguin-Nâma* « l'histoire d'une jogui » par Batin, auteur de la biographie anthologique intitulée *Gulschan-i bé Khizân*, « le jardin sans automne; » le *Façâna-i Josch* « Roman de Josch (4) » poème érotique.

---

(1) Ce journal urdu paraît à Lakhnau le 1er de chaque mois. Il est de format in-fo et composé par no de 32 pages à trois colonnes.

(2) Plusieurs ouvrages urdus portent ce titre. Voy. « Histoire de la Littérature hindouie et hindoustanie » passim.

(3) Cet hindou qui dans ses poésies a pris le nom de *Jâm* est, à ce qu'il paraît, éclectique, car il a coopéré à un ouvrage chrétien. V. « Hist. de la littér. hind. » t. II, p. 79.

(4) « Hist. de la Littér. hind. » t. II, p. 107.

En hindi un *Wischnu-pada* « chant en l'honneur de Wischnu » par Har Charandas ; un recueil d'hymnes à Krischna, par Makhan Lal (1); le *Gopî Chandar Bhartari;* (2), le *Jugal bilâs* « les plaisirs du couple, » poème sur les amours de Krischna et de Radha ; une traduction en vers du Mahabharata, et plusieurs réimpressions. D'entre les réimpressions urdues, je remarque avec plaisir celle de l'énorme collection des œuvres poétiques de Mir Taqui, un des écrivains les plus estimés de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, ce qui annonce que le goût pour la belle poésie classique urdue existe toujours chez les indigènes ; celle du *Tuhfat ul 'ajam* « Don aux Persans, » traduction urdue du *Kanz uddacâïc* « le trésor des difficultés, » célèbre ouvrage de jurisprudence ; celle encore de la traduction du *Futûh usschâm* ; « les conquêtes de la Syrie » de Waquidi (3), de l'*Isrâr-i Karbalâ* « Récit sur Karbalâ, » par Zahir uddin Khan (4), du *Schâm-i garîbîn* « le Soir des malheureux, » poème érotique par Taslim (5), et quelques ouvrages de littérature courante et populaire, tels que le *Quissa-i Jamjama* « Histoire de Jamjama (6), le *Quissa-i Schâh Rûm* « l'Histoire de l'Empereur de Constantinople, » le *Quissa-i Schaïkh Mansûr*, le *Quissa-i Saudâgar-bacha*, le *Quissa-i Bahramgûr* (7), *Le Quissa-i Mahî-guîr* « l'Histoire d'un Pêcheur, » etc.

A Bangalore, le Munschi Muhammad Yacin publie en hindoustani une série d'ouvrages élémentaires destinés aux écoles du Maïçour sous le titre général de *Silsila-i Ta' lîm-i*

---

(1) V. « Hist. de la Littér. hind. » t. II, p. 268.

(2) Ou *Quissa-i Gopî Chandar*. V. « Hist. de la Littér. hind. » t. II, p. 69 et 219.

(3) *Ibid.* t. III, p. 419.

(4) *Ibid.* t. III, p. 323.

(5) V. « Hist. de la littér. hind. » t. III, p 227.

(6) Voy. « Hist. de la Littér. hind. » t. I, p. 159.

(7) Sur ces ouvrages, voy. « Histoire de la Littér. hind. » passim.

Yacînî « série d'instructions par Yacin ». Le premier volume a paru sous le titre de *Larkon ké Sabac kî pahlî Kitâb* « premier livre de l'enseignement des enfants » et il a eu beaucoup de succès (1).

En fait de traductions, je ne veux pas manquer de mentionner celle du *Totâ Kahânî*, version urdue des « contes d'un perroquet, » par le savant et laborieux indianiste George Small à qui on devait déjà plusieurs ouvrages d'une utilité reconnue.

D'entre les ouvrages hindoustanis chrétiens récemment publiés je dois distinguer un écrit de cent-trois pages intitulé *Dajjâl-i Macîh* « l'Antechrist, » expression par laquelle l'auteur Ram Chand, hindou converti (aujourd'hui ministre de l'instruction publique en Patyala), entend Mahomet. La critique savante et minutieuse qu'en a faite le grand controversiste le Maulawi Mirza Fath Muhammad Beg (2) a attiré l'attention sur cet ouvrage. Ce Maulawi reproche d'abord à l'auteur d'avoir, à l'imitation, dit-il, des missionnaires chrétiens, montré une grande ignorance des sciences théologiques, ce qui l'étonne de la part de Ram Chand, célèbre par des écrits populaires et par des traités élémentaires estimés. Il réfute une à une les assertions du nouveau converti. Premièrement celle où il soutient que, même d'après le Coran et les hadis, les chrétiens sont de vrais croyants, comme se flattent de l'être les musulmans, ce qui est contraire à ce texte formel du Coran : « Ceux-là ont été infidèles qui ont cru à la Trinité (à la lettre *qui ont dit que Dieu était le troisième de trois* (3) »). Le critique musulman réfute aussi l'assertion du converti que, non-seulement d'après la Bible, mais même d'après le Coran et les hadis, Mahomet serait l'Antechrist. Il soutient la vérité du

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 9 octobre 1874.
(2) Dans le *Panjâbî*, Nos du 1er janvier et du 27 février 1874.
(3) Coran IV, 169 ; V, 79 ; X, 67.

Coran contre Ram Chand en faisant valoir la prétendue concordance des doctrines du Coran avec celle de la Bible que le Coran confirme selon les idées musulmanes. « Ainsi, dit-il, si la Bible est vraie, le Coran est vrai; s'il est faux, la Bible est fausse. » Puis le Maulawi entre dans de grands développements à l'appui de ses assertions et sur l'authenticité des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, authenticité qu'il nie en soutenant avec la généralité des docteurs musulmans que ces textes ont été altérés par les juifs et par les chrétiens.

Un autre musulman le Maulawi Muhammad Ali a pris aussi la défense de sa religion contre les attaques contenues dans l'ouvrage de Lâla Indarman intitulé *Saulat-i Hind* « la force de l'Inde (1) » et il a intitulé son volume de plus de six cents pages *Zafar-i mubîn* « la victoire manifeste. » Les questions qui séparent les religions rivales de l'Inde sont traitées dans ce livre, selon le rédacteur du *Panjâbi*, (2) sans fanatisme et d'une manière si lumineuse qu'en le lisant on est satisfait en tout point.

M. F. S. Growse a donné dans le journal de la Société Asiatique du Bengale (partie I, n° IV, 1873) la traduction en vers des premières stances du *Prithirâj Râçau* de Chand, accompagnées d'un commentaire critique. Le Rév. A. F. Rudolf Hœrnle, le savant auteur de l'Essai sur la grammaire comparée des langues gauriennes (3), a donné de son côté dans le numéro de janvier 1874 de l'« Indian Antiquary » la traduction du 27e chant ou livre du même poème et dans le numéro d'avril de fort utiles observations sur les particularités prosodiques de cette célèbre composition qu'il

---

(1) Voy. « Hist. de la Littér. hind. » t. II, p. 32.

(2) N° du 21 février 1874.

(3) Essays in aid of a comparative Grammar of the Gaurian Languages » dans le Journal of the As-Soc. of Bengal 1873, 1874.

publie (1) en collaboration de M. John Beames à qui ses occupations administratives ne permettent pas de continuer tout seul ce travail, mais elles ne l'ont cependant pas empêché de fournir au « Journal de la Société asiatique du Bengale » une savante étude sur les règles grammaticales qu'a suivies Chand (2); et à l' « Antiquary (3) » d'intéressantes observations sur les postpositions du génitif en hindi.

Parmi les poètes qui ont enrichi de leurs vers cette année les journaux hindoustanis je distingue *Aschraf* (Mirza Aschraf Beg Khân) de Dehli, *Jauhar* (Jawahir Singh) de Balrampur (4), *Kifâyat* (Kifayat Ali) de Buland-Schahr, *Wahschî* (Muhammad Umr Ali) de Baçuda, *Sabz* (Lakhpat Rae) de Machachatta, *Mahmûd* (Muhammad Huçaïn) d'Ahluwalya, *Adîb* (Saïf ulhacc) de Dehli, *Gulâmî* (Gulam-Muhammad Khân) de Koh-Kacoli, un *Schaïdâ* musulman (Gulam Asgar) de Sialkot, un *Schaïdâ* hindou (Kischan Gopal) de Wazirabad et plusieurs autres.

Je ne veux pas oublier parmi ces poètes l'ex-roi d'Aoude Wajih Ali, le plus distingué peut-être des poètes urdus contemporains connu dans le monde littéraire indien sous son takhallus d'*Akhtar* (5) qui, dans son domaine des bords de l'Houghly, à trois milles de Calcutta, où il habite depuis bientôt vingt ans y jouissant d'une allocation annuelle de 220,000 L (3,000,000 fr.), s'occupe, comme lorsqu'il était sur le trône de ses ancêtres, de poésie, de musique et de peinture. Plusieurs de ses chansons sont populaires et sont journellement chantées par les bayadères à Calcutta, à

---

(1) Le 1er faiscule de la 2e partie a paru et porte son nom en qualité d'éditeur.

(2) « Studies in the Grammar of Chand » Asiatic journal, Part 1 no 2 1874.

(3) N° de janvier 1874.

(4) Voy. dans l' « Histoire de la Littér. hind. » l'article consacré à cet écrivain.

(5) Voy. son article dans l' « Histoire de la Littérature hind. » t. 1er p. 181 et suiv. et mon septième discours d'ouverture p. 106 et suiv. de la réimpression.

Bénarès et autres villes de l'Inde. On les nomme *Hazrat kî Tugrî* (1) « chants de S. M. » Sa résidence spacieuse et tout à fait royale est comme un petit royaume où il est maître absolu. Il y a six mille sujets qui reconnaissent son autorité ; et une cour parfaitement réglée comme lorsqu'il était dans sa capitale. Il ne sort jamais de l'enceinte de sa petite ville. Il ne rend pas visite au Vice-Roi anglais, mais il reçoit la sienne. Il a dans ce vaste domaine trois palais : le *Sultân Khâna* « la maison du sultan » qui est le principal, l'*Azâd manzil* « la résidence libre », et le *Zard Kothî* « le pavillon vert. » Son harem compte deux reines (femmes légitimes) et cent trente et une autres habitantes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce domaine c'est la ménagerie, une des plus belles qu'il y ait au monde, car on y compte vingt mille animaux de tout genre comprenant les espèces les plus rares. La collection des pigeons offre toutes les nuances de couleur et celle des serpents et autres reptiles est complète. Les jardins sont magnifiques et ils sont soignés par trois cents jardiniers (2).

L'*Awadh Akhbâr* et après lui l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath (3) publient de *Josch* (le nabab *Ahmad Haçan Khân*) dit *Aché Sâhib* « Le bon monsieur », à la louange du Munschi *Miyân Dâd Khân*, un masnawi avec *tauschîsch*, (acrostiche) dont chaque hémistiche commence et finit par les lettres de ses quatre noms qui s'y trouvent ainsi répétés quatre fois.

Sous le titre d'*Urdû Kâ Khûn* « Lectures pour l'urdu », le Babu Sîva-praçad, connu par des publications nombreuses et estimées, a édité pour les examens de l'Université de Calcutta un recueil de morceaux choisis qui se compose

---

(1) Le surnom de Wajid Ali est *Zeb-tugra*, c'est-à-dire « Celui dont le seing impérial est l'ornement » ; car *tugra* est le nom qu'on donne au chiffre qui sert d'armoiries aux souverains musulmans. De là l'adjectif *tugri*.

(2) « Times » du 27 et 30 octobre 1874.

(3) N° du 2 avril 1874.

principalement de la légende de Sakuntala *(Sakuntalâ Nâtak)* de fragments de l'*Arâïsch-i Mahfil* d'Afsos et du *Ganj-i Khûbî* « Trésor du bien », traduction urdue de l'*Akhlâc-i Muhcinî* de Huçaïn Waïz, l'auteur de l'*Anwâr-i Suhaïlî*. Je dois ajouter que le contenu de ce volume a été assez fortement critiqué par les rédacteurs du *Najm ul Akhbâr* et *'Alîgarh Institute Gazette* (1), surtout en ce qui concerne le *Sakuntalâ* et l'*Arâïsch* dont ils trouvent le style suranné et contenant des expressions aujourd'hui inusitées et même, disent-ils, incorrectes. Ils entrent à ce sujet dans les détails les plus minutieux qui peuvent avoir leur utilité au point de vue de la langue ; mais n'ôtent rien au mérite de ces ouvrages qui datent du commencement du siècle et qui ont été considérés jusqu'ici comme classiques au même degré que le *Bâg ô bahâr*. C'est ce que fait observer Siva-praçad lui-même dans une lettre qu'il a adressée au *Alîgarh Akhbâr* (2) pour se plaindre des critiques que je viens de faire connaître. Il dit que c'est à dessein qu'il a fait les choix qui ont été blâmés sur quarante à cinquante volumes, précisément pour ne pas donner aux élèves de l'Université de Calcutta des textes modernes pleins de néologismes et n'offrant pas le pur (*thenth*) urdu, le « Sterling » hindoustani.

Le Gouvernement britannique tient beaucoup à répandre dans l'Inde l'usage de la langue anglaise : c'est afin d'y contribuer que le Major W. R. M. Holroyd, directeur de l'instruction publique au Penjab, dont l'habileté en urdu, en persan et en arabe est proverbiale chez les indigènes, a préparé un volume écrit en urdu et en caractères nastalic actuellement sous presse à Lahore et qui offrira une méthode aisée et nouvelle pour apprendre à converser et à écrire en anglais (3).

---

(1) N° du 3 avril 1874.

(2) N° du 17 avril 1874.

(3) *Angrézî zabân ko kis tarah bolnâ aur likhnâ châhiyé* « How to speak and write english. »

J'ai parlé l'an passé du théâtre national indien. La même troupe qui a donné des représentations à Calcutta en a aussi donné à Bénarès et ensuite à Allahabad. Dans cette dernière ville, on a encore représenté, le 17 décembre 1873, le *Nîl darpan* « le miroir de l'indigo » que j'ai mentionné plusieurs fois; puis les jours suivants on a joué quatre autres nouvelles pièces de circonstance au grand contentement des spectateurs (1).

C'est dans les grands *méla* (2) qu'on donne souvent des représentations théâtrales. Le *méla* de Rampur le plus célèbre, à ce qu'il paraît, de l'Inde a été tenu cette année du 23 au 31 mars, comme il est d'usage, dans l'endroit nommé le jardin sans pareil (*bâg-i bé-nazir*). Les journaux hindoustanis ont publié des invitations à y assister en promettant beaucoup de plaisir à ceux qui se rendront dans ce jardin « semblable au paradis ». Ils ont exalté les charmantes réunions qui y ont lieu auxquelles assistent des raïs distingués, des poètes et des orateurs; ils ont vanté les divertissements auxquels on peut se livrer, l'illumination de la rivière par des lampions flottants (3) etc.

L'origine de cette foire et le but réel des pèlerins qui y prennent part c'est d'honorer la trace du pied de Mahomet qu'on croit y voir sur une pierre (4).

L'invitation du *Aligarh Akhbâr* commence par sept vers dont voici le sens :

« La brise matinale a porté au rossignol la nouvelle que la gaie saison du printemps était arrivée.

---

(1) Supplément au *Kavi vachan sudhâ* du 26 janvier 1874.

(2) Foire et pèlerinage. Voy. « Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde » dans le volume intitulé « l'islamisme » p. 317 et suiv.

(3) « Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde « article khizr, p. 317 et suiv.

(4) Voy. mon « Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde » p. 303 et suiv. du volume intitulé « l'Islamisme. »

» On l'apprend au village et le printemps commence à opérer ses merveilles.

» Le zéphyr agite le feuillage, l'ombre ne s'arrête pas sous les arbres.

» Les roses qui s'épanouissent offrent l'image de la jeune fille, le nard représente ses noirs cheveux.

» La coupe du narcisse enivre tous les promeneurs, l'abstinent lui-même y prend le goût du vin.

» Le printemps est donc venu ; de tous côtés on l'accueille avec joie, des rangées de roses et de jasmins l'attendent.

» Voici les jours de fête, voici les jours du *méla*, que de gens viendront en voir le spectacle (1). »

Les musulmans sévères de même que les méthodistes et les catholiques de l'Ecole de « Port royal » sont très-opposés aux représentations scéniques. Il paraît qu'un grand Mollah de Bombay a prohibé ces exercices et que les musulmans qu'on appelle *borah* (2) fort nombreux à Bombay obtempérant à cette interdiction ne fréquentent plus le spectacle au grand mécontentement des propriétaires indigènes du théâtre (3).

Le Gouvernement anglais est aujourd'hui très-sévère au sujet de la vente des livres obscènes et on ne peut que l'en louer. Le pandit Krischan Lâl, membre de la Société littéraire du Penjab et collaborateur de son journal, a fait en février dernier une conférence relative à la restriction qu'on apporte, en conséquence, à la circulation des livres et aux limites auxquelles la censure devrait, selon lui, s'arrêter.

---

(1) *'Aligarh Akhbâr* du 6 février 1874.

(2) Le mot *borah* ou mieux *bohrâ* signifie « banquier. » Les banquiers du Guzerate se firent musulmans et leurs descendants qu'on trouve non-seulement en Guzarate, mais dans les provinces du centre, de l'ouest et du nord-ouest de l'Inde portent encore ce nom. H. H. Wilson, « Glossary of Indian Terms. »

(3) « Indian Mail » du 27 juillet 1874.

Dans un article sous le titre de *Miquiyâs-i fahsch* « la limite de l'obscénité (1), » on trouve en entier ce discours qui est très-long et dont ces journaux louent les pensées revêtues des expressions les plus heureuses qui y sont émises. Ils rappellent que Krischan Lal est très-savant, qu'il sait et écrit l'hindi et l'urdu, le persan, le sanscrit (*schâstarî*) et l'anglais et qu'il possède bien d'autres connaissances, qu'il est enfin une des gloires de l'Inde. Dans ses vers urdus, il prend le *takhallus* de *Tâlib* (2), surnom qu'ont pris plusieurs autres poètes hindoustanis. Sa classification des obscénités ou indécences littéraires est assez ingénieuse; mais il oublie de parler de l'obscénité intolérable, celle qui a rapport à l'amour anti-physique qui souille trop souvent les poésies orientales, celles même des écrivains les plus estimés de la Perse et de l'Inde, tels que Saadi et Hafiz; Haçan et Sauda. Quant aux autres descriptions plus ou moins licencieuses des poètes orientaux elles sont sans doute blâmables; mais quelques-uns de nos poètes européens les plus célèbres ne le cèdent en rien sur ce point aux poètes de l'Orient.

Ce qui détermina le pandit à faire la conférence que je signale c'est qu'étant venu à Lahore, il voulut acheter au bazar quelques livres dont il avait besoin; mais il ne put se les procurer. Il ne trouva dans les boutiques qu'il visita que des almanachs ou des livres relatifs aux lois et aux règlements; il en demanda la raison aux libraires et ils lui racontèrent alors que dernièrement un individu qui avait l'apparence d'un marchand

---

(1) Cet article d'abord paru dans l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* du 2 février 1874 il a été reproduit dans l'*Akhbâr-i Sarischta-i ta'lîm-i Awadh*.

(2) Ce mot signifie « chercheur, rechercheur, amant, » On trouve sous ce nom deux autres pièces de vers de ce pandit dans l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjab* du 27 février 1874.

demanda à une boutique les œuvres de *Ja'far Zatalî* (1) et à un autre le *Dhonkil-nâma* (2). Les libraires les lui vendirent et alors l'acheteur alla les montrer au tribunal et les libraires furent condamnés à une forte amende pour avoir mis en circulation des livres obscènes (3), sans compter les frais du jugement qui furent à leur charge.

Maintenant, les libraires craignent que tous les livres ne soient exposés au même inconvénient, le gouvernement ne posant aucune règle pour qu'on puisse distinguer les livres qu'il considère comme obscènes ; d'autant plus que, des Européens instruits ayant déclaré qu'il n'y a aucun ouvrage oriental qui ne soit obscène, on finira, disent-ils, par prohiber jusqu'aux almanachs et aux livres les plus élémentaires ; aussi un des libraires avec qui s'entretint le pandit lui déclara-t-il que, si on mettait encore un de ses confrères à l'amende, il vendrait sa maison et renoncerait au commerce de la librairie. Ces réponses donnèrent à réfléchir au pandit et l'engagèrent à prononcer le discours dont je vais donner l'analyse en m'aidant de celle qu'en a publiée le *Panjâbî* (4).

« L'homme, dit-il d'abord comme exorde, est un animal doué de la parole, et au moyen de la parole, il peut exprimer des idées diverses et de diverses manières. Ainsi le discours, quant au style, correspond à la manière plus ou moins convenable de se montrer, soit tout nu, soit couvert seulement d'un pan d'étoffe, soit incomplétement couvert, soit enfin revêtu selon les usages. De même, d'après le

---

(1) Poète urdu, auteur, en effet, de poésies obscènes. V. l' « Hist. de la Littér. hind. » article *Zatalli*.

(2) Serait-ce l'hybride *Dunghill-nâma* « le livre de l'ordure » c'est-à-dire « de l'obscénité ? »

(3) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 20 février 1874. Le *Panjâbî* du 11 avril 1874 nous apprend qu'on a aussi mis à l'amende à Calcutta des individus qui chantaient dans les rues des chansons obscènes.

(4) N° du 21 février 1874.

pandit, il est facile de distinguer quatre espèces de discours: 1° celui où l'obscénité est exprimée crûment et dans toute sa nudité; 2° celui où elle est voilée ou couverte ; 3° le discours élégamment libre ; 4° enfin, le discours avec convenance et bonne éducation. Le premier genre de discours est usité dans les maisons de *bang* (1), dans les tavernes, dans les caravanseraïs et dans les réunions de plaisir, telles que celles du *holî* (2), où de jeunes filles chantent fort inuocemment des romances lascives, dans les harems parmi les femmes et les filles des personnages les plus respectables et par bien des gens simples. Le discours de la seconde espèce offre l'obscénité voilée: c'est le discours ingénieux et à mots couverts employé par les personnes de la bonne société.

» Le troisième genre est employé par les gens qui s'occupent de toute chose n'ayant pas d'inclination naturelle pour obtenir dans une partie quelconque un degré d'excellence, mais dont le but est de faire sentir la bonne odeur de chaque parfum et d'avoir pour toute occasion des joyeusetés toujours prêtes.

» Le quatrième genre est comparable à des mets apprêtés sans sel ni poivre. Rien ne s'y trouve qui ait trait aux choses sensuelles et aux plaisirs physiques. C'est le langage des sages, des ulémas, des philosophes, des *hommes distingués* soit par leur position, soit par leur éducation.

» Il y a ainsi quatre genres de style dans les compositions indiennes. Il s'agit de savoir jusqu'où doit aller la censure et où elle doit s'arrêter. Dans le discours de la conversation tant que le vêtement de l'instruction ne sera pas revêtu par tout le monde la correction n'est pas facile, car il est evident que celui qui n'a pas de vêtement pour couvrir son corps restera nu, ou se bornera à employer une

(1) Boisson extraite du chanvre, essentiellement enivrante.
(2) Le carnaval hindou.

langûtî (pagne). Ainsi, l'ignorant ne connaît pas de limite à son langage. Il faudrait confiner au bazar les paroles grossières; mais chacun est *roi* dans sa maison. Là l'ordre du magistrat ne peut être exécuté, en sorte que tout y est entendu et personne ne peut l'empêcher; mais nécessairement les ouvrages qu'on publie sont exposés à la censure administrative dans quelque langue et dans quelque style qu'ils soient rédigés. Il s'agit de voir d'abord en quelles langues sont écrits les ouvrages qui voient le jour dans notre pays.

» Commençons par le sanscrit : dans cette langue on ne connaît pas l'obscénité dans sa crudité, ce qui constitue sous ce rapport la première classe des écrits. Je ne puis rien dire sur le *Kok schâstar* « Liber coitus, » ne le connaissant que par le *Lazzat unniçâ* « la Jouissance des Femmes » qui en est la traduction en hindoustani (1) ; mais en vérité cet ouvrage était dans l'origine une sorte d'analyse des qualités physiques des femmes et des hommes. Nos frères (les musulmans) qui aiment le plaisir ont laissé les principes scientifiques et ont seulement choisi ce qui concerne la partie sensuelle. C'est ce qu'ils en ont traduit qui est répréhensible ; mais si le *Kok schâstar* était resté dans son état primitif, il serait une sorte de livre d'anatomie et ne serait jamais incriminé. De tels livres existent aussi en anglais.

» L'obscénité couverte d'un voile se trouve çà et là dans les ouvrages sanscrits, mais très-rarement (2).

» Les ouvrages d'imagination qu'on appelle en langue sanscrite *Nâtak* (drame), dont tout le monde apprécie l'élévation et le charme et tous ceux qui sont embellis par

---

(1) Sur ces deux ouvrages voy. l' « Histoire de la Littérature hind. » t. I, p. 187, 190, 525, t. II, p. 293 et t. III, p. 127, 456.

(2) Je laisse au pandit la responsabilité de sa tolérance pour le sanscrit; mais dans le *sloka* de Kalidas qu'il cite comme exemple de l'obscénité couverte, le voile est tellement transparent que je ne puis en reproduire ici la traduction.

des métaphores, des comparaisons et des métonymies peuvent être rangés dans la troisième classe.

» A la quatrième appartiennent les compositions écrites avec finesse et qui font valoir les sujets qu'elles traitent. Il n'y a rien à dire sur ces sortes d'ouvrages. Dans la langue sanscrite, l'obscénité y est toujours couverte d'un double schale comme dans les « Mille et une Nuits » (1), ouvrage auquel on ne peut rien comparer, et qu'on a traduit dans toutes les langues.

» En arabe les livres du degré le plus élevé sont semblables à ceux du sanscrit. Cependant les compositions du genre du *Nâtak*, qui en sanscrit sont empreintes du goût le plus délicat, n'y sont pas nombreuses (2).

» En persan, on trouve tous les genres. Il y a des obscénités dans *Khâcânî* et dans *Anvarî*, mais elles sont si bien présentées qu'elles ne choquent pas le lecteur. Le Schaïkh Saadi y prend moins de précaution.

» La deuxième obscénité couverte d'undouble schale est en persan portée à un point de perfection qu'on ne pourra jamais atteindre (3). Il n'y a pas d'Inschâ (4) persan qui ne contienne des obscénités de ce genre. Le *Bahâr Dânisch* (5) a un mauvais renom à ce sujet. Le *Gulistân*, qui est reconnu comme un livre de conseils et d'avis, n'est pas non plus dépourvu d'inconvenances. Par exemple, le schaïkh Saadi dit dans un endroit : « Il vaut mieux avoir auprès de soi une jeune femme qu'un saint homme (*pîr*). » Beaucoup

---

(1) Ici encore je laisse au pandit la responsabilité de ses appréciations indulgentes.

(2) Le journaliste du *Panjdbî* conteste avec raison cette assertion.

(3) Ici encore le pandit cite comme exemple un vers du *Schâh-nâma*, que mes lecteurs me dispenseront de leur faire connaître parce que le voile qui couvre l'obscénité est, ainsi que dans le cas précédent, beaucoup trop transparent.

(4) « Modèles de lettres » et aussi « Traités de Rhétorique. »

(5) Célèbre ouvrage persan traduit en hindoustani Voy. « Hist. de la Littér. ind. » t. I, p. 125.

de phrases bien plus choquantes se trouvent dans ce livre (1).

» La quatrième langue, pour en venir aux langues vivantes de l'Inde, est le bhaschâ (l'hindi) qui va avec le sanscrit sous ce point de vue et auquel les mêmes considérations peuvent s'appliquer.

» La cinquième est la langue urdue. Cette langue, qui est une sorte de reflet du persan, offre, comme la langue de l'Iran, toutes les perfections ; c'est ainsi qu'on y trouve tous les genres de l'original, et, entre autres, l'indécence couverte d'un schale. Et de même qu'une jeune fille qui aurait déchiré son *burca'* (grand voile) le remplacerait par un *urnî* (voile très-léger), de même, le *rekhtî* qui est la sœur du rekhta (2) admet l'obscénité dans toute sa crudité. C'est ainsi que les écrits de Mîr Jafar Zatalli, des Miyan sahib Quiran, de Miyan Chirkin, de Jân Sahib et d'autres poètes encore, offrent de nombreuses plaisanteries d'une indécence sans aucun voile. Quant au second degré d'obscénité, celle qui est recouverte d'un schale, on en trouve de fréquents exemples dans Sauda, Inscha, Ranguin, Nazir, etc.; mais, selon les Anglais, les ouvrages indiens d'imagination devraient être compris dans cette classe, entre autres tous les Diwans, le *Husn o' ischc* « la beauté et l'amour » de Nimat Khan Ali, (3) le *Panch ruca'* « Les cinq épîtres, » le *Mînâ bazâr* « Le marché des émaux, » le *Schab-nâma-i schadâb* « l'agréable rosée » etc. Heureusement on ne les range pas dans la première classe, car ce serait une injustice et une tyrannie. On

---

(1) Tous les livres classiques persans employés dans les Ecoles : le *Gulistan*, le *Bostan*, le *Bahâr dânisch*, le *Yûçuf zalîkhâ* et le *Diwân* de Hafiz contiennent des passages malsonnants.

(2) Nom qu'on donne au langage de la poésie urdue. Son féminin est *rekhtî* et il s'applique aux poésies de harem généralement très-libres.

(3) Il existe un ouvrage urdu du même titre par *'Izzat* (Gulâm-i Haïdar) voy. « Histoire de la Littér. hind. » t. II, p. 58.

mettrait ainsi à un index beaucoup trop sévère les plus belles compositions de l'Asie; et toute la littérature orientale tomberait dans l'oubli. Le *Husn o' ischc*, par exemple, est surtout précieux par les détails intéressants qu'on y trouve sur les cérémonies du mariage et sur les fêtes populaires.

» La sixième langue est la langue anglaise. Comme cette langue est celle des personnes d'une religion distinguée et d'une instruction choisie on ne trouve dans les compositions qui y sont écrites aucune indécence toute nue et pas même une obscénité recouverte d'un schale. Mais, de même que de sages philosophes gardent souvent dans leurs maisons, comme modèles, des peintures et des statues toutes nues, ce qui n'est pas pour eux une faute d'après le proverbe arabe « l'acte du sage n'est pas dépourvu de sagesse, » ainsi le sel de l'élégance est permis dans toute religion, et bien plus, il est juste d'en faire usage. La beauté et l'amour rendent ce sel piquant comme le poivre. Voyez les vers de lord Byron, qui était le roi des poètes de son temps, dans les ouvrages de tout genre duquel se trouvent bien des pensées du goût des amateurs du vin et du plaisir. Et, à ce sujet, les auteurs persans et urdus demandent qu'il leur soit fait justice, car, puisqu'en anglais on trouve des teintes d'obscénité, il est contraire à l'équité de considérer comme coupables les auteurs de ce pays qui emploient des expressions analogues. Les pauvres libraires qui vendent de ces livres à deux *païça* (1) pour ramasser quelques *Kaurîs* (2) et soutenir leur famille sont sans doute blâmables ; mais comme, à l'égard de ces hommes ignorants, il n'a été établi jusqu'à présent, de la part du Gouvernement, aucune limite entre le décent et l'indécent, on peut dire qu'ils ne distingueront pas d'eux-mêmes de longtemps cette limite. Et le résultat le plus net de cet état de

(1) Petite monnaie de billon.
(2) Coquillage qui sert de monnaie.

choses, c'est que par crainte ils ont renoncé à vendre toute espèce d'ouvrages.

» Maintenant, il s'agit de savoir comment on doit faire pour arrêter la circulation des ouvrages immoraux ou obscènes. L'examen des livres ne peut être l'œuvre d'un homme seul et si on voulait établir un comité spécial, pour s'occuper de ce soin, on rencontrerait bien des obstacles... Mais aujourd'hui que la porte de la science est ouverte à tous, beaucoup de gens sont entrés dans la maison et sont montés à ses minarets les plus élevés. Les membres de la société littéraire de Lahore sont dans ce cas et peuvent facilement distinguer dans les ouvrages le bon et le mauvais. Donc, si chacun de ces messieurs se chargeait de parcourir un ou deux ouvrages selon son goût et sa convenance, il n'y a pas de doute que de cette manière tous les ouvrages soupçonnés d'immoralité pourraient être examinés et il serait facile d'indiquer ceux dont il serait opportun d'empêcher la vente et ceux dont il y aurait seulement des endroits malsonnants à retrancher. Personne n'aurait à se plaindre, car, s'il y avait dissentiment de la part d'un membre au sujet des observations d'un autre, on ouvrirait une discussion approfondie d'après laquelle il serait facile à la compagnie et aux magistrats de décider la chose. Néanmoins avant que ces dispositions soient prises, il est très-nécessaire qu'on annonce publiquement et positivement quels sont les genres d'indécence et leur degré, afin que désormais tout le monde puisse faire la distinction désirée entre la convenance et l'indécence. Il faut que les chefs d'imprimeries et les grands libraires, éditeurs de livres qu'ils vendent aux petits libraires, comprennent bien qu'ils sont responsables de ce qu'ils publient; mais ils ne doivent pas se décourager ni suspendre leurs opérations. Quand ils seront dans l'incertitude qu'ils s'adressent à la société littéraire de Lahore, qui a pour tâche de répandre dans la société indienne les livres utiles afin d'avoir son avis.

» Il est, d'ailleurs, il me semble, facile de reconnaître tout de suite les passages répréhensibles, bien que l'obscénité y soit déguisée. Ainsi, moi qui ne suis qu'un mince linguiste je puis facilement indiquer les passages à retrancher dans plusieurs ouvrages. Par exemple, dans le *Gulistân*, quelques anecdotes des chapitres 5 et 6; dans les *Des Wacâ'i* « Evénements du pays » de *Ni'mat Khân* (1), quelques passages obscènes à mots couverts; dans le *Nauratan* (2), un bon nombre d'anecdotes; mais non celles qui concernent les personnes adonnées à l'opium ou au vin qu'on peut conserver comme étant dans les convenances. Il y a aussi bien des indécences à retrancher dans le *Kulliyât* de Jafar Zatalli, dans le *Fâl-nâma*, dans le *Fulân-nâma* (3) etc., cependant si on bannissait le *Tamassuk nazm-nâma* « Les bons mots en vers » de Mîr et beaucoup d'autres poésies de ce genre où se trouvent des plaisanteries piquantes, comme contenant des choses licencieuses, il faudrait en faire autant pour le « Punch » anglais qui est sur la table de tous les Européens.

» Dans les *Kulliyât* de Nazir il y a des gazals à retrancher : *L'Izâr-band* « le cordon du pantalon », le livre du *Bayâ* (4), le *Kothîmazé* « les goûts de la maison ». Le *Holî kî bahâr* « le printemps du holi » et d'autres pièces de poésies de ce genre sont susceptibles de censure; parce qu'en lisant de telles productions la ceinture de la chasteté se desserre. Dans les *Kulliyât* de Sauda il y a bien des vers exprimant des indécences, soit nues, soit voilées, qui devraient être retranchées. Dans les *Kulliyât* de Mir Inscha il y a quelques pièces répréhensibles; et quelques vers de

---

(1) Voy. « Hist. de la Littér. hind. » t. II, p. 471, dernier alinéa.

(2) Il s'agit probablement ici de l'ouvrage de Ranguin qui porte ce titre. Voy. « Hist. de la Littér. hind. » t. II, p. 560.

(3) Je ne connais pas ces deux ouvrages.

(4) Petit oiseau qu'on dresse à enlever les mouches dont les femmes ornent leur visage.

son *Dîwân Rekhtî* sont entièrement indécents et doivent être supprimés. Il est de même des vers rekhtis du *Kulliyât* de Miyan Ranguin et de Jan. Le but primitif des auteurs de ces compositions était d'écrire dans la douce langue des femmes. Il suffit donc d'en retrancher les vers répréhensibles ou même seulement d'y rectifier certains passages.....

» Au surplus le rôle des poètes de l'Hindoustan est aujourd'hui terminé et le temps viendra bientôt où on ne trouvera pas un seul Indien qui veuille faire des vers même par ordre, car il sait qu'on ne s'intéresse plus à la poésie et qu'on ne l'apprécie plus. Chacun est occupé à gagner son pain et ne songe pas à faire des vers. Si quelqu'un en fait imprimer personne ne les lit quelque admirables qu'ils soient. Donc il n'est pas nécessaire d'en interdire la circulation, puisqu'elle est nulle. »

Après le discours de Krischan Lal, plusieurs membres de la société prirent la parole pour appuyer les propositions qu'il avait faites, sur lesquelles il fut décidé qu'on prendrait une détermination positive dans une séance ultérieure à l'effet de faire expliquer le Gouvernement sur ses intentions.

En attendant, les libraires, ne voulant pas rester dans l'appréhension et dans l'incertitude, ont chargé un délégué d'exposer leurs doléances sur cette matière dans le *Panjâbî*, ce qu'il a fait en ces termes (1) :

« Nous ne pouvons comprendre le but de l'Administration en défendant la vente des livres considérés comme licencieux. Nous savons seulement que l'intention du Gouvernement est de rendre ses sujets polis et moraux et il sait

---

(1) N° du 21 mars 1874. Il paraît même que depuis lors les libraires de Laahore ont adressé une pétition au Gouvernement afin de savoir ce qu'il faut entendre par un livre obscène dont la vente tombe sous le coup du code pénal. *'Aligarh Akhbâr* du 12 juin 1874.

aussi que la convenance et l'éducation ne peuvent avoir lieu sans l'instruction. Or, la science s'acquiert principalement par la lecture des livres. Donc, comme la vente et l'achat des ouvrages poétiques ont été prohibés, comment pourrait-on acquérir cette convenance ? On répond à cela qu'on n'empêche pas de vendre et d'acheter les livres de littérature courante, mais seulement les livres qui offrent des idées obscènes. Toutefois, il y a bien des ouvrages considérés comme licencieux qui sont cependant conservés dans les bibliothèques particulières ; et dont quelques-uns sont même regardés comme religieux. En ce genre nous nous bornerons à citer les suivants :

» Le *Gulistân* et le *Bostân* de Saadi. Ces deux livres sont tellement estimés que si on interroge à leur sujet un hindou instruit quelconque, il les trouvera acceptables bien qu'ils soient écrits par des musulmans ; car, à quelque religion qu'on appartienne, si on veut apprendre le persan on doit lire ces livres ; quelques sofis les lisent même sans cesse et cependant il s'y trouve des expressions qui excitent les passions.

» Le *Bahâr dânisch* (1) est un ouvrage en prose où sont racontées les fourberies et les infidélités des femmes et le fond de ce livre roule entièrement sur ce sujet : c'est à savoir qu'il faut que les hommes ne se livrent pas à l'amour des femmes, mais se bornent à en user légalement en mariage. Cet ouvrage contient, en effet, des choses indécentes ; mais quelqu'un ayant dit à son auteur qu'il avait bien mal employé son temps en écrivant ce livre, « j'ai seulement voulu, répondit-il, développer ce verset du Coran où Dieu dit : « Vos fourberies (femmes) sont grandes (2). »

» Le Masnawî intitulé *Naïrang-i 'ischc* « La magie de

---

(1) On l'appelle dans l'Inde « le cinquième Véda, » *Panjâbî* du 12 avril 1874.
(2) Sûrate XII, verset 28.

l'amour » offre dans tous ses détails l'histoire des amours du fils d'un nabab (1). C'est licencieux mais accepté par la généralité des Indiens.

» L'*Yûçuf o Zalîkhâ* de *Jâmî* est en réalité la traduction de la surate de Joseph enrichie d'idées poétiques et de discours qui excitent à l'amour ; mais nous, Indiens, soit hindous, soit musulmans, nous aimons ce roman historique.

» Le *Diwân* de Hafiz de Schiraz est tellement estimé que les savants sofis le considèrent comme offrant les paroles du monde invisible et qu'ils en récitent les gazals dans les réunions de noces et autres comme portant bénédiction et bonheur. De leur côté, les personnes d'un goût délicat et qui aiment le plaisir considèrent chacun de ses vers comme un amulette. Tous les sujets que les poètes traitent dans leurs gazals y sont contenus. Les savants sofis s'évertuent pour les expliquer mystiquement ; mais il y a des passages tels qu'on ne peut les entendre que dans leur sens propre.

Vers. « Il est difficile de tamiser dans la nuit obscure les profondeurs de telles subtilités. »

» Nous déplorons la coutume qui nous vient de nos ancêtres de donner la science de la morale sous le voile d'histoires et d'anecdotes où l'amour joue un grand rôle à cause qu'il est agréable au cœur ; et, en effet, il n'y a aucun livre sur les mœurs qui ne contienne des aventures amoureuses. C'est pour cela même que nous ne comprenons pas bien la règle de l'Administration, à savoir s'il est défendu de vendre des livres tels que ceux dont nous venons de faire mention, ou seulement les *Kulliyât* de Jafar Zatalli et le *Lazzat unniçâ*, à cause desquels quelques-uns de nos confrères libraires ont dû payer une forte amende. Nous admettons que dans ces deux livres il y a un *com-*

(1) Sur cet ouvrage voy. ma « Revue » de 1873, p. 27.

mencement (1) d'obscénité. Mais les décisions différentes de nos gouvernants nous ont inspiré de la crainte, car à Lakhnau les libraires qui ont vendu le *Bahâr-i'ischc* « Le printemps de l'amour » et le *Zahr-i 'ischc* « Le poison de l'amour (2), » n'ont eu à payer qu'une roupie d'amende; tandis que le taux des amendes a varié pour le *Kulliyât* de *Zatallî* et le *Lazzat unnicâ* à Jilam, à Sialkot, à Multan, à Carnal, à Lahore. Sans entrer dans d'autres considérations, nous désirons seulement qu'il nous soit indiqué, d'une manière certaine, quels sont les livres qu'on peut vendre et ceux dont la vente est prohibée, afin que nous nous conformions aux ordres de l'Administration, car nous ne pourrons nous livrer sans crainte à notre commerce que si on nous donne les éclaircissements que nous demandons. »

L'*Akhbâr-i Sarischta-i ta'lîm* d'Aoude (3) demande aussi que le gouvernement s'explique catégoriquement et définisse ce qu'il entend par « obscénité » (*fahsch*), question qu'il faudrait soumettre, selon ce journal, à l'examen d'un comité spécial, ce qui donnerait plus de poids à la décision qui s'ensuivrait. Toutefois le rédacteur fait observer à ce sujet qu'entre les idées des Orientaux et celles des Européens, il y a « la différence du ciel et de la terre. » Il mentionne à ce propos un nouvel ouvrage intitulé *Aîna-i husn* « le Miroir de la Beauté » où le poète a décrit, avec les plus grands détails, une belle femme dans toutes les parties de son corps, celles mêmes dont les poètes européens ne parlent jamais par respect pour la décence. Le journaliste pense que « cette description ne peut être dangereuse que pour les tempéraments libidineux; que, dans tous les cas, cette obscénité des mots est bien moins dangereuse que celle

(1) C'est être beaucoup trop indulgent.
(2) Sur ces ouvrages voy. l' « Hist. de la Littér. hind. »
(3) N° du 1er octobre 1874.

qui est positive, c'est-à-dire les procédés de la coquetterie, les nudités calculées et les parures agaçantes destinées à séduire et à tromper *les serviteurs de Dieu* et à les conduire à commettre des actions criminelles telles que l'adultère, le vol et le meurtre. Voilà l'obscénité qu'il faudrait surtout empêcher et que défend toute religion, à laquelle cependant les magistrats ne font pas attention et dont les journalistes ne parlent pas. »

III. La presse indienne a dernièrement été l'objet d'une grande faveur de la part du gouvernement anglais. Sous le nom de « Messages de Presse (Press Messages), » il est permis d'adresser de l'Inde, du Birman et de Ceylan aux journaux de ces contrées toute nouvelle ou avis d'un intérêt public à un quart du taux ordinaire de la taxe des lettres.

Dans les provinces nord-ouest, le nombre des journaux indigènes, était au commencement de 1874, de trente-six et celui des Magasins ou Revues de neuf (1).

« En 1873, il y avait dans tout l'Hindoustan, y compris le Birman, quatre cent soixante-dix-huit journaux. A savoir : 255 dans les langues usuelles, 151 en anglais, 67 dans les deux langues anglaise et du pays (*décî*). Dans la présidence de Bombay, il y en avait plus qu'en Bengale, car il y en avait cent dix-huit, tandis qu'il n'y en avait que quatre-vingt dix-neuf en Bengale. Il y en avait quatre-vingt quatre à Madras, soixante-treize dans les provinces N.-O., quarante et un en Penjab et seulement trois en Rajputana. Maintenant, il reste à savoir quel avantage le peuple retire de ces journaux. En supposant que chacun de ces journaux ait sept cents acheteurs, il y aurait trois millions et quarante six mille personnes qui les liraient ou au moins qui les verraient. Or, si l'on considère la population

(1) « Allen's Indian Mail », du 27 juillet 1874.

de tout l'Hindoustan, on s'assurera qu'au moins cent quatre-vingt huit millions d'Indiens ne lisent jamais un journal ; et si l'on connaissait la liste des abonnés on s'assurerait même qu'elle se compose surtout d'Européens et d'Indiens qui lisent l'anglais. Quelques journaux indiens sont d'ailleurs tirés à un petit nombre d'exemplaires et par suite ne sont pas très-répandus. »

C'est ainsi que s'exprime le rédacteur de l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* (1); mais, malgré ces réflexions peu satisfaisantes, il y a évidemment une marche progressive dans la publication, la lecture et l'influence des journaux hindoustanis, la chose est trop évidente pour qu'on puisse la nier.

Le nabab Muhammad Umr Ali Khan, chef de Baçuda, dans une lettre adressée au *Panjâbî* (du 25 avril 1874), n'est pas aussi pessimiste. Il avoue néanmoins que les Indiens n'apprécient pas la valeur et l'importance des journaux et qu'ils n'y recherchent que la partie futile et même scandaleuse. Cependant « le journalisme, dit-il, est la vraie pierre philosophale. Car il offre un admirable moyen de communication des idées, il nous instruit des événements actuels publics et même privés non-seulement de notre propre pays, mais des régions les plus éloignées. C'est une fenêtre ouverte dans une maison obscure qui nous découvre le monde entier. »

La presse indienne a malheureusement, comme en Europe, une tendance à critiquer sans motif. C'est ainsi que le *Kaschf ulakhbâr* « Le Divulgateur des nouvelles » de Bombay l'a fait dernièrement pour le Raja de Baroda, tandis que ce Raja fait tous ses efforts pour procurer le bonheur de ses états. Il en est de même du *Lawrence Gazette* à l'égard du Raïs de Tonk. L'auteur de la lettre adressée au

(1) N° du 20 février 1874.

Panjâbî voudrait plus de patriotisme de la part des journalistes, il aimerait qu'ils soutinssent leurs chefs indigènes dans leur résistance aux changements inutiles au lieu de les pousser aux innovations qui détruisent le caractère particulier de la nation.

On peut remarquer que j'ai toujours à annoncer chaque année de nouveaux journaux et encore je ne me flatte pas de les connaître tous. Ainsi cette année, j'ai à signaler les suivants :

Aftâb-i Panjâb « Le Soleil du Penjab, » journal urdu de Lahore, d'abord d'un petit format, mais agrandi par suite du succès qu'il a obtenu.

Bâlâ bodhinî strî-jan kî piyârî « L'enseignement des jeunes filles, ou l'ami des femmes, » journal mensuel hindi publié à Bénarès par le Babu Hari Chandra, par cahiers, in-12, depuis janvier 1874.

Hadîcat ul akhbâr « Le Jardin des Nouvelles » journal de Bombay auquel l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath a emprunté, dans son numéro du 20 août 1874, un long et intéressant article.

Haris Chandra Chandrikâ « Le Clair de lune d'Haris Chandra, » journal littéraire hindi mensuel qui paraît à Calcutta depuis janvier dernier et dont j'ai reçu le n° 6 (celui de juin) dont le contenu très-intéressant donne une idée favorable de cette nouvelle publication de l'infatigable babu.

Jagat Samâchâr « Les Nouvelles du monde, » journal hindi publié hebdomadairement à l'imprimerie appelée *Dâr ul'ulûm* « la maison des sciences » de Mirath (1).

Karnâtik prakâsch « Manifestation du Carnate, » journal mentionné dans le « Mirath Gazette » du 31 octobre 1874.

Jaïpur Akhbâr, journal officiel de Jaipur, publié bi-men-

---

(1) *Akhbâr-i 'âlam*, du 2 juillet 1874.

suellement à la typographie que le Maharaja a fondée dans sa capitale (1).

Kayâstha Samâchâr « Nouvelles pour les Kayaths. » Ce journal spécialement destiné aux *Kayâstha* ou plutôt *Kâyath*, sous-caste des gens de lettres et écrivains hindous, paraît à Lakhnau depuis le mois d'octobre 1873 deux fois par mois. Son éditeur a l'intention d'écrire l'histoire des Kayaths et de tout ce qui les concerne, et il a demandé par la voie de la presse les renseignements qui lui manquent. Ce journal est l'organe spécial du *Dharam-sabhâ* « la société de la loi » qui est une association de réforme des Kayaths appelés *Chitrguptbansi Kayâstha* « Les Kayaths de la race de Chitragupta ». Plusieurs journaux de l'Inde font l'éloge de ce journal et mentionnent les principaux articles des numéros qui ont vu le jour.

Makhzan ulfawâïd « Le trésor des utilités, » recueil mensuel, philosophique et littéraire, publié par le Maulawi Saïyid Huçaïn Huçaïni de Belgram, à Haïderabad du Décan. Il en avait paru, en août dernier, trois n^os^ qui sont l'objet des éloges du *Panjâbî* (2).

Nâgarî prakâsch « Manifestation hindie, » reproduction en hindi du journal urdu de Mirath intitulé *Muhibb-i Hind* « l'Ami de l'Inde » qui a le même éditeur que le *Lawrence Gazette* (3).

Nûr ul Akhbâr « La lumière des nouvelles, » journal dont on trouve des extraits dans l'*Akhbâri-i Sarischta-i ta'-lîm-i Awadh.*

Râjpûtâna Akhbâr « Journal du Rajasthan ou Rajputana » mentionné dans l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath.

Roz-nâmcha « Registre journalier, » vrai titre, à ce qu'il

---

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 31 juillet 1874.
(2) N° du 10 juin 1874.
(3) *Aligarh Akhbâr*, du 20 mars 1874.

paraît, du journal que j'ai appelé *Roz-nâma* dans ma Revue de 1873.

Schams unnahâr « Le soleil du jour, » journal de Caboul qui a pour éditeur le Mirza Abdulali.

Wakîl-i Hindûstân « Le représentant de l'Hindoustan, » journal chrétien, édité à Amritsir par Rajab Ali, musulman converti, qui a changé son titre de *Munschî* (1) en celui de *Padrî*, nom qu'on donne dans l'Inde aux missionnaires. Le premier numéro de ce journal a paru le 28 octobre 1874.

Je dois mentionner ici un journal dont j'avais, jusqu'ici, ignoré l'existence, mais dont j'ai eu l'occasion de me procurer quelques numéros de 1853. Je veux parler du *Ta'lîm ul akhbâr* « L'enseignement des nouvelles, » journal hebdomadaire de Madras.

Je dois faire aussi connaître l'intention qu'a l'éditeur du *Koh-i nûr* de Lahore de quitter la direction de ce journal et d'en fonder un autre indépendant du Gouvernement, où il pourra exprimer ses opinions en toute liberté (2).

L'*Akhbâr-i mufîd-i 'âm*, dont je n'ai mentionné que le titre dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie, » continue à paraître à Agra sur grand papier et en belle écriture, le 1er et le 15 de chaque mois, depuis six à sept ans, avec un succès soutenu, sous la direction du sofi Ahmad Khan qui a soin d'y publier souvent des articles intéressants sous le point de vue littéraire et d'éloquentes pièces de vers (3).

L'*Açâr ul absâr* (4) « Les traces des coups d'œil » a pour éditeur le Saïyid Sakhawat Huçaïn, propriétaire de la

---

(1) Voy. son article dans l' « Histoire de la Littérature hindouie et hindoustanie. »

(2) *Panjâbî*, du 3 octobre 1874.

(3) *'Aligarh Akhbâr*, du 17 avril 1874.

(4) Et non *ulamsâr* comme il a été mis par erreur dans ma « Revue » de 1873.

typographie nommée *Kanz ul' ulûm* « Le trésor des sciences » où est imprimé le journal.

Il faut distinguer, ainsi que je l'ai déjà dit, (1) le *Nûr ulabsâr* d'Allahabad do celui de Dehli. Ce dernier, comme le premier, est reproduit en hindi sous le titre de *Budhi prakâsch* « Manifestation de la sagesse (2).

L'*Awadh akhbâr*, que je ne puis me procurer malgré les efforts de M. Trübner, paraît toujours avec succès et a pour éditeur le poète urdu Tapisch (le Maulawi Gulam-i Muhammad), ce qui est un gage de son importance littéraire.

Le « Haris Chandra's Magazine » continue à obtenir la faveur qu'il mérite. On y trouve tout ce que le prospectus avait annoncé. Haris Chandra est à la fois un excellent poète hindi, un commentateur habile, un spirituel critique. Il écrit aussi en anglais, en vers et en prose, comme il le fait en hindi. Son « Magazine » est surtout précieux pour les amateurs du hindi en ce qu'on y trouve nombre de morceaux choisis des poètes hindis classiques dont les ouvrages n'existent qu'en manuscrit. Il a des collaborateurs de sa trempe : tels que le Babu Gadadhar Singh et le Babu Gokul Chand qui ont traduit en hindi, le premier le *Kadambari* et le second le *Kapal Kundal*, ouvrages bengalis célèbres. On y trouve un Essai sur l'amitié et un autre sur l'amour divin, une vie de Schankar Acharya et bien d'autres morceaux intéressants qu'il serait trop long de signaler. Le Munschi Kaci Nath, qui fait le plus grand éloge de cette publication (3), reproche seulement au savant babu d'insérer dans sa prose hindie des mots anglais qui la rendent quelquefois inintelligible, et son opposition néanmoins à tout usage anglais bon ou mauvais.

---

(1) « Revue » de 1871, p. 29.
(2) *'Aligarh Akhbâr*, du 20 mars 1874.
(3) *'Aligarh Akhbâr*, du 12 juin 1874.

La société d'amélioration *(Tahzîb)* de Sitapur continue de publier le compte rendu mensuel de ses séances (1).

On annonce qu'un Hindou va publier à Calcutta un nouveau journal intitulé « The student (L'étudiant), » sans dire en quelle langue il sera rédigé. Outre les nouvelles du jour, il contiendra celles qui concernent l'éducation, des leçons morales et de bons avis, des notes et des commentaires sur les livres de classe (2). On annonce aussi l'apparition à Calcutta d'un journal des arts et de l'industrie (*Hunar aur pescha*) d'un prix modique, afin qu'il soit à la portée d'un plus grand nombre (3).

Je n'ai aucune remarque nouvelle à faire sur le contenu des journaux hindoustanis, si ce n'est qu'ils m'ont fourni, en grande partie, cette année encore, les matériaux de cette revue. Je trouve par exemple dans l'*Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb* (4) un article sur les titres honorifiques de *Râé-Bahâdur* conférés par le gouvernement anglais aux hindous et de *Khân Bahâdur* aux musulmans, titres dont j'ai parlé antérieurement (5). Le journaliste serait d'avis qu'outre ces titres, qu'on donne pour toute espèce de service ou de position, on en donnât, dans l'occasion, de plus spéciaux. Ainsi il loue le gouverneur général d'avoir donné à Mirza Ala uddin Ahmad Khan Sahib Bahadur, chef *(wâli)* de Loharuku, le titre de *Fakhr uddaula* « la gloire de l'empire ». Un autre journaliste voudrait que le titre de *Sâhib* qui répond à l'*Esquire* anglais devînt un titre officiel.

J'ai parlé l'an passé de la réunion hybride que Saïyid Ahmad Khan avait tenue à Bénarès à l'occasion du retour de son

---

(1) *Akhbâr-i sarischta-i ta'lim-i Awadh*, du 1er septembre 1874.

(2) *'Aligarh Akhbâr*, du 6 novembre 1874.

(3) *I anjâbi*, du 7 novembre 1874.

(4) N° du 25 septembre 1874.

(5) « Revue de 1872 » p. 79, 80 ; et voy. mon « Mémoire sur les noms et titres musulmans. »

fils d'Angleterre (1), et j'avais fait connaître l'espoir qu'il concevait que des réunions de ce genre, qui mettent en contact familier les Indiens et les Européens, leur donneraient les moyens de se mieux connaître, feraient ainsi tomber bien des préjugés de part et d'autre et amèneraient entre eux une heureuse concorde. La même thèse a été soutenue dans le *Panjâbî* (2). L'auteur de l'article pense que la bonne harmonie est facile à réaliser entre les Européens et les Indiens. Selon lui, les chrétiens et les musulmans reconnaissant la Bible (3) peuvent s'accorder aisément, d'autant qu'en effet les musulmans ont déployé et déploient encore quelquefois leur fanatisme plutôt contre les hindous que contre les chrétiens. Ce sont donc surtout, selon le journaliste, les hindous et les chrétiens qu'il s'agit de concilier et d'amener à vivre en bonne harmonie et en estime mutuelle. Il faut donc qu'ils se connaissent, qu'ils se trouvent souvent ensemble. Déjà les hindous assistent volontiers aux réceptions des Européens et ceux-ci se rendent avec plaisir aux fêtes que donnent les hindous ; mais ce sont les réunions familières qui manquent jusqu'ici et on ne saurait trop louer le Bhaï Nand Gopal qui donne à Lahore de splendides soirées avec rafraîchissements, illuminations et feux d'artifice, où il réunit, dans ce but louable de rapprochement, hindous, musulmans et chrétiens qui y jouissent de la même liberté qu'ils auraient dans les salons de Paris et de Londres. « Si les principales villes de l'Inde, remarque le journaliste, possédaient de telles réunions, nul doute qu'elles ne produisissent l'heureux résultat auquel on doit viser. »

IV. J'avais annoncé l'an passé qu'on allait rouvrir les

(1) « Revue de 1873 » p. 5, 6.

(2) N° du du 26 septembre 1874.

(3) Littéralement « Etant « gens du livre. » Les musulmans nomment ains les juifs et les chrétiens.

madraças (colléges musulmans) de Calcutta et d'Hougly et en établir d'autres (1). Pour être plus exact, j'aurais dû dire que c'était par suite d'un legs considérable destiné par le donataire à l'éducation des musulmans de Hougly. Voici aujourd'hui les renseignements précis que je puis donner à ce sujet d'après un imprimé urdu de 22 pages qu'a bien voulu m'envoyer mon ami M. J. Beames. Cet écrit contient d'abord la notification (*ischtiyâr*) du Gouvernement à ce sujet traduite de l'anglais en urdu par le Maulawi *'Abd ul-raûf :* « En voyant l'imperfection et l'insuffisance de l'éducation et de l'instruction des musulmans du Bengale, y est-il dit, le précédent gouverneur général lord Mayo déplora cette situation. Dès 1871 il y appela l'attention générale et il insista pour que le legs du Haji Muhammad Muhcin d'Hougly, destiné à pourvoir à l'éducation et à l'instruction des musulmans, y fût strictement appliqué, afin qu'ils obtinssent dans la connaissance des lois, de la géométrie et du service civil, un rang pareil à celui auquel sont parvenus les hindous.

» Sur ces entrefaites, sir G. Campbell, lieutenant gouverneur du Bengale, ordonna que dans les *zilâ'* du Bengale oriental, là où les musulmans sont en grand nombre, on nommât dans les écoles des professeurs d'arabe et de persan ; et lorsque les ordres de lord Mayo lui furent parvenus il voulut que les fonds du Haji Muhammad Muhcin ne fussent pas seulement consacrés au collége d'Hougly, mais à tous les *madraças* des musulmans et à fortifier chez eux l'étude de l'anglais. Le gouverneur général actuel, lord Northbrook, a donné de son côté 50,000 roupies afin d'aider à ces innovations.

» Maintenant l'affaire est arrangée de telle sorte que le revenu du legs du Hajî Muhammad Muhcin sera seulement employé à l'enseignement des musulmans. » En outre du

(1) « Revue » de 1871, p. 57.

grand *madraça* de Calcutta, d'autres *madraças* seront établis à Hougly, à Dacca, à Rampur, à Bualya et à Chatgam. Dans ces *madraças* on enseignera l'arabe, le persan et la jurisprudence musulmane, et il en dépendra une maison d'habitation où les enfants des musulmans pourront demeurer sous la surveillance de maulawis bienveillants ; et un certain nombre d'enfants pauvres y seront admis gratuitement.

» La traduction des ordres du gouvernement réunis à cette proclamation sera mise en circulation parmi les musulmans du Bengale de l'est et du nord dans l'espérance que ceux qui sont distingués par leur naissance et par leur science fassent partie des comités des *madraças*, contribuent ainsi à l'accomplissement de ces mesures et y prêtent leur assistance, en sorte que l'argent du Haji Muhammad Muhcin soit employé pour le plus grand avantage des musulmans pauvres du Bengale. Il est aussi à espérer que des *Scherîfs* opulents adopteront les vues de l'administration pour le progrès de l'éducation et de l'instruction de leurs coreligionnaires et donneront des rentes mensuelles pour établir de nouveaux *madraças*; augmenter le nombre des professeurs, ou fournir de tout autre manière à leurs pauvres compatriotes la facilité d'acquérir la compétence nécessaire pour gagner leur vie, et apprendre les langues et la morale selon l'intention du Haji Muhammad Muhcin. »

Les pièces annexées à cette notification sont :

1° Les ordres du vice-roi en conformité du rapport sur l'éducation et l'instruction des musulmans des diverses parties de l'Inde ;

2° Les ordres du lieutenant-gouverneur portant que les sommes laissées par le Haji Muhammad Muhcin doivent seulement servir à l'éducation et à l'instruction des musulmans.

3° Les ordres du lieutenant-gouverneur pour l'établisse-

ment de trois nouveaux colléges et pour aider les enfants des mulsulmans pauvres dans leurs études.

Ces ordres occupent 27 pages des 32 de la brochure.

Dans les provinces nord-ouest, le Gouvernement a sanctionné l'établissement d'écoles musulmanes en affiliation à celles du Gouvernement. Dans ces écoles on enseignera exclusivement le persan et l'arabe, et une somme de dix mille roupies sera annuellement consacrée à leur maintien (1).

A Surate les borahs, toujours zélés pour leur religion, ont ouvert un *Madraça* pour l'enseignement de l'arabe leur langue sacrée (2).

Le 3 décembre ont dû avoir lieu à l'université de Penjab les premiers examens sur les langues orientales, à la suite desquels les titres de *pandit* pour le sanscrit, de *maulawî* pour l'arabe et de *munschî* pour le persan et pour l'hindoustani devaient être officiellement donnés à ceux qui se seraient distingués dans l'étude de ces langues (3).

Le major Holroyd a l'intention de fonder à Lahore une école des arts et métiers, ce qui compléterait l'enseignement officiel dans le Penjab. Il est à désirer, dans l'intérêt des Indiens, que ce projet se réalise.

Dans le collége des Rajkumar de Rajkote dont j'ai parlé précédemment, les progrès des élèves pour l'anglais ont été tels que, le 1er janvier 1874, les élèves y ont représenté « le Roi Richard II » de Shakespeare et que leur jeu a été si parfait, celui surtout de deux jeunes brahmanes qui avaient été chargés des rôles de Bolingbroke et de John of Gaunt qu'on les en a loués publiquement dans les feuilles locales (4).

A Patyala, le 29 novembre 1873, la séance annuelle du

---

(1) Haris Chandra's Magazine, N° de mars 1874.
(2) *'Aligarh Akhbâr*, du 2 octobre 1874.
(3) « Indian Mail, » du 11 mai 1874.
(4) C'est à mon ami M. Charles Schœbel que je dois ce renseignement.

département de l'instruction publique a été tenue en grande pompe et apparat. La réunion, d'après l'usage antérieur, a eu lieu sous une tente large et spacieuse dressée dans le jardin « aux douze portes » (*Bârah-darî*). Tous les notables de l'Etat, les grands fonctionnaires du Gouvernement, les principaux officiers de l'armée et de l'enseignement étaient assis sur des siéges et les étudiants sur des tapis symétriquement placés. Lorsque les invités furent réunis, le Maharaj, suivi de son cortége, arriva et une salve d'artillerie se fit entendre. Puis le grand visir lut le rapport que nous fait connaître un journal indigène (1).

« C'est la troisième fois, dit-il, que cette réunion solennelle a lieu pour la distribution, aux étudiants du grand collége de Patyala et de ses branches qui ont réussi dans les examens annuels, des prix et des récompenses, en présence du Maharaj, afin que tous sachent le cas que le souverain fait de la science et de ceux qui la cultivent.

» De l'examen de cette année qu'ont subi les étudiants du grand collége de Patyala et de ses branches, on peut tirer la conséquence qu'il s'est produit dans le département de l'instruction publique un progrès notable, surtout lorsqu'on pense qu'avant 1870 ce département n'existait pas. »

Le rapporteur entre ensuite dans les plus grands détails sur le grand collége de Patyala, sur ses dix branches et sur les soixante-treize petits colléges de cet Etat indigène... Selon l'intention du Maharaj, l'anglais a été enseigné à l'instar des colléges de Lahore et de Dehli, afin que les étudiants du collége de Patyala puissent prendre part aux examens de l'université de Calcutta...

Désormais, on apprendra dans le grand collége cinq langues : l'anglais, l'urdu, le persan, le sanscrit et l'arabe. Les leçons seront données en urdu et on enseignera les sciences au moyen de cette langue ; mais, comme il est

(1) *Akhbâr-i sarischta-i ta'lîm-i Awadh*, du 1er janvier 1874.

impossible de bien écrire l'urdu et d'en savoir la rhétorique, sans avoir appris le persan et l'arabe, l'enseignement de ces langues a été jugé nécessaire. L'anglais sera aussi obligatoire; mais le sanscrit est facultatif. On préparera pour ces études les livres nécessaires qu'on mettra sous presse à la typographie du gouvernement.

Ce fut par l'ordre du Maharaj que le Munschi Nawal Kischor établit, en septembre 1871, la typographie de Patyala où s'imprime depuis octobre de la même année le *Patyâla akhbâr*. Le gouvernement achète cent trente exemplaires de ce journal pour les colléges et pour les tribunaux de l'Etat et, par suite d'une convention faite avec le propriétaire, une portion du journal imprimée sous forme de supplément est la Gazette du gouvernement et l'éditeur y insère les articles qu'on lui adresse lorsqu'ils lui paraissent propres à propager la civilisation.

Après avoir entendu la lecture du rapport que nous venons de mentionner, le Maharaj prononça en hindoustani un discours relatif à la circonstance, discours que les assistants écoutèrent debout. Quand il eut terminé, M. Prinsep, commissaire du Souba du Penjab qni assistait à la séance, prit la parole et reproduisit sommairement en anglais dans l'intérêt des assistants européens, ce discours, après quoi la distribution des prix et des récompenses eut lieu et la séance fut levée.

A la distribution des prix du collége de Bénarès qui a eu lieu en mars dernier, le lieutenant, gouverneur des provinces N.-O., occupait le fauteuil de la présidence et il avait à sa droite le Maharaja de Bénarès. Le Président était assisté de M. Kempson, directeur de l'Instruction publique et de M. Griffith, le traducteur en vers du Ramayana, en qualité de Principal du collége. Sir William Muir donna, outre les prix distribués aux élèves, une récompense de mille roupies (2,500 fr.) à un des professeurs pour un ouvrage en hindi sur les mathématiques qui offre

des méthodes originales et l'heureuse tentative d'une terminologie scientifique hindie; et une seconde récompense de mille roupies aussi à un autre professeur pour des traités de trigonométrie et de mathématiques. Le Maharaja de Bénarès, dont les ancêtres fondèrent ce collége, prit ensuite la parole en hindoustani; et son Honneur répliqua dans la même langue avec sa facilité et sa politesse habituelles (1).

Le Maharaja actuel de Jaïpur aime les sciences nouvelles et cherche à les propager, marchant sur les traces de son grand ancêtre qui, sous le gouvernement mogol, rendit tant de services à la science astronomique. Il a décidé de consacrer deux lakhs de roupies (20,000 L. 500,000 fr.) pour adapter aux usages modernes le *Mân mandir* de Bénarès un des observatoires bâtis par son aïeul le Raja Jaï Singh (2).

Le Maharaja du Cachemyr se distingue par sa science en sanscrit, il en est de même du *Runwar* (prince) de Travancore qui a été élève de l'université de Madras et qui porte le zèle pour l'instruction jusqu'à faire lui-même des conférences littéraires et morales. On en signale une (3) sur le progrès qui est le résultat de l'instruction et par conséquent d'un enseignement bien dirigé.

Quoiqu'il ne soit pas chrétien, le Kunwar aime les préceptes évangéliques et il reconnaît qu'ils ont amélioré les mœurs de l'Europe. Il pense néanmoins que dans les pays chrétiens il y a autant de crimes qu'en Hindoustan, à en juger par les récits des journaux qui y mentionnent souvent des crimes de la pire espèce. Il croit que les classes moyennes se ressemblent chez les deux peuples. Seulement chez les chrétiens, si ce n'est dans les clases les plus basses, on ne

---

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 27 mars 1874.
(2) « Allens's Indian Mail, » du 10 février 1874.
(3) *'Aligarh Akhbâr*, du 11 septembre 1874.

loue jamais les mauvaises actions. L'expression de « menteur » y est une injure qu'on ne pardonne pas, tandis que dans l'Inde on ne reconnaît pas comme mal ce qui est mal. Le remède à cet état de choses, c'est l'instruction, mais jusqu'ici l'enseignement des colléges n'a produit que peu d'effet. Le Kunwar n'ignore pas que, bien avant la loi chrétienne, les *Schâstars* avaient posé dans l'Inde les règles de la morale ; mais à côté d'excellentes choses que de choses inutiles et même ridicules qui détruisent le bon effet des premières ! Ainsi, on lit, par exemple, dans le *Dharm schâstar* que celui qui mentira ira en enfer ; mais que celui qui mangera d'un certain fruit ira aussi en enfer et y souffrira davantage. Le Kunwar croit néanmoins que dans la pratique la balance est égale, car il s'agit toujours dans les deux pays de récompenses et de punitions futures.

« Il s'ensuit, conclut-il, qu'il y a *un Dieu* qui connaît nos actions, et à qui il faudra rendre compte au terrible jour du jugement (1). Ce ne sera que lorsque ces grands principes seront inculqués dans les esprits que l'amélioration des mœurs pourra avoir lieu. » Ces grands principes sont les principes chrétiens que le prince Hindou admet sans s'en douter par suite du milieu où il s'est trouvé à l'université de Madras. Il a parlé ensuite de l'importance de l'histoire, des choses à admirer ou à réprouver dans les hommes éminents dont on raconte les faits et gestes et comment de grandes gloires sont ternies par de regrettables méfaits. Il cite, comme exemple, Napoléon appelé « le Grand » qui se fit musulman en Egypte et qui fit périr traîtreusement le duc d'Enghien.

L'*Anjuman* du Penjab, dont je m'honore d'être membre, a tenu à Lahore, à la fin de décembre 1873, une séance

---

(1) Dies iræ, dies illa,
Crucis expandens vexilla,
Solvet seclum in favillâ.

solennelle en l'honneur du célèbre musulman *libéral* le Saïyid Ahmad Khan qui était venu visiter cette ville, accompagné de son fils le Saïyid Muhammad Mahmud, dans l'intérêt du projet qu'il poursuit toujours avec zèle d'un grand collége musulman, malgré les calomnies dont il est abreuvé sous le rapport de son orthodoxie (1).

Quand tous les membres furent réunis, Muhammad Hayat Khan prit la parole et dit qu'il était chargé par l'*Anjuman* d'offrir ses remerciements au Maulawi, à son fils et à tous ceux qui, dans l'intérêt musulman, n'ont pas été arrêtés par un voyage de plusieurs centaines de lieues pour se rendre à Lahore.

Puis on lut l'adresse que la Société avait préparée et, en réponse, le Saïyid fit une allocution en urdu comme l'adresse ; mais Muhammad Mahmud parla en anglais pendant une heure entière avec une telle éloquence et un tel à propos, selon les journaux indigènes, que les assistants en furent charmés. Enfin, le Babu Nobin Chandar Raé, secrétaire de la Société du Penjab, prononça, en urdu, un discours dont voici quelques passages :

« Vous voudrez bien m'excuser si mes idées au sujet du grand collége musulman m'avaient d'abord donné peu d'espoir pour la réussite ; car, maintenant, j'ai changé de sentiment. Je pensais que l'établissement de ce collége pourrait amener un surcroît de désaccord entre les musulmans et les hindous ; mais la largeur des idées que j'ai entendu énoncer par les deux orateurs qui m'ont précédé m'a prouvé combien je m'étais trompé dans mon appréciation, puisque l'établissement que forment les musulmans

(1) Il a été entre autres vivement attaqué par le Maulawi Haji Ali-bakhschkhan dans un ouvrage intitulé *Tayid ulislam* « Fortification de l'islamisme » ; mais il a victorieusement répondu dans le *Tahzib ulakhbar* à ce critique et il a expliqué d'une manière suffisamment orthodoxe les trente articles de la foi musulmane tels qu'il les entend.

le sera nécessairement d'après ces idées. Je regrette que les hindous soient en dehors de cette fondation, car ce serait une grande chose pour ce pays que des gens de nations diverses, de caractères et de corporations différentes se réunissent ainsi par un lien fraternel. Tant que les nationalités musulmanes, hindoues et chrétiennes, n'auront pas renoncé à leur ancien fanatisme et ne montreront pas les unes pour les autres une bienveillance réciproque, jusqu'alors le progrès sera impossible dans ce pays... »

Hayat Khan reprit ensuite la parole pour affirmer d'une manière plus explicite la tendance libérale du grand collége que veut fonder l'éminent saïyid. Il affirma qu'il est surtout destiné à compléter, sous le point de vue musulman, l'enseignement qu'on donne dans les établissements du gouvernement. On y enseignera spécialement la théologie musulmane, aux Sunnites d'après la sunna, aux Schiites d'après les principes de l'école des douze imâms. Les Sunnites auront pour professeurs des Sunnites et les Schiites des Schiites. On voit que le saïyid est tolérant, puisqu'il admet sur le pied d'égalité les orthodoxes musulmans et les dissidents. Ce qu'il cherche c'est de répandre l'instruction religieuse et civile chez ses coreligionnaires et de leur faire reprendre dans le monde intellectuel la place qu'ils y occupèrent autrefois. Je n'entrerai pas dans le détail des sciences qu'on enseignera dans ce collége ; mais je remarque, quant aux langues, qu'on ne se bornera pas à enseigner l'arabe, l'urdu ou hindoustani, le persan et l'anglais ; mais, le latin et jusqu'au grec.

En terminant, Hayat a exprimé l'espoir que les hindous établiront aussi un collége pour leur nation « et nous en serons, a-t-il dit, tellement contents que nous lèverons à la fois au ciel la main droite et la main gauche (1).

Depuis lors, le saïyid Ahmad Khan a obtenu du Gou-

---

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 13 mars 1874, *Panjâbi*, du 14 mars 1874.

vernement anglais le terrain nécessaire pour l'établissement à Aligarh du « collége anglo-oriental » et de ses dépendances et par suite d'une démarche qu'il a faite auprès du nabab de Rampur (1), il a gagné son patronage pour son grand collége anglo-oriental, une souscription de quinze mille roupies et une rente spéciale de 1,200 R. (représentée par un *ǵaguîr* qui vaut 30,000 R.) pour l'enseignement de la littérature arabe, du *fiqh* (jurisprudence musulmane) des *hadîs* (paroles de Mahomet) et du *tafsîr* (Exégèse du Coran). Ce nabab s'est de plus engagé à payer les frais de la cérémonie de la pose de la première pierre de ce grand collége qui sera placée, on l'espère, par le vice-roi ; et de l'entretien des personnes qui seront invitées à cette occasion. Le montant total de ces contributions sera donc de 50,000 roupies (150,000 fr.), don vraiment princier.

Le nouveau lieutenant gouverneur des Provinces nord-ouest, digne successeur de Sir W. Muir, l'honorable Sir John Strachey, afin de témoigner l'intérêt qu'il prend à la réalisation de l'établissement du collége anglo-oriental, a adressé au comité des fonds la somme de mille roupies (2,500 fr). pour sa souscription (2).

Les musulmans de Bombay veulent avoir aussi leur « collége islamique. » Grâce à l'initiative du Schaïkh Ahmad, fils de feu Muhammad Ibrahim Macbah, auteur de la Grammaire hindoustanie intitulée *Tuhfaé Elphinstone* et d'autres ouvrages, il est sérieusement question de le fonder à l'instar du grand collége anglo-oriental. Toute la communauté musulmane s'y intéresse et on a tenu en mai passé une réunion pour aviser aux moyens d'exécuter ce projet (3).

---

(1) Ce nabab est un zélé musulman nommé Muhammad Kalb Ali (le chien d'Ali) qui a fait le pèlerinage de la Mecque et de Médine.

(2) *'Al'garh Akhbâr*, du 15 mai 1874.

(3) *Panjâbî*, du 16 mai 1874.

Un collége particulier pour les musulmans a été récemment établi à Jalindhar. Celui d'Amritsir (1) est en voie de prospérité, les examens qui y ont été passés en juillet dernier ont donné des résultats très-satisfaisants (2).

Aux examens de 1873, de l'université de Calcutta, sur deux mille cinq cent quarante-cinq candidats, huit cent quarante-trois seulement ont été admis ; et, pour le degré des arts du premier examen, sur cinq cent trente-neuf candidats, trois cent un.

On dit que cette université doit prendre quelques dispositions pour l'examen des femmes indiennes afin qu'elles puissent y déployer leur esprit et leur instruction. Il reste à savoir si les femmes des *zanâna* consentiront à passer l'examen que des hommes leur feraient subir pour obtenir des degrés universitaires (3). Elles aimeront probablement mieux jouer du *sitâr* (4), surtout depuis qu'elles peuvent l'apprendre théoriquement dans le traité qui vient d'être publié en urdu à Mirath sous le titre de *Mu'allim ussitâr* « le maître de guitare (5).

A Bombay sur mille vingt-cinq candidats, trois cent cinquante cinq seulement ont pu être admis (6).

Il est à désirer qu'on simplifie un peu l'examen qu'ont à subir les candidats pour « l'Indian civil service » et pour les emplois de l' « East India office, » car, en ce moment, ils doivent être examinés, après deux ans de préparation, sur les langues classiques d'Europe : le grec et le latin, sur celles de l'Asie : le sanscrit et l'arabe, sur les principales langues vivantes de l'Europe ; sur l'histoire ancienne et

---

(1) Voy. ma « Revue » de 1873, p. 53 et suiv.
(2) *Panjâbî*, du 29 août 1874.
(3) « Allen's Indian Mail » du 9 janvier 1874.
(4) Guitare à trois (*sih*) cordes (*târ*).
(5) *Akhbâr-i 'âlam* de Mirath, n° du 20 août 1874.
(6) « Indian Mail » du 13 mai 1874.

moderne, sur les sciences mathématiques, sur les sciences naturelles, enfin sur *omni scibili et quibusdam aliis.*

L'habile conservateur du musée indien de la capitale britannique, le Dr Forbes Watson, a développé au Congrès Oriental de Londres (1) l'excellente idée de fonder auprès du Musée et de la Bibliothèque de l'India-House, dont les collections sont en leur genre les plus riches du monde, « un Institut indien » pour l'enseignement de tout ce qui concerne l'Inde : Sa géographie et sa statistique, ses produits naturels et industriels, son histoire, sa langue et sa littérature, ses lois et son administration. L'utilité d'un tel « Institut » n'a pas besoin d'être démontrée ; il serait entre l'Angleterre et l'Inde un lien plus pratique, si je puis m'exprimer ainsi, que celui qui existe déjà entre les deux pays au moyen des sociétés asiatiques et des universités britanniques, et il y a tout lieu d'espérer que le gouvernement de la reine prendra en sérieuse considération les raisons qui militent en faveur de cet établissement.

V. L'Anjuman du Penjab a remplacé son secrétaire le Babu Nobin Chandar parti pour l'Europe, par Barkat Ali Khan et elle a décidé qu'elle enverrait au Babu, comme marque de reconnaissance pour les soins et les peines qu'il s'est donnés, dans l'intérêt de la compagnie, une adresse accompagnée d'une médaille commémorative de ses services, et que l'adresse et l'inscription seraient redigées en hindoustani, par Piyari Lal et accompagnées de la traduction anglaise (2).

Le *Panjâbî* (3) fait un grand éloge de l'*Anjuman* du

---

(1) Son important discours a été publié sous le titre de : « On the entablishment, in connection with the indin museum and library, of an Indian institute for lecture, inquiry and teaching etc. » Gr. in-8° de 48 p.

(2) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 26 décembre 1873.

(3) N° du 4 juillet 1874.

Penjab. Il dit qu'il a travaillé dès le commencement de son existence à l'amélioration morale et au progrès des sciences et des arts ; que son secrétaire Barkat Ali Khan est au plus haut degré l'ami de son pays et de ses compatriotes dont il désire le bien-être ; qu'il fallait pour une grande société comme l'*Anjuman* du Penjab un secrétaire doué d'aussi précieuses qualités.

La société de *'Alîgarh* a élu pour son secrétaire le Maulawi Muhammad Sami ullah Khân à la place du Raja Jaï Kischan Bahadur obligé de se démettre de ses fonctions pour aller occuper un nouveau poste à Allahabad et nommé président honoraire en récompense des services qu'il a rendus à la société depuis 1867, quand il remplaça le Saïyid Ahmad Khan nommé secrétaire honoraire à vie (1).

La société nationale hindoue d'amélioration ("Hindu national improvement society") qui a pour président le Raja de Nattore, continue à s'occuper activement de l'objet qu'elle a en vue, c'est-à-dire d'encourager parmi les hindous l'étude des langues indiennes, des sciences et des arts tant en théorie que dans la pratique, de favoriser la traduction de livres anglais en langue usuelle, spécialement de traités et de livres religieux, et en outre de venir en aide aux orphelins et aux écoles industrielles (2).

La société littéraire de Dehli, qui existe depuis 1865, a aujourd'hui pour secrétaire le Munschi Tara Chand qui a remplacé son premier secrétaire Piyari Lal, aujourd'hui directeur de l'instruction publique en Patyala. Cette société se compose des habitants les plus distingués de l'ancienne capitale de l'empire mogol. On y fait souvent des lectures d'un intérêt général, elles donnent lieu à d'intéressantes discussions et le journal mensuel de la société les fait connaître (3).

---

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 24 avril 1874.

(2) « Journal of the national indian Association » n° du 20 mai 1874.

(3) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 18 avril 1874.

A Patna une branche de la société scientifique et littéraire de Muzaffarpur a été inaugurée le 14 septembre 1873, sous la présidence du saïyid Wazir-Ali Khan. Elle a pour secrétaire honoraire à vie le Maulawi saïyid Imdad Ali Khan, le même qui est secrétaire de la société mère du Bihar et qui est auteur de nombreux ouvrages hindoustanis; et pour secrétaire effectif le Hafiz Saïyid Ahmad Riza qui a prononcé à la séance d'ouverture un éloquent discours publié par l'*Akhbâr ulakhyâr* (1).

Cette branche de la société du Bihar a tenu sa séance annuelle à Gya (Gaya), le 28 août dernier, sous la présidence de M. E. Grey, magistrat éminent.

Il s'est formé à Gujranwala une société appelée *Anjuman-i Faïzân-i 'âm* « Association d'intérêt général » qui a pour secrétaire le Munschi Dr Jaï Singh et pour membres des personnages ditingués par leur position ou par leur science.

Dans la même ville, il a été inauguré en mai dernier (2) une « Société islamique (*Anjuman îslamiya*) » pour l'avancement de l'instruction chez les musulmans. Dans la première séance, le secrétaire a eu soin d'expliquer qu'il s'agissait pour la compagnie de s'occuper des sciences relatives à la religion; de les propager et d'en fortifier l'étude. Ainsi, il serait opportun, selon lui, de fonder dans les colléges et écoles du Gouvernement un enseignement religieux spécial et aussi de donner des leçons pareilles dans un *madraça* particulier aux musulmans qui auraient le désir et le loisir de les entendre.

Un nouvel *Anjuman* a été aussi fondé, il y a peu de temps, à Caçur en Penjab, au sud de Lahore, par deux hauts fonctionnaires musulmans, et plusieurs établissements utiles en dépendent (3). Cette société publie irré-

(1) N° du 1er octobre 1873.
(2) *Panjâbi*, du 20 juin 1874.
(3) *Akhbâr-i 'âlam* de Mirath, n° du 24 octobre 1874.

gulièrement un *Riçâla* qui contient, outre les actes de la société, des articles scientifiques (1).

La société d'Arabsaraï, district de Dehli, bien que peu nombreuse et établie dans une petite localité, a néanmoins autant d'importance que bien d'autres compagnies littéraires plus accréditées, et elle en soutient la rivalité. Elle publie régulièrement son journal ou *Riçâla* qui est écrit avec indépendance et dans l'intérêt du peuple indien. Elle a fait traduire et même composer plusieurs ouvrages. Son secrétaire Lala Faquîr Chand, homme très-zélé et fort savant, a écrit entre autres, dans le journal de la Société, un article remarquable sur la poésie urdue, un autre contre la prolixité du style indien, surtout celui des lettres qui ne sont souvent qu'un tissu de compliments, un troisième contre l'emploi inutile de mots anglais et généralement contre le néologisme (2).

A Peschawar, aux confins du Penjab, de notables habitants de la ville et du district ont récemment fondé un *Anjuman* dans le but de faire participer cette contrée à la connaissance des sciences utiles et aussi pour la moraliser, en extirpant du milieu d'elle les usages répréhensibles et insensés qui s'y sont introduits. Ils veulent aussi faire leurs efforts pour civiliser les peuplades demi-sauvages de la frontière du Caboul qui se livrent au brigandage, au lieu de travailler pour gagner honnêtement des moyens d'existence. Cette société, plutôt d'amélioration (*tahzîh*) que proprement scientifique et littéraire, se compose surtout d'hindous. Le président, le vice-président, le secrétaire, le secrétaire-adjoint sont hindous. Le vice-président est le pandit Durga-praçad, le même qui, sous le takhallus de *schâd* « content », a écrit des poésies urdues estimées (3)

---

(1) *Panjâbî*, du 31 octobre 1874.

(2) *Panjâbî*, du 11 avril 1874.

(3) Voy. son article dans l' « Histoire de la Littérature hindouie et hindoustanie. »

Les membres de cette société paraissent pleins de zèle et leurs efforts pour le bien-être général ne seront sans doute pas perdus. Je trouve dans un journal hindoustani (1) le résumé du procès-verbal d'une séance de cette nouvelle compagnie. J'apprends qu'on y a discuté sur les règlements de la police relativement aux bayadères et sur un théâtre à établir. On y a aussi lu un mémoire sur les inconvénients de charger les jeunes enfants non de vêtements, car ils en sont dépourvus, mais de bijoux qui les exposent à être assassinés. Il a aussi été parlé de l'avantage qu'il y aurait à faire venir d'Angleterre des machines pour le tissage des étoffes, afin d'en simplifier la fabrication et de pouvoir les vendre à meilleur marché. On voit par là que la société veut favoriser les progrès non-seulement des sciences, mais des arts industriels. Cette société n'oublie cependant pas la littérature, car dans une séance subséquente un de ses membres a lu une pièce de vers urdus (2).

Il s'est formé à Hatras, sous le titre de *Sudharman* (*Swadharma*) *sabhâ* « Société de la loi propre à l'Inde » ou « Indian sanscrit Association (3) », une nouvelle société littéraire que je ne mentionne que pour mémoire puisqu'elle ne doit s'occuper que du sanscrit. Cette société a pour président le munschi Mangal Sen (4) et pour secrétaire le raja Jaï Kischan das (5), ancien secrétaire de la société scientifique et éclectique de 'Alîgarh, aujourd'hui à Allahabad où il a tenu en mars dernier un meeting pour s'y occuper de la formation de cette société et qui est

---

(1) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 25 septembre 1874.

(2) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 23 octobre 1874.

(3) *'Alîgarh Akhbâr*, du 6 février 1874.

(4) Selon le *'Aligarh Akhbâr*, du 20 mars 1874, c'est Jaï Kischan-dâs qui en a été élu président.

(5) Toutefois dans une séance tenue le 10 mai à Kol, district de 'Aligarh, c'est le munschî Dhiraj Lal qui est désigné comme secrétaire de la société. (*'Aligarh Akhbâr*, du 24 juillet 1874).

même en voie d'établir, pour l'enseignement spécial du sanscrit, un collége particulier qui portera le nom d'*Arya College*, dans le genre de celui que devait établir à Bareilly le Babu Lakschmi Narayan (1).

Ces créations ont en réalité un but religieux plutôt que littéraire, les hindous se décidant enfin à rivaliser de zèle avec les musulmans pour leur religion qu'ils paraissaient avoir oubliée pour ne s'occuper que des sciences européennes. Le mouvement très-prononcé qui s'est manifesté parmi les musulmans, surtout à l'instigation de l'éminent Maulawi, le saïyid Ahmad Khan, a, en effet, réveillé les hindous « du sommeil de l'insouciance » et ils paraissent vouloir mettre à exécution le désir manifesté par leur coreligionnaire dont j'ai cité la lettre dans ma dernière revue (2).

Un comité pour l'enseignement de la langue et des sciences sanscrites s'est aussi formé à Bulandschahr et a tenu, le 10 février dernier, une séance où l'on a recueilli de nombreuses souscriptions (3).

Le Thakur Gur-praçad de Baïswan veut de son côté fonder dans sa capitale une école sanscrite (4). C'est, on le voit, à qui contribuera à ressusciter dans le *punya bhûm* « la terre de la vertu », comme les hindous appellent prétentieusement leur pays, l'étude du sanscrit, excités qu'ils sont par la faveur que cette étude obtient en Europe. Probablement leurs efforts se concentreront, grâce à la société spéciale qui s'occupe de ce soin, et ils établiront un grand collége hindou pour faire le pendant du grand collége musulman dont il est depuis si longtemps question.

Le 31 décembre 1873 s'est tenu la première séance de la

---

(1) *'Aligarh Akhbâr*, du 18 avril 1874.
(2) « La langue et la littérature hindoustanies, en 1873 » p. 59.
(3) *'Aligarh Akhbâr*, du 20 février 1874.
(4) *'Aligarh Akhbâr*, du 6 mars 1874.

société archéologique d'Agra, fondée pour rechercher les monuments anciens, enfouis, surtout en Rajputana, par suite des changements et des révolutions, dans l'espoir d'élucider par ce moyen des points historiques encore obscurs et pour rechercher les manuscrits anciens (1).

Si ces archéologues s'occupaient incidemment aussi des monuments plus modernes ils devraient bien songer au palais de Séringapatam, capitale du Maïçour nommée *Dar-i daulat* « la porte de l'empire » qui était la résidence habituelle de Tippu.

« A l'époque, dit un journaliste indien (2), où Tippu combattit contre les Anglais, il fit prisonniers beaucoup d'entr'eux, et afin d'en conserver le souvenir il ordonna d'en faire les portraits dans son palais pour qu'ils servissent de risée à lui et à ses amis; mais il avait été écrit par la volonté divine que le gouvernement anglais vaincrait Tippu et s'emparerait de son royaume. Lorsque lord Wellesley fut nommé gouverneur général de l'Inde, il employa un lakh de roupies (250,000 francs) pour réparer ce palais. Maintenant nous avons appris que cet endroit charmant et merveilleux, monument remarquable de l'ancien art de l'Hindoustan, est dans un état de ruine et de dévastation tel que, si on néglige de s'en occuper, il sera bientôt entièrement anéanti. Selon nous il serait bon de maintenir ce monument, car il en résulterait deux avantages. D'abord de rappeler le souvenir du brave lord Wellesley qui l'avait conservé dans le principe ; en second lieu comme enseignement, afin que quiconque verra cet édifice et les portraits qui avaient été tracés par mépris sache que Dieu n'approuve l'orgueil de personne et que le résultat de l'orgueil est toujours fatal. Outre ces considérations, cet édifice offre

---

(1) *Akhbâr-i 'âlam* de Mirath, du 15 janvier.
(2) *Panjâbî*, du 20 février 187'.

un type de la vieille architecture du Maïçour, qu'il est, selon nous, essentiel de conserver.

Le *Brahma Samâj* fait de jour en jour des progrès : bien des personnages éminents et respectables en adoptent les doctrines. On annonce entre autres l'accession du Maharaja le Kunwar Batya. Il avait assisté une fois aux exercices du culte des brahmaïstes et leurs prières lui plurent tellement qu'il se décida à embrasser la nouvelle religion. Le ministre du gouvernement de Jadara s'informe avec beaucoup d'intérêt des principes du Brahma Samâj et il paraît très-porté à les admettre (1). La nouvelle secte s'étend partout, on signale spécialement des adhésions à Bangalore et à Dehli (2). Encouragé par ces succès, le Babu Keschab Chandar Sen poursuit énergiquement son œuvre et il parcourt l'Inde prononçant des discours dans les principales villes qu'il traverse. J'ai fait connaître plusieurs de ces allocutions qui se ressemblent assez, ainsi je ne reproduirai pas les nouvelles qu'il a faites à Amritsir et ailleurs.

Le 21 décembre 1873, a été célébré à Allahabad, dans une salle décorée de guirlandes de fleurs, l'anniversaire de l'établissement du *Brahma-Samâj* par des hymnes, des prières et des cérémonies religieuses et par une distribution d'aumônes à une foule de mendiants venus de tous côtés. En définitive, le Brahmaisme est une espèce de christianisme sans le Christ, mais qui peut amener ses adeptes à la vérité et servir d'acheminement au christianisme (3). C'est ce qu'a pensé sans doute le Rév. C. Voysey qui a laissé prêcher à son service du matin de St George Hall, un dimanche de juin dernier, le Babu Pratap Chandar, délégué de Keschab Chandar. Dans un esprit de conciliation, qu'on ne saurait néanmoins approuver, il me semble, cet ecclé-

---

(1) *Panjâbi*, du 21 février 1874.
(2) *Panjâbi*, du 10 octobre 1874.
(3) Supplément au *Kavi vachan suddhâ*, du 26 janvier 1874.

siastique a même eu soin d'omettre dans les prières la mention du Sauveur et de remplacer les leçons d'usage par d'autres de son choix plus appropriées à la circonstance (1).

Le même Pratap Chandar a prêché dans la chapelle des unitaires à Manchester, le 9 août, sur le texte du 15me chapitre de l'évangile de S. Jean où N. S. se compare au cep de vigne et les fidèles à ses rameaux, ce qui représente, selon l'hindou réformé, l'Eglise et ses branches dont leur congrégation fait partie, d'après ses idées. L'Inde était anciennement, d'après lui, monothéiste et le *Brahma-samâj* veut revenir aux pures doctrines que la superstition a effacées (2).

A Manchester aussi le « National Indian Association » a tenu, le 6 mars 1874, une séance publique à laquelle a assisté la fondatrice Miss Mary Carpenter accompagnée de quatre hindous distingués. L'assemblée a donné son approbation aux vues des sociétaires et, après avoir entendu plusieurs discours, il a été décidé de former dans cette ville une nouvelle branche de l'association dont M. Hugh Masson a accepté la présidence. Au surplus, le journal que continue à publier cette estimable compagnie donne des renseignements sur ses travaux et le rapport annuel de 1873 en fait apprécier les résultats. Le secrétaire honoraire de l'association est Miss E. A. Manning, belle-fille de l'auteur de l' « Ancient and mediæval India ».

Quelques jours auparavant le célèbre Dr Leitner et madame Leitner ont donné une soirée aux Indiens distingués alors à Londres et à ceux de leurs amis qui s'intéressent aux choses orientales. On y voyait, entre autres, le prince Sikandar Ahmad Barakzaï neveu de l'amir de Caboul, Kalb Ali Khan, commissaire adjoint d'Aoude, Miss Manning, M. et Mme Trübner, M. Henri Dunant etc (3).

---

(1) « Indian Mail, » du 12 juin 1874.
(2) « Indian Mail, » du 24 août 1874.
(3) « Indian Mail, » du 9 mars 1874.

Les Indiens ne peuvent que gagner à venir voir chez eux les Européens. D'ailleurs « les voyages, ainsi que le dit un proverbe arabe, donnent les moyens de faire des conquêtes intellectuelles (1). »

Il existe à Lahore depuis quelque temps une société monothéiste hindoue qui porte le nom de *sat sabhâ* « l'association de la vérité » et qui a pour fondateur Lala Bihari Lal. Cette Association travaille, non-seulement à une réforme religieuse, mais au progrès littéraire et scientifique de ses adeptes. Un collége en dépend et on y enseigne avec le sanscrit, le persan et l'anglais, la *dhram* (la loi hindoue) dont les principes mis en vers par le fondateur et des membres éminents de l'association sont chantés par les élèves. Ces hymnes sont imprimées dans un recueil en caractères dévanagaris intitulé *Nabh-patr* « les feuilles du ciel » qui n'a pas moins de deux cent quarante-quatre pages. « Leur versification est coulante et pleine de verve. Elles tendent toutes à développer les bonnes mœurs, le culte de Dieu et à réveiller les insouciants de leur négligence (2).

En opposition à la société de réforme hindoue du *Brahma-sabhâ* il existe une société orthodoxe hindoue nommée *dharm-sabhâ* ou *samâj* « association de la loi » dont j'ai eu l'occasion de parler plusieurs fois. Une séance de cette association qui s'occupe du bien-être social des Indiens a eu lieu en août dernier, à Muzaffarpur, au sujet d'un collége sanscrit et *hindî* dépendant de la société et à l'établissement duquel a coopéré le gouvernement (3).

Il s'est formé à Ahmadabad une association pour s'opposer aux mariages anticipés et elle réunit déjà près de cent membres (4).

---

(1) *Ussafar wacilat uzzafar.*
(2) *Panjâbî*, du 15 août 1874.
(3) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 18 septembre 1874.
(4) *'Aliyarh Akhbâr*, du 8 janvier 1874.

Dans ma « Revue » de 1872 (1) j'ai parlé de la secte des Kukas à propos de leur révolte contre l'autorité anglaise. Aujourd'hui, je puis annoncer la publication d'un ouvrage où se trouvent exposés « les principes de cette secte. » Cet ouvrage, dont le texte original est en prose entremêlée de vers, a été d'abord traduit du dialecte particulier au Penjab appelé *panjâbî* ou *gurû-mukhî*, en hindi par le Sardar Attar Singh, Raïs de Bhadur et il a été mis ensuite par lui en anglais et publié à Bénarès, sous le titre de « Sakhee book », expression hybride qui signifie « Le livre des *Sâkhîs* (2) et qui offre la description de la religiou et des doctrines du Guru Gobind Singh qui est considéré comme fondateur de la secte. Cet ouvrage, écrit seulement en 1834, paraît annoncer la mission du Guru bakhsch Ram Singh Kuka, créateur réel de la secte et peut-être auteur lui-même du livre. Dans tous les cas, c'est sur ce livre qu'il appuyait sa prédication et sa prétention à la prophétie et c'est d'après ce livre qu'il excita à la révolte ses partisans. Les Kukas sont aux hindous ce que les wahabis sont aux musulmans.

VI. Les Indiens comprennent qu'ils sont sous le rapport religieux entièrement dévoyés. Un d'eux, distingué par son instruction, l'avoue dans une pièce de vers intitulée « Lamentations d'un Indien » en ces termes :

« Lève-toi, ô ma patrie, cesse de te livrer au sommeil, accueille avec empressement les doctrines lumineuses de l'Occident; rappelle ton ancienne gloire ! Que les rayons éclatants de la science spirituelle écartent les ténèbres de l'ignorance, que la vraie foi s'épanouisse dans ton cœur et que tes idoles se retirent de toi (3). »

---

(1) Pages 88 et suivantes.

(2) Le mot *Sâkhî* s'applique aux pièces de poésies ou stances de Kabir et autres réformateurs.

(3) R. Mitra, « Journal of the National Indian Association », n° de janvier 1874.

Il s'est formé dans le nord du Bengale une nouvelle secte chrétienne qui a, dit-on, beaucoup d'adhérents. Elle suit l'évangile et les enseignements apostoliques, seulement lorsqu'un des membres de la société est malade, il ne fait aucun remède ; mais il se borne à prier N. S. J.-C. Ces sectaires ne mangent pas de viande à l'imitation, disent-ils, des apôtres (1), ou plutôt, en réalité, à celle des brahmanes.

A Bangalore a eu lieu, en mars dernier, la consécration du nouvel évêque catholique (romain), Mgr Chevalier, ancien chapelain des catholiques anglais de la station et très-populaire parmi eux. Trois évêques prirent part à cet acte. Celui de Pondichéry fut le consécrateur, et les évêques de Madras et de Trichinopoli furent les assistants. La cérémonie dura trois heures, en présence d'une foule considérable attirée sans doute par la rareté de cette cérémonie dans l'Inde.

Quelques catholiques de Calcutta sont dernièrement allés en pèlerinage au tombeau de saint François Xavier à Goa, sans attendre le jour de sa fête.

Dans la province de Maïçour, qui compte 5,055,412 habitants, il y a dix-huit mille deux cent cinquante-sept catholiques et sept mille trois cent quarante-quatre protestants (2).

Les trois évêques anglicans de l'Inde se sont réunis en conférence à Nagpur le 26 et le 27 novembre 1873. C'était, en grande partie, pour répondre à la demande qui leur avait été faite par des sociétés de propagande chrétienne de donner leur avis sur le meilleur moyen de contribuer à la conversion des Indiens. Après s'être consultés, les évêques ont fait savoir aux convocations de Cantorbéry et d'Yerk que, selon eux, la meilleure manière d'atteindre ce but serait d'abord d'obtenir du Parlement un acte pour

(1) *Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 16 janvier 1874.
(2) *'Aligarh Akhbâr*, du 19 juin 1874.

autoriser les évêques indiens à remanier leurs diocèses, et à sacrer des évêques additionnels sans augmenter les charges des revenus indiens, à fonder des bourses dans une université anglaise pour les indigènes qui se destineraient à coopérer à l'œuvre des missions, à mieux payer les maîtres des écoles chrétiennes, tenues en hindoustani, à accroître leur nombre et à encourager la traduction et la composition d'ouvrages religieux dans les langues de l'Inde (1).

Le 29 novembre, l'évêque de Calcutta, Mgr Milman, partit pour Chandah dans l'Inde centrale où il arriva avant l'aurore du premier dimanche de l'Avent. Il fut reçu par le Rév. Nehémiah Gorah qui le conduisit à la chapelle où, dès 8 heures, il donna la confirmation à plusieurs nouveaux convertis *Mahrs* (2). A onze heures, il consacra l'église de la station, il y confirma aussi, il y prêcha et célébra le service de la communion qu'il donna à plusieurs de ceux qu'il venait de confirmer et qui la reçurent pour la première fois.

De là, l'éminent prélat alla à Nagpur où il se trouva de nouveau avec l'évêque de Bombay, le 3 décembre, jour de l'intercession pour les missions. Il célébra le service de la communion et l'évêque de Bombay prêcha. Puis le métropolitain se rendit à Bhundura et de là à Raipur où il consacra une église et bénit un cimetière.

En avril de cette année 1874, il alla en Tirhut. Il se trouvait, le dimanche 12, à Muzaffarpur, le chef-lieu du district où il prêcha deux fois à l'église de la station. Il agit de même à Champaran. Il passa à Bethiah où il y a environ quatorze cents catholiques (romains) dépendants de la mission établie en cette ville, dès 1792. A Gorakhpur et dépendances les missionnaires anglais comptent quatre cent

---

(1) « Colonial Church Chronicle » n° de juillet 1874.

(2) C'est le nom qu'on donne aux gens de basse caste chargés des emplois les plus vils. H. H. Wilson, « Glossary of indian Terms. »

quatre-vingt adeptes indigènes et ils ont dix-huit écoles. Il y a là un village tout chrétien, dont Sa Grâce visita les écoles et les orphelinats, et où il confirma soixante-sept indigènes. Le dimanche 26, il célébra le service divin et prêcha en urdu; puis il consacra une église qu'on venait de construire sous le vocable de saint Jacques le Majeur. De là, il partit pour Monghir, puis il alla à Bhugalpur et à Barhampur. Il était de retour dès le milieu de mai à son siége métropolitain (1), toutefois il a dû en repartir quelque temps après, car il était à Lakhnau le 2 novembre et on a aussi signalé sa présence à Ajmir.

Cette année, il y a eu encore pour le succès des missions un jour d'intercession qui avait été fixé, par les archevêques de Cantorbéry et d'York d'accord avec plusieurs autres évêques, au 30 novembre, fête de saint André, avec invitation aux évêques des cinq parties du monde, en communion avec l'église anglicane, de l'observer aussi.

A la recommandation du métropolitain de l'Inde, la société pour la propagation des doctrines chrétiennes (« christian knowledge ») a appliqué la somme de 100 L. (2,500 fr.) à l'impression d'un recueil d'hymnes (« hymnal ») en urdu ou hindoustani (2).

Les missionnaires ne se bornent pas à mettre au jour des publications religieuses, ils en éditent de mixtes qui font à la fois honneur et à leur zèle évangélique et à leur science. Je puis citer en ce genre l' « Indian evangelical Review », journal trismestriel dont le cinquième numéro a dû paraître en juillet dernier (3). Dans les numéros qui ont vu le jour antérieurement on distingue les articles sur le buddhisme par le Rév. S. Coles et feu le Rév. Dr F. Mason,

---

(1) « Colonial Church Chronicle » n° de septembre 1874.
(2) « Colonial Church Chronicle » n° d'octobre 1874.
(3) « Trübner's Literary Record » nos 104, 105.

sur l'éducation en Bengale par le Rév. J. E. Payne, sur l'instruction dans l'Inde, en rapport avec le christianisme et sur plusieurs autres sujets tous d'un intérêt particulier pour l'Inde.

A Chota Nagpur ou Ranchi habité surtout par des aborigènes, la fête de Noël a été dignement célébrée en 1873 à l'église anglicane indienne. Dès l'aurore, les matines ont été chantées en hindi, puis le service de la communion a aussi été célébré en hindi. L'église était pleine et il y eut plus de cinq cents communiants. A l'école des garçons un autre service eut lieu pour les enfants et les catéchumènes dont trente furent baptisés (1).

Le Rév. W. Rebach a publié une histoire de la mission anglicane de Kotgarh, ville où les Anglais vont changer d'air, à environ trente milles de Simla, dans l'intérieur du pays. Ce furent des militaires et des civiliens qui, dès 1840, conçurent l'idée d'y former un établissement de mission. Après la guerre du Népal, Kotgarh devint un cantonnement, et, quand il ne le fut plus, quelques-uns des bâtiments furent achetés pour l'œuvre des missions. Vers 1870, la congrégation des chrétiens indigènes s'était tellement accrue qu'on y bâtit une église à l'érection de laquelle le Maharaja de Patyala contribua pour deux cents roupies seulement, tandis qu'en dernier lieu il en a donné spontanément mille pour en bâtir à Lahore (2) une autre à la construction de laquelle la Maharaja de Cachemire, aussi tolérant et plus généreux, a contribué pour dix mille (3). Soixante quatre indigènes ont été baptisés au cantonnement dont il s'agit et cent quatre-vingt dix-neuf enfants, fils des montagnards voisins, y fréquentent l'école des mis-

---

(1) « Colonial Church Chronicle » d'avril 1874.
(2) *'Akhbâr-i Anjuman-i Panjâb*, du 25 septembre 1874.
(3) *Panjâbi*, du 26 septembre 1874.

sionnaires (1). Depuis lors, le propre frère du Maharaja a été baptisé à Jalindar.

Les presbytériens ont acheté dix sept villages de la compagnie du *Dehra Doon Tea* pour y installer une colonie de chrétiens indigènes qui s'appellera « La colonie chrétienne de la ville de l'espérance » (Hope town Christian colony).

On s'occupe au collége de Saint-Augustin à Cantorbéry des moyens d'y enseigner efficacement les langues, les usages et la philosophie de l'Inde, de façon à préparer, pour l'exercice efficace de leurs fonctions, les élèves de ce collége qui auraient la vocation d'être missionnaires. Ces fonctions, au surplus, ne sont pas sans danger même dans l'Inde. Ainsi dernièrement, à Madras, un jeune hindou se convertit et alla résider dans la maison des missions. Son père intenta aux missionnaires un procès qu'il perdit, le jeune homme ayant déclaré positivement que sa conversion était volontaire et sincère, et ayant résisté aux obsessions de sa famille. Alors furieux, le père alla attaquer à la tête d'une bande d'hindous la maison des missions et le révérend M. Burgess reçut une grave blessure à l'épaule : heureusement la police put intervenir (2).

Dans la réunion annuelle du « Cambridge University Branch of the Church Missionary society » tenue le 9 mai passé, Sir Bartle Frere a fait savoir que depuis ces quarante dernières années un grand changement avait eu lieu dans la société indienne qui a pris le mauvais côté de la civilisation européenne, ce qui amènerait de fâcheuses conséquences si on ne pouvait répandre parmi les masses les principes de la religion chrétienne (3).

Encourageons donc les missionnaires et disons-leur :

---

(1) « Indian Mail, » du 2 mars 1874.
(2) « Colonial Church Chronicle » de mai 1874.
(3) « Indian Mail, » du 16 mai 1874.
(4) « Indian Mail, » du 7 septembre 1874.

« Toutes les régions que le soleil éclaire doivent être l'objet de vos conquêtes et la matière de votre triomphe ; les tyrans de l'âme seront vaincus, les fureurs hostiles seront terrassées (1). »

Il s'est tenu à Londres, le 31 mars dernier, une réunion du « Vernacular education society » pour entendre ce qu'avait à raconter sur sa conversion et sur ses travaux subséquents comme missionnaire chrétien un brahmane de haute caste, Narayan Schreschadri. Le T.-R. Dr Jackson, évêque de Londres qui présidait la séance, l'a ouverte par un discours qui a montré qu'il s'intéresse vivement à l'Inde et qu'il en connaît les besoins. Ce qui est digne d'attention et qui est une preuve de tolérance c'est que l'évêque anglican a comparé la conversion de ce haut personnage hindou (bien que devenu presbytérien) à celle de saint Paul et a exprimé l'espoir qu'il contribuerait à donner une impulsion chrétienne à l'Inde brahmanique. Il y avait parmi les assistants un autre personnage indien nouvellement converti Submanyam de Madras et aujourd'hui méthodiste (2).

---

(1) . . . Sol habitabiles
Quà lustrat oras hàc triumphis
Materia patet ampla vestris. . .
Cædunt tyranni, victa cædit
Carnificum rabies furentum.

Ces vers sont tirés de l'hymne des vêpres de la Pentecôte de notre à jamais regrettable liturgie parisienne dont feu le duc de Fesenzac a fait ressortir dans un écrit malheureusement peu connu l'admirable concordance qui y existe dans les répons entre l'ancien et le nouveau Testament, et généralement sa supériorité sur la liturgie romaine qui en est si différente en tout point, non-seulement pour les prières, mais pour les cérémonies (quelques-unes très-touchantes, comme la procession aux fonts baptismaux des fêtes de Pâques et de la Pentecôte, la procession aux autels du jour de la Toussaint etc.), pour le chant, pour la forme et pour la couleur des vêtements sacerdotaux ; pour les vases sacrés et les ornements d'église et jusqu'à la manière d'encenser et de porter la croix.

(2) « Indian Mail, » du 6 avril 1874.

Dans une réunion de la faculté de théologie de Cambridge le Rév. G. William a fait savoir que les musulmans déploient une grande activité dans l'Orient, et ce qui le prouve c'est, a-t-il dit, le nombre des perversions qui ont lieu à Constantinople par suite des controverses qui sont soutenues du côté des musulmans avec beaucoup de vigueur et d'habileté. Cet ecclésiastique a signalé particulièrement un ouvrage arabe, dernièrement publié, que les chrétiens orientaux ont faiblement réfuté, et il a ajouté qu'il craignait un prosélytisme considérable de leur part à moins que les chrétiens ne fussent fortifiés pour la lutte. Il fit sentir à ce sujet combien il serait important de donner une édition correcte d'un traité arabe composé dans le neuvième siècle, dans lequel les arguments contre l'islamisme étaient présentés magistralement et dans un style adapté à l'esprit oriental. Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque de l'université de Cambridge, et mon ami, le professeur Palmer (1), a entrepris de le publier.

Les nombreuses adhésions à l'islamisme qui ont eu lieu de la part des hindous pendant la domination musulmane ne sont pas entièrement dues, comme on le suppose communément, à la violence, mais à la persuasion. Des classes entières d'hindous l'adoptèrent volontairement; et les nombreux mariages entre les conquérants et les conquis ont, dans bien des parties de l'Inde, identifié les deux races (2). La chose a eu surtout lieu dans le Bengale où les musulmans sont au nombre de trente et un millions et augmentent journellement (3).

On ne fait généralement pas assez d'attention au mouvement très-réel du réveil religieux non-seulement des mu-

---

(1) Ce jeune savant vient de publier une remarquable grammaire arabe composée d'après des traités originaux estimés à juste titre en Orient.

(2) « Colonial Church Chronicle » de mars 1874.

(3) « Indian Mail,» du 24 mai 1874.

sulmans, mais des hindous (1) et même des bouddhistes, réveil qui doit exciter, ainsi que le fait observer le Rév. G William, le zèle des missionnaires si dévoués à ouvrir les yeux à ces populations égarées (2).

Dans le Caucase où les Russes croyaient pouvoir faire des conversions ils ont trouvé les Abasiens plus attachés que jamais à l'islamisme. Ils les ont vus observer religieusement le jeûne du dernier ramazan, et ne manquer jamais de faire leurs cinq prières journalières (3).

Un journal de Constantinople le *Bacîrat* « la Prudence » s'élève violemment contre les missionnaires qui parcourent le pays répandant leurs livres et prêchant leur religion. Il voudrait qu'il se formât une société spéciale pour s'opposer au prosélytisme chrétien et démontrer la vérité de la religion musulmane (4).

On voit avec peine des musulmans convertis revenir à leur première erreur. Mes lecteurs se rappellent sans doute le saisissant récit que j'ai donné dans mon « discours » de 1867 de la conversion de l'Imad uddin (5), musulman très-distingué qui, devenu prêtre de l'église anglicane, continue à écrire et à prêcher en faveur du christianisme. Il n'en a pas été de même de son frère Khaïr uddin qui, après être resté sept ans chrétien et même missionnaire, au point qu'on l'appelait *Padrâ Khaïr uddin*, vient de rentrer dans le sein de l'islamisme à Amritsir « fort repentant de son infidélité à la religion de ses pères, par suite de son ignorance (*nâdanistaguî*) », et il a écrit un ouvrage spécial pour expli-

---

(1) « La langue et la littérature hindoustanies, en 1873, » page 57 et suiv.

(2) Le Maharaja de Baroda a établi, dans sa capitale, trois écoles pour l'étude spéciale des védas qui seront gratuitement enseignés aux jeunes brahmanes. *'Aligarh Akhbâr*, n° du 5 juin 1874.

(3) « Colonial Church Chronicle » n° de mars 1874.

(4) « Colonial Church Chronicle » n° de juin 1874.

(5) Voyez son autobiographie dans l' « Histoire de la Littér. hind. » t. II p. 14 et suiv.

quer que, pendant les sept ans qu'il était resté chrétien, il avait bien étudié la question et qu'il en était arrivé à la conviction qu'en définitive l'islamisme était fondé sur des preuves plus solides que la religion du Pentateuque et de l'Evangile (1). »

Il y a toujours de temps en temps, chose déplorable, quelques perversions dans les rangs européens. L'an passé, c'était celle d'un M. Melvill (2); cette année nous avons celle d'un M. Johnson en Penjab (3), de deux Européens employés au chemin de fer du Sindh qui a eu lieu à Lahore (4), d'une famille anglaise composée de quatre personnes dont une femme *convertie* par un sermon prêché à Bareilly par le maulawi Ali-Bakhsch et qui ont pris les noms de Muhammad Abdurrahim, Muhammad Akbar, Muhammad Ibrahim et Muhammadi (5), et enfin d'une madame Bushey qui a déclaré dans le *Zakaryâ Masjid* de Bombay son adhésion à la foi musulmane et qui a ensuite épousé un pathan nommé Mir Ahmad Khan (6). Voici en quels termes le *Kaschf ulakhbâr* « la divulgation des nouvelles », journal hindoustani de Bombay, raconte le fait : « L'éclat de la religion musulmane s'accroît par la grâce de Dieu. Vendredi dernier (19 juin) une dame anglaise, frappée par la grandeur de la foi musulmane et par son pouvoir pour racheter les pécheurs, a adopté *la vraie foi* avec son fils et sa fille. Cette dame était femme d'un M. Bushey qui résidait à Bombay et qui est maintenant

---

(1) *Panjâbî*, du 24 janvier 1874.

(2) Tel est le nom du commissaire délégué de Sirsah, mentionné dans ma « Revue » de 1873, p. 83.

(3) *'Aligarh Akhbâr*, du 20 février 1874. Ce Johnson est probablement le même que l'écossais Thomas Johnson, chauffeur du chemin de fer qui a entraîné sa femme dans sa perversion. « Indian Mail, » du 2 novembre 1874.

(4) *'Aligarh Akhbâr*, du 24 avril 1874.

(5) *Akhbâr ulakhyâr*, du 15 octobre 1874.

(6) *'Aligarh Akhbâr*, du 13 juillet 1874.

mort. Elle a de lui un fils de six ans et une fille de cinq. La vérité de la foi musulmane a fait une telle impression sur la conscience de cette dame, la lumière de la religion a produit une telle sensation sur elle et l'influence du vrai et dernier prophète a été si puissante que tout à coup elle est allée à la mosquée y adopter sa nouvelle foi ; et la même nuit elle a contracté mariage avec un afgan nommé Muhammad Khân (1). »

Les principales conversions qu'on avait signalées dans l'Inde avant ces dernières années sont : celle de la fille de Sir W. Mac Naghten qui se fit musulmane lors de la révolution arrivée en Afganistan à la suite de la conquête anglaise et qui se retira dans la maison de Muhammad Akbar Khan ; et celle de Lady Ellenborough, femme du gouverneur général, qui se fit aussi musulmane et épousa un Schaïkh qui demeurait en Arabie. Le journaliste qui rapporte ce fait met dans la bouche de la pervertie un vers qui signifie :

« Je suis malheureusement née dans l'infidélité, mais à la fin j'ai abandonné le polythéisme et je suis devenue musulmane (2). »

Ces singulières conversions des chrétiens à l'islamisme doivent être assez communes, car je trouve dans le *Panjâbî* (3) des considérations sur la question de savoir s'il convient de donner des moyens d'existence ou du moins de faciliter le gain de leur vie aux chrétiens devenus musulmans et tombés dans la misère.

Un correspondant de ce journal pense qu'il est de l'honneur des musulmans de ne pas laisser dans le besoin ces nouveaux convertis et de ne pas permettre que des gens qui étaient dans une position heureuse, lorsqu'ils étaient

---

(1) « Indian Mail, » du 20 juillet 1874.
(2) *Mirath Gazette*, du 6 novembre 1873.
(3) N° du 25 avril 1874.

chrétiens, et qui ont renoncé à leur pays, à l'héritage de leurs pères et mères et ont préféré la pauvreté pour devenir musulmans, mendient aujourd'hui en haillons comme il en a vu quelques-uns de ses propres yeux près de la mosquée royale de Lahore. Il engage les musulmans à imiter en cela les missionnaires chrétiens chez qui, dit-il, les nouveaux convertis trouvent toujours de la nourriture et des vêtements lorsqu'ils sont dans le besoin. « Ces nouveaux musulmans ne se plaignent pas, il est vrai, de leur état de dénûment ; mais c'est à leurs nouveaux coreligionnaires qu'il incombe de s'en occuper. On pourrait leur faire des avances, afin qu'ils pussent entreprendre quelque petit commerce et ouvrir une boutique. Il faudrait au moins pouvoir loger dans un caravansérai les nouveaux musulmans sans gîte. Il ne s'agit pas d'encourager la paresse : ceux qui peuvent travailler doivent travailler.

» On pense généralement, ajoute le journaliste, que, s'il n'y avait pas quelque avantage temporel à se faire chrétien, il y aurait moins de conversions au christianisme ; je ne le crois pas, car on ne renonce pas aisément à la religion de ses pères. Dans tous les cas, les enfants de ces musulmans peu consciencieux seront de vrais chrétiens, de même qu'il y a dans l'Inde beaucoup de musulmans très-respectables dont les pères peuvent avoir été convertis par force ou qui ont changé de religion dans des vues d'intérêt matériel ; tous les musulmans ne sont pas venus d'Arabie et ne descendent pas des compagnons du prophète. »

Le journaliste rend au surplus justice au zèle des missionnaires « qui viennent de fort loin travailler à la conversion des Indiens, qui font péniblement imprimer des livres et des traités et les distribuent gratuitement. Ni les hindous, ni les parsis, ne veulent faire des prosélytes. Il n'y a que la nouvelle secte hindoue de *Brahma Samâj* qui cherche à en faire. Quant aux musulmans, il est naturel qu'ils désirent l'expansion de leur religion; mais, s'ils s'en occupent

peu, ils doivent au moins ne pas abandonner ceux qui se joignent à eux. »

Les musulmans de Bombay ont suivi le conseil du journaliste de Lahore, et ils ont ouvert dans cette ville une souscription en faveur des nouveaux musulmans. Il a été, entre autres, décidé que, comme dans la soirée du 14 schaban, fête du *barât* (1), grand nombre de musulmans vont visiter le cimetière de Bombay, on y placerait un tronc, afin que chacun puisse y mettre co qu'il jugera à propos de donner selon ses moyens et sa volonté pour contribuer à cette œuvre (2).

Comme complément de ce qui précède, qu'on me permette de donner encore ici la traduction partielle d'un article que je trouve dans le *'Aligarh Akhbâr* (3) et dont la naïveté fera sans doute sourire le lecteur :

« Ceux qui aiment leur religion et qui conçoivent de la crainte à son sujet, à cause des efforts des missionnaires anglais, seront fort contents d'apprendre la nouvelle que donne l'*Hindoo Patriot*, c'est à savoir que les trois évêques de l'Inde qui sont généralement reconnus comme les chefs des missionnaires sont unanimes à confesser que jusqu'à ce jour leurs prédications, leurs exhortations et tous leurs efforts n'ont produit aucun effet, en sorte qu'ils ont écrit d'un commun accord qu'ils ne peuvent s'empêcher d'avouer franchement que, jusqu'à présent, il n'est résulté aucun avantage de leurs efforts, car les idolâtres continuent à se conformer à leurs anciens usages et se livrent au même culte. Aucun d'eux n'a renoncé à aller à son temple : si quelqu'un a cessé d'y aller, il n'appartient pas aux hautes classes, et même, s'il est chrétien de nom, il

(1) Ce mot qui signifie « purification » indique « le jour des morts » ou « des trépassés » chez les Musulmans. Voy. mon « Mémoire sur la Relig. mus. dans l'Inde, » dans le volume intitulé l' « Islamisme. »

(2) *Panjâbi*, du 3 octobre 1874.

(3) N° du 16 juin 1874.

est évident qu'en réalité il n'est rien du tout. Principalement, si on fait attention aux musulmans, on ne trouvera pas même chez eux des chrétiens de nom, car ils sont plus fermement attachés à leur religion que les autres.

» Tel est le résumé de l'article de l'*Hindoo Patriot*, par lequel on peut connaître l'opinion des missionnaires qui s'occupent de l'Inde au point de vue religieux. Or ceci est une excellente nouvelle qui tranquillisera parfaitement tous ceux qui sont zélés pour leur religion ; et la phrase qui peut terminer et compléter l'avis exprimé par les évêques et qui, selon nous, a été omise par eux est celle-ci : *Bien plus, ces sermons, ces exhortations et ces efforts ont produit un effet contraire à celui que nous espérions, car aujourd'hui beaucoup d'Anglais distingués* (1) *ont abandonné la religion chrétienne, sont devenus musulmans et sont restés attachés à leur nouveau culte, bien que les musulmans ne soient pas très-empressés à parcourir les rues et les ruelles et à y prêcher comme le font les chrétiens. S'ils le faisaient, il ne serait pas étonnant que les conversions à leur culte ne prissent de l'extension.* Nous sommes certains que, si la phrase que nous venons d'écrire faisait partie du rapport des évêques, le texte original serait beaucoup plus clair. »

Je dois dire maintenant que les citations de « l'Hindoo Patriot » sont sans doute tirées de la « Lettre pastorale de l'Episcopat indien » publiée à la suite de la conférence de Nagpur (2). Or, elles sont loin d'être textuelles et la lettre signée par les trois évêques de l'Inde anglaise, loin de présenter dans son ensemble les faits sous un jour aussi défavorable, les offre, au contraire, sous un point de vue encourageant. On y apprend, entre autres, que le nombre des Indiens baptisés, en union avec l'église d'Angleterre, est de

---

(1) Ceci est plus qu'exagéré sinon tout à fait faux.

(2) Le texte de ce « Pastoral » se trouve dans le n° d'août 1874 du « Colonial Church Chronicle. »

cent vingt-cinq mille, nombre bien petit, il est vrai, pour une population de deux cent cinquante millions. D'entre ces convertis cent vingt ont été jugés dignes d'être élevés à la prêtrise et beaucoup ont donné des preuves d'une piété sincère. Il ne faut pas cependant perdre de vue les agissements musulmans. Ainsi les wahabis (1), qui sont leurs puritains, chantent et font circuler dans l'Inde un hymne dont voici quelques passages:

« La foi en l'islamisme est en déclin ! l'oppression des infidèles l'efface des cœurs !

» L'islamisme a toujours été soutenu par l'épée. Si nos ancêtres ne s'en étaient pas servi, il serait tombé dans l'oubli... Frères, puisque vous êtes certains de mourir un jour, ne vaut-il pas mieux sacrifier votre vie pour la cause de Dieu ? Des milliers d'hommes vont au combat et reviennent pleins de vie, des milliers restent dans leurs demeures et périssent. L'heure de la mort est fixée par le destin. Quand elle est arrivée rien ne peut vous en sauver. Prenez courage, renoncez à l'amour de vos aises, laissez vos habitudes de repos et de plaisir et tenez-vous prêts à combattre.

» O Dieu, propage l'islamisme dans l'Inde, et qu'on n'y entende d'autre exclamation que celle d'Allah ! Allah (2) !

Les musulmans n'aiment pas qu'on mette en doute la vérité de leur religion et de la mission de leur prophète. Ils le supportent de la part des Européens ; mais il n'en est pas de même quand il s'agit des Asiatiques : c'est ce qui occasionne quelquefois des échauffourées qui ensanglantent les rues des villes de l'Inde, malgré l'énergie de la police à les réprimer. Une de ces rencontres fâcheuses a eu lieu à

---

(1) J. O' Kinealy a donné dans le « Journal de la Société Asiatique de Calcutta » Partie I, n° d'août 1874, la traduction d'un intéressant écrit rédigé en arabe en 1803 sur l' « Histoire et les doctrines des wahabis, » par Abdullah, petit-fils d'Abdulwahab, fondateur de la secte.

(2) « Indian Mail, » du 27 juillet 1874.

Bombay à l'époque ordinaire de ces conflits, c'est-à-dire dans le mois de Muharram (répondant cette année au mois de février), époque de la fête du *martyre* de Huçaïn que les Schiites célèbrent par des processions dans les rues (1). Cette fois ce fut contre les parsis ou guèbres qu'éclata la colère des musulmans; et la cause première en est due, à ce qu'il paraît, à la traduction en guzarati (langue que parlent les parsis) de la vie de Mahomet, de Washington Irving qui circula parmi eux et dont quelques passages déplurent naturellement aux musulmans. Pour les calmer, l'auteur de ce travail consentit à en arrêter la vente et à tâcher de retirer de la circulation les exemplaires déjà vendus, mais ce fut en vain que dans une réunion tenue dans la grande mosquée on tâcha de pacifier la chose en faisant savoir la résolution de l'auteur de la traduction incriminée, les fanatiques n'entendirent rien et ne répondirent que par les mots *dîn* « la religion » *dîn* « la religion » à tout ce qu'on put leur dire. Le vendredi suivant avant la prière du matin une bande de fanatiques, prenant la police au dépourvu, tomba à coups de bâton sur tous les parsis qu'elle rencontra ou leur lança des pierres ; et les attaqua même dans leurs maisons qu'elle dévasta. Deux temples des parsis furent aussi saccagés et le feu sacré fut éteint. Malgré les efforts de la police, les troubles durèrent trois jours, plusieurs parsis et plusieurs musulmans y perdirent la vie. Ces derniers sont considérés dans ce cas et dans des cas analogues comme *schahîd* « martyrs (2). »

Les musulmans craignent qu'on ne vienne à supprimer

---

(1) Voyez mon « Mémoire sur la Religion musulmane dans l'Inde, » p. 321 et suiv. du vol. intitulé l' « Islamisme. »

(2) Le mot *Schahîd* qui signifie proprement « témoin » se prend en effet dans ce sens chez les musulmans, les martyrs étant les témoins et les *confesseurs* de la foi. Dans la liturgie romaine on donne au contraire ce nom aux saints qui ne sont pas martyrs.

les processions du Muharram. Il est d'autant plus fâcheux que les parsis aient été l'objet de ces attaques qu'ils sont de mœurs fort douces et qu'ils acceptent volontiers la civilisation européenne (1). Ainsi, par exemple, l'école des jeunes filles parsis fondée par Manockjee Curtsetjee (2) sous le titre de « Alexandra native girls institution » continue d'obtenir un succès qu'aucune autre école de ce genre n'a encore eu dans l'Inde (3).

Un fait pareil à celui que je viens de rapporter n'avait jamais eu lieu à Bombay et n'arrivera probablement plus, car les musulmans de cette ville dirigent maintenant leur énergie sur la cause de l'éducation. Dans un *meeting* tenu en mai dernier il a été résolu d'organiser un comité qui se chargerait du soin de faire donner de l'éducation à tous les enfants musulmans de la ville de Bombay et gratuitement aux pauvres. Une souscription a été ouverte afin de pouvoir mettre à exécution ce généreux projet et tout fait penser qu'il réussira (4).

Espérons que l'heureux pronostic que je trouve dans une hymne chantée dans les églises d'Angleterre se vérifiera. « Jésus, y est-il dit, régnera partout où le soleil accomplit ses courses successives. Son royaume s'étendra de rivage en rivage jusqu'à ce que la lune cesse de croître et de décroître (5).

---

(1) Ils ont exposé leurs griefs, à cette occasion, dans le « Memorial of the parsee inhabitants of the city of Bombay » in-8° de 81 pages.

(2) Cet éminent parsi a visité en novembre dernier Paris pour la cinquième fois et je regrette vivement que, par la négligence d'un domestique, je n'aie reçu que le 20 novembre après son départ sa lettre du 17 par laquelle il me demandait un rendez-vous qui ainsi n'a pu avoir lieu.

(3) « Indian Mail, » du 23 mars 1874.

(4) *'Aligarh Akhbâr*, du 15 mai 1874.

(5) Jesus shall reign where'er the sun
Doth his successive journeys run ;
His Kingdom stretch from shore to shore,
Till moon shall wax and wane no more.

VII. Le mercredi 14 janvier dernier est décédé à sa résidence de *Schâdî-Mahal* dans Triplicane, à l'âge de 72 ans, S. H. Azim-Jah Bahadur, prince d'Arcate, fils d'Azim uddaula nabab du Carnatic dont il céda l'administration à la Compagnie anglaise des Indes orientales en 1801. Azim-Jah était très-instruit et fort intelligent ; il conversait avec esprit, et, comme la plupart des princes musulmans de l'Inde, il était poëte et on lui doit des pièces de vers en persan et en hindoustani. Dès le jeudi matin, lendemain de son décès, 72 coups de canon, nombre pareil à l'âge du défunt, se firent entendre de minute en minute du fort d'Arcate pour annoncer la fâcheuse nouvelle, et aussitôt une foule de musulmans et d'hindous accoururent au palais du défunt. Le cortége funèbre devait se mettre en marche à 4 heures, mais à l'avance l'affluence des indigènes était immense autour du palais. A la levée du corps, les femmes et les gens du prince répandirent des larmes en sanglottant et firent entendre des cris de douleur. Les gardes du corps du gouverneur bordaient la haie depuis le Schâdî-Mahal jusqu'à la mosquée de Triplicane, où devait avoir lieu le service. Le cercueil recouvert de brocard, sur lequel était étendu un réseau de roses et de jasmins, fut porté par respect sur les épaules de zélés musulmans. Le second fils et le petit-fils du défunt suivaient les premiers les restes mortels du prince qui furent reçus par son fils aîné le prince Zahir uddaula Bahadur et par ses troisième et quatrième fils à la porte de la mosquée, où des milliers de personnes étaient assemblées. Dans la mosquée on récita les prières dont on lit la traduction dans mon « Eucologe musulman (1) », puis on conduisit les restes du

(1) L' « Islamisme » 3e édition, p. 257 et suiv.

prince à Kistnampet, lieu de l'inhumation, accompagnés de milliers de musulmans et d'hindous, tous témoignant la plus profonde affliction (1).

Au sujet de ce décès l'*Akhbâr-i 'âlam* de Mirath, du 5 février 1874, cite deux vers urdus dont voici la traduction :

« Nul dans le monde, si ce n'est Dieu, n'a le privilége de l'immortalité, sache-le bien.

» Qu'on soit mendiant, roi ou ministre, on ne peut échapper au destin qui vous attend (2). »

Un frère du défunt Aziz uddaula Bahadur a suivi de près dans la tombe Azim-Jah, car il est décédé, le 17 janvier (3), à Maïlapur, sur la côte de Coromandel, ville plus connue sous le nom de Saint-Thomé, parce que, selon la tradition, ce fut là que l'apôtre saint Thomas souffrit le martyre, ce qui y attire chaque année un grand nombre de pèlerins chrétiens.

Il est mort à Bénarès, le samedi 18 avril 1874, à l'âge de soixante-dix ans, un Raja qui a acquis une assez grande célébrité, tant comme écrivain que comme chef ou président du parti orthodoxe hindou (*Dharma-sabhâ*), fonctions dans lesquelles il a été remplacé par le Raja Komal Krischna. Je veux parler du Raja Kali Krischna Bahadur qui avait gagné la sympathie générale par ses manières aimables et dignes qui accompagnaient une instruction variée manifestée par plusieurs publications en urdu, en hindi et aussi en persan, en sanscrit, en bengali et en anglais. Il était juge de paix, membre de l'université de Calcutta et de plusieurs sociétés savantes d'Europe. J'ai consacré un article dans mon « Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie »

---

(1) « Alien's Indian Mail, » du 10 février 1874, d'après le « Madras Times. »

(2) Ces vers offrent la même idée que ceux d'Horace qui sont si connus et si bien imités par Malherbe.

(3) « Indian Mail, » du 17 février 1874.

à cet éminent hindou, et j'ai fait connaître ses ouvrages dont le plus connu est la traduction des fables de Gay en vers urdus.

Il a été décidé qu'on lui élèverait une statue en marbre blanc dans le quartier indien de la ville de Calcutta, lieu de sa résidence.

Le 30 mai est mort à Bombay le docteur hindou Bhau Daji à l'âge de 51 ans, car il était né en 1823 (1). Il était connu de tout le monde érudit de l'Inde et de l'Europe qui estimait les savants articles d'archéologie qu'il publiait dans différents recueils scientifiques et qui lui avaient acquis une grande réputation. Bien que très-éclairé et d'opinion libérale il n'abandonna jamais les usages de ses compatriotes ni la religion de ses pères pour suivre les innovations des réformateurs indiens. Toute sa vie a été dévouée à la science et à la littérature. Il contribua beaucoup, avec son ami le Dr Birdvood, aujourd'hui conservateur adjoint du musée indien, à la fondation du « Victoria and Albert Museum. » Il avait voyagé dans l'Inde plus qu'aucun autre indien. Il accompagna Lord Northbrook en 1872 aux grottes d'Ellora dont il expliqua les sculptures au Vice-Roi.

Enfin le 10 novembre dernier est décédé à Allahabad le Babu Pyari Mohan Banarji, magistrat hindou très-estimé et fort aimé à qui on doit une grammaire sanscrite écrite en hindi et publiée à Bénarès.

« Nous sommes ici plongés dans une nuit profonde; mais le jour éternel dissipera ces ténèbres (2). Dieu dans

---

(1) « Indian Mail, » du 29 juin 1874.

(2) Hic ceu profundâ conditi
Demergimur caligine;
Æternus et noctem suo
Fulgore depellet dies.

Hymne des Vêpres du dimanche de la liturgie parisienne.

son sanctuaire inaccessible fait lui-même son bonheur en se contemplant; il se communique à ses élus avec une riche effusion de sa gloire et il les remplit de sa divinité (1). »

---

(1) Altis secum habitans in penetralibus,
Se Rex ipse suo contuitu beat,
Illabensque, suî prodigus intimis
Sese mentibus inserit.

Hymne des Vêpres de la Toussaint de la liturgie parisienne.

Versailles. — Imprimerie G. Beaugrand et Dax, rue du Potager, 9.

OUVRAGES DE M. GARCIN DE TASSY

En vente à la Librairie Maisonneuve et Cᵉ, 15, quai Voltaire.

La Langue et la Littérature hindoustanies de 1850 à 1869. Discours d'ouverture du cours d'hindoustani. Paris, 1874, in-8°. . 7 fr.

L'Islamisme selon le Coran, l'Enseignement doctrinal et sa pratique. Paris, 1874, in-8°. . . . . 6 fr.

La Rhétorique et la Prosodie des langues de l'Orient musulman. *Seconde édition*, revue, corrigée et augmentée. Paris, 1873, in-8°, broché. . . . . 10 fr.

Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie. *Seconde édition.* Paris, 1871, 3 vol. in-8°. . . . . 36 fr.

Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie. Tome II de la première édition, contenant les extraits et analyses. Paris, Imprimerie royale, 1847, in-8° de XXXII-608 pages. Broché (15 fr.). . . . . 5 fr.

Il ne reste plus qu'un très-petit nombre d'exemplaires de ce volume, qui forme une partie complète.

La Langue et la Littérature hindoustanies. Brochure in-8°. Paris, 1872, 1873, 1874, 1875, etc. Chaque année. . . . . 2 fr.

Les Œuvres de Wali, célèbre poëte du Décan. Texte, traduction et notes. In-4°, broché (25 fr.). *Presque épuisé.* . . . . . 15 fr.

Les Aventures de Kamrup, par TAUCIN UDDIN, publiées en hindoustani. Paris, 1835, in-8° broché. *Quelques exemplaires seulement.* 6 fr.

— *Le même ouvrage*, texte en lettres latines, par l'abbé BERTRAND. Paris, 1859, in-8°, broché. . . . . 3 fr. 50

Dictionnaire hindoustani-français, pour le texte des Aventures de Kamrup. Paris, 1858, in-8°, broché. . . . . 1 fr. 25

Rudiments de la langue hindoustanie. *Deuxième édition*, adaptée aux dialectes urdû et dakhni. Paris, 1863, in-8°, broché. . . 5 fr.

Rudiments de la langue hindoue. Paris, 1847, in-8°, broché. 6 fr.

Manuel de l'auditeur du cours d'hindoustani, complet en deux volumes in-8°. *Quelques exemplaires.* . . . . . 6 fr.

Un Chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane, ou Chronique de Scher Schah, sultan de Dehli, trad. de l'hindoustani. Paris, 1865, in-8°, broché. . . . . 3 fr.

La Doctrine de l'amour, ou Taj-ulmuluk et Bakawali. Roman de philosophie religieuse, par NIHAL CHAND, de Dehli, traduit de l'hindoustani. Paris, 1858, in-8°, broché. . . . . 3 fr.

Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans. Paris, Imprimerie impériale, 1854, in-8°. . . . . 6 fr.

Mantic uttaïr, ou le Langage des oiseaux. Poëme de philosophie religieuse, par FARID UDDIN ATTAR. Texte persan. Paris, Imprimerie impériale, 1857, un volume in-8°, broché. . . . . 10 fr.

— *Le même ouvrage.* Traduction française. Imprimerie impériale, 1863, un beau volume in-8° de près de 300 pages. . . . . 10 fr.

La Poésie philosophique et religieuse chez les Persans, d'après le *Mantic uttaïr*, et pour servir d'introduction à cet ouvrage. *Quatrième édition.* Paris, 1864, in-8°, broché. . . . . 2 fr. 50

Grammaire persane de sir W. JONES, édition française 1848, in-12, broché. . . . . 4 fr.

Versailles. — Imp. G. BEAUGRAND et DAX, rue du Potager, 9.

PK 1981 G4 v.5

Garcin de Tassy, Joseph
Héliodore Sagesse Vertu
La langue et la littérature
hindoustanies en 1870-

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY